



# MÉMOIRE de QUARTIER

Étude sociologique  
réalisée dans le cadre du travail mené sur la  
mémoire du quartier Arts Fleurs Feugrais  
de Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf  
sur la période 2020-2022

Younes Johan Van Praet  
*Socio-anthropologue*



MARS 2022



Ce rapport a été établi dans le cadre du projet de renouvellement urbain du quartier d'intérêt national des Arts et Fleurs Feugrais sur Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf.

Directeur de publication : Villes de Cléon et de Saint-Aubin-lès-Elbeuf | Rédaction : Younes Johan Van Praet | Impression : IRS – Imprimeur certifié Imprim'vert – Imprimé sur papier composé de fibres recyclées combinées à des fibres vierges issues de forêts gérées durablement - Tirages : 110 exemplaires. Egalement disponible en téléchargement sur les sites internet des Villes de Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf, rubrique "Rénovation Urbaine" : [www.ville-cleon.fr](http://www.ville-cleon.fr) | [www.ville-saint-aubin-les-elbeuf.fr](http://www.ville-saint-aubin-les-elbeuf.fr)

Pour plus d'informations : Maison du Projet - Place Saint Roch - 76410 Cléon - Tél. : 02 35 78 97 56

# Sommaire

<b>PARTIE INTRODUCTIVE</b> .....	<b>4</b>
LE CONTEXTE DE L'ÉTUDE .....	4
PARCOURS BIOGRAPHIQUE ET RAPPORT À L'OBJET D'ÉTUDE .....	4
L'APPROCHE SOCIOLOGIQUE DE LA MÉMOIRE.....	6
LA MÉTHODE : DISPOSITIFS ET CORPUS DE DONNÉES.....	8
SÉQUENÇAGE HISTORIQUE DES RÉCITS MÉMORIELS.....	10
<b>PREMIÈRE PARTIE : DU "CLÉON-VILLAGE" À L'ÈRE DE LA RÉGIE RENAULT</b> .....	<b>12</b>
SOUVENIRS DE GUERRE.....	12
LE "VIEUX CLÉON" .....	13
LES COMMERCES D'HIER .....	14
LES INSTITUTIONS : ÉCOLE, MAIRIE ET GARDE-CHAMPÊTRE .....	16
SPORT ET MOBILITÉ .....	18
FESTIVITÉS ET ANIMATION CULTURELLE .....	20
RENAULT, RÔLE "REFONDATEUR" DE CLÉON .....	24
NOSTALGIE ET RAPPORT À L'HISTOIRE .....	27
<b>DEUXIÈME PARTIE : DE LA NAISSANCE DES QUARTIERS AU PROJET DE RÉNOVATION URBAINE ..</b>	<b>29</b>
LA CONSTRUCTION DE NOUVEAUX QUARTIERS IMPULSÉE PAR LA RÉGIE RENAULT .....	29
LA DÉGRADATION DU PARC IMMOBILIER ET LA QUESTION MIGRATOIRE : DE FAUX AMIS .....	30
PRÉCARISATION, QUALIFICATION DU TERRITOIRE ET STIGMATE.....	32
ATTITUDES FACE AU PROJET : PRISES DE PAROLE ENTRE NOSTALGIE ET ENGAGEMENT .....	33
L'ENJEU DE LA TRANSMISSION DESCENDANTE DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE.....	36
LE POIDS DES MOTS DANS LA RÉAPPROPRIATION DES TERRITOIRES :	
DE "CLÉON SUD" AUX "FLEURS" .....	36
LACROIX : FRONTIÈRES ET ORIGINE DE L'APPELLATION "LAX" .....	37
SUD & FEUGRAIS : DU PAREIL AU MÊME ? .....	38
DIVERSITÉ DES UNIVERS CULTURELS ET FRONTIÈRES ETHNIQUES .....	39
S'IMPOSER COMME UN MÉDIATEUR : STRATÉGIES DE LÉGITIMATION .....	41
MIXITÉ ET BRASSAGE CULTUREL.....	41
LE CADRE DE VIE : ENTRE URBANISME, COINS DE NATURE, ET JEUX D'ENFANTS .....	42
LES COMMERCES ET L'EMPLOI.....	48
L'ANIMATION DE LA VIE DE QUARTIER, DE BOBY À L' "ANNEXE", EN PASSANT PAR LE BOOMKOEUR...52	
LA FÊTE DE QUARTIER : UN RENDEZ-VOUS FAMILIAL INCONTOURNABLE .....	56
EXPRESSIONS MUSICALES : DU BOOMKOEUR À LA TRAVERSE .....	57
L' "ANNEXE" .....	58
LE FOYER MARIE FOUCHER .....	60
LA MOBILITÉ AU FIL DES ÂGES.....	61
LE COLLÈGE.....	62
SOLIDARITÉ : ENTRE SPONTANÉITÉ ET ENTRE-SOI.....	65
LA RÉNOVATION URBAINE OU L'ÉPREUVE DES PROCÉDURES DE RELOGEMENT .....	68
<b>CARTOGRAPHIE</b> .....	<b>71</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>72</b>
<b>PORTRAITS D'HABITANTS</b> .....	<b>75</b>



# Partie introductive

## LE CONTEXTE DE L'ÉTUDE

Au titre du projet de Rénovation urbaine, les villes de Cléon et de Saint-Aubin-lès-Elbeuf ont entrepris de réaliser un travail sur la mémoire du quartier Arts Fleurs Feugrais. Il a été décidé de recourir à une approche scientifique – notamment sociohistorique – par l'intermédiaire d'un chercheur en sociologie. Dès lors, il ne s'agit plus d'une simple initiative de valorisation culturelle de la ville visant à répondre à des exigences strictement communicationnelles. Le recours à un appui scientifique constitue une réelle plus-value qualitative qui se traduit par une série d'efforts méthodologiques :

- Un cadrage théorique conjugué à une aptitude réflexive vis-à-vis des enjeux qui entourent la notion de mémoire à l'époque contemporaine.
- L'important dispositif de recueil de données, à travers notamment quarante entretiens par récit de vie, ce qui satisfait les exigences d'un travail de recherche académique niveau doctorat.
- La contextualisation sociohistorique permettant de resituer ces récits de vie individuels dans le cadre d'une histoire objective locale, régionale voire nationale, notamment en contribuant à l'histoire des grands ensembles.

- Le croisement des données, leur analyse comme leur interprétation. Cela permet, entre autres, de parvenir à comprendre les parcours et discours des habitants et de les expliquer à travers divers facteurs et mécanismes sociaux qu'ils soient résidentiels, économiques, scolaires, linguistiques, etc.
- Une indépendance du chercheur permettant – dans le cadre d'une approche bienveillante – d'accéder aux discours "réels" des enquêtés dépassant ainsi les effets de façade qui constituent un biais dans l'analyse.

Outre l'intérêt de la démarche scientifique, la réalisation de l'enquête s'est traduite par une écoute attentive de nombreux habitants cléonnais et saint-aubinois, contribuant ainsi à offrir un accompagnement complémentaire face aux importants changements qui s'opèrent dans leurs quartiers.

Chaque entretien était une invitation à laisser une trace de leurs souvenirs, de la vision singulière qu'ils avaient de leur ville. A ce titre, le présent rapport constitue une dette morale vis-à-vis de la confiance accordée par les divers participants ayant délivré une part de leur intimité.

## PARCOURS BIOGRAPHIQUE ET RAPPORT À L'OBJET D'ÉTUDE

Pour ma part, je suis né à Rouen en 1990 et j'ai grandi à Saint-Etienne-du-Rouvray, au sein d'un quartier prioritaire connu sous le nom de "Château Blanc". Adolescent, j'ai vécu les transformations de grande ampleur en lien avec le projet de rénovation qu'avait entrepris ma commune. Je me souviens comme si c'était hier de la première fois que j'ai vu une tour tomber juste en face de mon immeuble. Le parc où je jouais après l'école a pratiquement disparu, les collines, les bancs, les murets, tout cela s'est effacé pour laisser place à de nouvelles habitations, à de nouveaux visages. Depuis, j'ai vécu à Montpellier pour mes études, avant de revenir dans la région, à Petit-Couronne, et m'installer durablement.

Pour autant, chaque fois que je retourne dans mon ancien quartier, les lieux m'interpellent comme des réminiscences du passé qui suscitent en moi un mélange de nostalgie et de familiarité parfois teinté, il est vrai, d'une certaine mélancolie.

En 2019, j'ai pu soutenir une thèse de doctorat en sociologie dans laquelle j'avais réalisé une sociohistoire des quartiers de l'agglomération rouennaise, j'avais ainsi renoué avec mon passé, mais par le prisme historique désormais, avec tout l'enrichissement personnel que cela implique. En effet, découvrir l'ancrage industriel, migratoire et urbain duquel on est issu offre autant de relief que de recul sur nos identités complexes.

1 "Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf : une exposition sur les habitants du quartier Arts Fleurs Feugrais", consultable via : [https://actu.fr/normandie/cleon\\_76178/cleon-et-saint-aubin-les-elbeuf-une-exposition-sur-les-habitants-du-quartier-Arts-Fleurs-Feugrais\\_39894552.html](https://actu.fr/normandie/cleon_76178/cleon-et-saint-aubin-les-elbeuf-une-exposition-sur-les-habitants-du-quartier-Arts-Fleurs-Feugrais_39894552.html)

2 "Grâce au sociologue Johan Van Praet, la mémoire des habitants de Cléon ne tombera pas dans l'oubli", Mis en ligne le 28//01/2021, consultable via : <https://www.paris-normandie.fr/id160101/article/2021-01-28/grace-au-sociologue-johan-van-praet-la-memoire-des-habitants-de-cleon-ne-tombera>

3 Podcast accessible en ligne : <https://www.radiohdr.net/2021/09/23/emission-speciale-les-journees-europeennes-du-patrimoine/>



Lorsque fin 2019 je découvre le projet de mémoire concernant le quartier Arts Fleurs Feugrais, j'y ai vu l'occasion de faire ce que j'aurais aimé que l'on m'apporte lorsque j'étais adolescent : accompagner ce changement, offrir un regard d'analyse permettant de prendre le recul nécessaire, tant du point de vue des acteurs institutionnels que des habitants. C'est donc un service utile que j'aimerais rendre à travers ce travail, sans savoir qui de moi ou des habitants en auront le plus bénéficié, tant ces nombreux mois ont été riches en enseignements comme en expériences.

Enfin, la rédaction de ce rapport n'est pas l'unique production résultant de cette enquête puisque divers supports et moyens de valorisation culturelle ont été envisagés à partir de ce travail. Parmi eux, certains ont déjà été initiés, à l'image des multiples portraits d'habitants - en collaboration avec le photographe Fabien Lestrade -

publiés dans les bulletins municipaux et progressivement exposés au sein des médiathèques George Sand située place Saint Roch à Cléon<sup>(1)</sup>, et L'Odyssee, située à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. D'autres dispositifs seront proposés au sein de ce rapport. Le travail d'enquête a, par ailleurs, connu une importante visibilité médiatique à travers diverses interviews publiées au sein du Journal d'Elbeuf et du Paris-Normandie<sup>(2)</sup>, en sus de la couverture communicationnelle déployée par les municipalités via leurs sites ainsi que sur les réseaux sociaux.

En septembre 2021, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine, la radio HDR a diffusé une émission avec le soutien de la Métropole Rouen Normandie consacrée à différents travaux sur la mémoire à laquelle j'ai pu participer. L'émission est disponible en podcast sur le site de la radio<sup>(3)</sup> ainsi que sur celui de la Métropole.

## Actualité

LE JOURNAL D'ELBEUF  
JEUDI 26 NOVEMBRE 2020  
actu.fr/le-journal-d-elbeuf

7

UNE ÉTUDE SOCIOLOGIQUE À CLÉON DANS LE CADRE DE L'ANRU.

# « Restituer et analyser la mémoire de la ville »

Johan Van Praet, docteur en sociologie, vient à la rencontre des habitants de Cléon (ou des anciens cléonnais) pour parler de leur ville ou du souvenir qu'ils en gardent. Le but est d'alimenter une étude dans le cadre du renouvellement urbain.

Après le photographe Fabien Lestrade, chargé d'immortaliser Cléon et guider des amateurs de photographie dans les rues cléonnaises, Johan Van Praet, un sociologue est en train de mener une large enquête sur la ville et ses habitants. Ces deux travaux sont liés et surtout interviennent dans le cadre du renouvellement urbain que connaît actuellement Cléon.

### « Je laisse l'individu raconter »

Le docteur en sociologie va donc à la rencontre des Cléonnais. Ils mènent de longs entretiens, une quarantaine en tout, où il écoute les habitants qui lui racontent leur histoire de vie. « L'idée du projet, c'est de restituer et analyser la mémoire de la ville de Cléon », présente le sociologue.

Il s'agit donc de garder une trace de l'histoire cléonnaise. Et cela à travers les propos de ceux qui habitent dans la commune ou qui y ont habité. « Pendant



Johan Van Praet recueille les témoignages des Cléonnais pour entretenir la mémoire de la ville.

1 h 30, ou même 3 h, j'écoute les gens me parler de leur vie à Cléon. Je laisse l'individu raconter », relate Johan. D'autant plus que ce dernier est un peu en terrain connu. Agé de 30 ans et originaire de Saint-Etienne-du-Rouvray, il a lui-même, dans sa jeunesse, connu un projet Anru de l'intérieur.

Pour le moment, dans ses entretiens, il décèle des grandes lignes, comme la forte territorialisation de Cléon. « Les habitants ont un fort attachement à leur commune. C'est un sentiment exacerbé par la transition urbaine. Je vois qu'il y a un véritable phénomène d'arrachement pour certains. » Il ne cache pas qu'il est aussi le bénéficiaire de nombreuses doléances concernant la vie de la commune en général.

### « Le fantôme Renault »

Il y a donc ce sentiment d'appartenance aux différents quartiers ou résidences de Cléon

qui transpire dans les premiers travaux de Johan Van Praet. Mais aussi l'émergence d'un langage, ou du moins de terminaisons propres aux habitants de la commune. Sans oublier le « fantôme Renault » qui habite explicitement ou pas dans les propos retranscrits.

Alors que les entretiens se poursuivent jusqu'en février, les services de la ville se demandent déjà comment présenter le travail de Johan. À travers une exposition, une conférence, un ouvrage ? La question est en suspens, mais comme pour les réalisations du photographe Fabien Lestrade, le fruit de son travail sera présenté aux Cléonnais.

T.R

■ Pratique. Vous êtes Cléonnais ou anciens Cléonnais et vous souhaitez apporter votre témoignage. Vous pouvez contacter Johan Van Praet par mail : vanpraet.sociologue@gmail.com

Il importe toutefois de reconnaître que le contexte si particulier de la crise sanitaire de la Covid-19 a certainement limité le potentiel d'impact de ce projet auprès des habitants. Les premières restrictions sanitaires tombées en mars 2020 correspondaient à la

phase de lancement de l'enquête, les diverses mesures de confinement empêchant parfois la réalisation d'entretiens ainsi que l'accès aux archives, mais surtout la tenue de rassemblements collectifs en vue d'ateliers participatifs.

# L'APPROCHE SOCIOLOGIQUE DE LA MÉMOIRE

L'objet mémoire peut être abordé de diverses manières selon le cadre disciplinaire adopté. Pour les neurosciences, la mémoire est un processus biologique qui affecte le réseau synaptique. La psychologie cognitive comme la psychanalyse offrent un angle de vue que l'on pourrait être tenté de privilégier, il s'agit d'aborder la mémoire avant tout à travers ses mécanismes individuels. La sociologie apporte quant à elle une perspective différente car elle insiste sur son imbrication avec le social, on parle dès lors de "mémoire collective".

Cette notion de mémoire collective a été consacrée en sociologie par les travaux de Maurice Halbwachs (1877-1945), notamment dans son œuvre majeure intitulée "Les cadres sociaux de la mémoire" (1925). Longtemps restée dans l'oubli, cette notion est désormais devenue une expression fort usitée, au prix parfois d'usages flous. Pour Halbwachs, le souvenir était nécessairement influencé par le social, hormis le rêve qui par conséquent échappe à notre pleine compréhension. C'est "la société

qui nous aide à comprendre et à évoquer le souvenir d'un objet" (Halbwachs, 1925). Dès lors que l'on tente d'accéder à notre mémoire - et a fortiori de l'exprimer à travers des mots - nos souvenirs sont exposés à une mise en cohérence logique à travers un ensemble de notions-cadre telles que la vie de famille, la religion, le travail, etc. Ce que l'on garde de nos souvenirs et ce que l'on oublie est également – au moins en partie – socialement défini. La mémoire est donc dynamique, elle répond à une activité cognitive qui organise et réorganise sans cesse le passé dans un effort de mise en cohérence vis-à-vis des exigences du présent, souvent afin de remplir une fonction de cohésion sociale dans un groupe donné. Par conséquent, la restitution des souvenirs par le biais des récits de vie des habitants ne peut être prise pour argent comptant puisqu'elle est nécessairement partielle et partiale.

En ce sens, la mémoire n'est pas l'Histoire.

**“ (...) La mémoire n'est objet de l'historien que dans la mesure où l'on admet qu'histoire et mémoire ne peuvent être en principe confondues, non pas parce qu'histoire et mémoire diffèrent comme le vrai du faux mais parce que la première est portée par une volonté de connaissance ou d'intelligibilité du passé tandis que l'autre relève de sa nature propre, incertaine et sélective. (Lafavre, 2020) ”**

Ces dernières décennies, le rapport des individus à la mémoire a profondément évolué, notamment à travers les nouvelles technologies et la démocratisation de certains dispositifs multipliant les objets usuels de la mémoire. Les téléphones portables sont tous munis d'appareils photos, de fonctions d'enregistrement audio et vidéo, générant des contenus que chacun peut "partager" sur divers réseaux sociaux. Le succès de sites de rencontre tel que "Copains d'avant", ou plus récemment la recrudescence d'utilisateurs de sites sur la généalogie, témoignent d'un rapport renouvelé au passé individuel et familial. Il est désormais possible de télécharger une application permettant de consigner ses souvenirs afin de les transmettre à ses héritiers désignés<sup>(4)</sup>, ou encore d'acheter un guide pédagogique aidant à consigner son propre récit familial sous la forme d'un ouvrage<sup>(5)</sup>. Ce constat conforte l'analyse halbwachsienne selon laquelle la dimension collective de la mémoire est étroitement

liée à la notion de sociabilité et de solidarité, ou comme Roger Bastide pour qui la mémoire collective est "un système d'interrelations de mémoires individuelles" (Candau, 2005). Le phénomène spontané des groupes Facebook intitulés "Tu sais que tu viens de (...)" ou "Quand tu as grandi à (...)" est emblématique de cette effervescence collective autour de la mémoire. Face aux contours flous d'une notion aujourd'hui galvaudée, il conviendrait plutôt de parler de "mémoire commune, ou de mémoire du passé collectif, c'est-à-dire partagée" (Lavabre, 2020). Mais se limiter à parler de mémoire du passé collectif, n'est-ce pas là vider l'approche de la mémoire de toute sa spécificité sociologique, c'est-à-dire : la dimension sociale ? Si les goûts, les sentiments et même le choix du prénom d'un enfant répondent d'une part de déterminisme social, pourquoi en serait-il autrement de l'activité mémorielle ?

4 "Deux Angevins créent toodays.me, l'appli qui transmet vos souvenirs à vos héritiers", *Le Courier de l'Ouest*, 16 juin 2021, <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/angers-49000/angers-toodays-me-l-appli-qui-transmet-vos-souvenirs-a-vos-heritiers-20e554ee-cdb0-11eb-ba8f-55c2bdb5c1d2>

5 "A Toulouse, une imprimerie sauve votre histoire familiale", *Le Parisien*, 13 octobre 2019, <https://www.leparisien.fr/economie/business/a-toulouse-une-imprimerie-sauve-votre-histoire-familiale-de-l-oubli-13-10-2019-8171838.php>



## Mémoire, reconnaissance et conflit

Toutefois, la mémoire n'est pas systématiquement spontanée, elle peut faire l'objet d'une stratégie collective (Candau, 2005). Au sein d'une même société existent des mémoires qui sont, de fait, hiérarchisées. Sujette aux inégalités, la mémoire peut devenir une source de conflit, elle peut être "revendiquée". Au regard de la mémoire nationale, les porteurs de mémoires particulières expriment une quête de reconnaissance, mais l'intérêt des uns ne fait pas toujours l'intérêt des autres, la nostalgie des uns peut même susciter l'exécration des autres (Schlegel, 2011). Halbwachs en son temps était déjà en prise avec cette problématique qui rejoignait l'obsession durkheimienne pour la cohésion sociale : comment faire société face à la tendance à l'individualisation des identités, et donc des mémoires ? (logna-Prat, 2011). Cela rejoint les préoccupations exprimées par les pouvoirs publics français dès le début de ce XXI<sup>ème</sup> siècle quant au fait de répondre au besoin de reconnaissance de certains territoires (les quartiers

populaires) comme de certaines populations (migrantes notamment).

La recension des mémoires révèle donc de nombreux enjeux relatifs à la transmission des histoires collectives et aux diverses fractures sociales et ethniques qui traversent la société (Blanchard, 2013). Cependant, de l'aveu de l'ancien ministre délégué à la Ville François Lamy, les initiatives visant à recenser la mémoire des habitants consistaient le plus souvent à remplir une fonction thérapeutique en amont des phases de destructions d'immeubles au sein des quartiers populaires<sup>6</sup>. Autrement dit, le rôle de ces dispositifs était d'anticiper, à titre thérapeutique, des phases de crises réelles ou pressenties (mobilisations, destruction de quartier, relogement). L'enjeu est pourtant de taille, comme le souligne l'historien Pascal Blanchard en conclusion du rapport "Histoires, patrimoine et mémoires dans les territoires de la politique de la ville" adressé aux pouvoirs publics :

***L'objectif n'est pas de faire une "histoire de pauvre",  
ni une "histoire à la marge", ni une histoire des "quartiers pour les quartiers",  
mais une histoire de tous pour tous.***

Il reste à noter que certains universitaires ont exprimé leur inquiétude face à l'idée de "prévoir une administration spécifique à la production de ce récit, une sorte d'administration officielle de la production historique et

mémorielle" (Fourcaut & Tellier, 2014), notamment par la création d'un label national préconisé au sein du dit rapport.

## Mémoire & territoire : le cas des quartiers prioritaires

La question est d'autant plus sensible lorsqu'il s'agit de détruire ou de transformer des "lieux de mémoire" tels que les habitats. En effet, la mémoire a cette propension systématique à s'ancrer dans l'espace qui est le médium privilégié de toute mnémotechnie (logna-Prat, 2011), mémoire et territoire sont donc intimement liés. Les souvenirs trouvent refuge dans des lieux-clés qui tendent parfois à agglomérer différents éléments du passé au détriment souvent de la réalité historique (Halbwachs, 1941), ainsi en est-il d'espaces anodins qui se voient conférer une importance symbolique inattendue (place, banc, allée, café). Ainsi, réaménager le territoire c'est toucher au support privilégié de fixation de la mémoire collective. Dans le cas des quartiers dits prioritaires de la politique de la ville, on fait face à une double fracture

à la fois sociale et ethno-raciale puisque ces territoires sont historiquement liés à la condition ouvrière mais également migrante.

Si la présente étude veille à inscrire les récits mémoriels recensés au sein d'une triple histoire des quartiers populaires, du monde ouvrier et des migrations, il s'agit avant tout d'une analyse sociologique sur la mémoire collective menée dans un contexte de profonds bouleversements de l'habitat à travers le Programme de Rénovation urbaine. La démarche vise à répondre aux exigences méthodologiques de saisie des données, mais également d'équité vis-à-vis des multiples mémoires qui cohabitent au sein du territoire.

6 "Dans les quartiers populaires, le pouvoir de mémoire", Tribune publiée dans Libération par François Lamy, ministre délégué à la Ville, 27 juin 2013.



# LA MÉTHODE : DISPOSITIFS ET CORPUS DE DONNÉES

Le dispositif d'enquête déployé repose sur trois volets : celui de l'observation ethnographique, des entretiens par récit de vie, et enfin de l'exploitation des archives.

## L'observation ethnographique

Il s'agit d'une immersion dans le temps long sur le terrain, s'étalant de février 2020 à juillet 2021, de sorte à tisser des liens, identifier des personnes ressources sur le terrain et surtout de parvenir à accéder à l'ordinaire du quotidien.

## Les entretiens par récit de vie

Un total de quarante entretiens par récit de vie a été réalisé avec des Cléonnais ainsi que des Saint-Aubinois. L'entretien par récit de vie se caractérise par sa longue durée (jusqu'à 3 h pour certains) et le fait qu'il invite l'enquêté à suivre le fil chronologique des événements biographiques. L'attention est alors portée sur la façon dont l'enquêté procède – souvent inconsciemment – à un découpage temporel qui lui est propre, mettant en avant certains temps au détriment d'autres, et les associant à diverses notions-thèmes. Cette logique – arbitraire en apparence – répond à des logiques que le sociologue doit parvenir à déceler, croisant les récits de vie les uns avec les autres et objectivant les narrations en les confrontant aux éléments objectifs (archives, travaux d'historiens, etc.).

L'ensemble des quarante interviewés sont équitablement répartis en vingt hommes et vingt femmes. Sept résidents actuellement sur la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, vingt-cinq sur celle de Cléon et huit au sein d'autres

### **Double remarque méthodologique**

Cependant, cette répartition qui tient compte du lieu de résidence au moment de la réalisation des entretiens ne nous dit rien sur les ancrages mémoriels représentés au sein de cet échantillon. Il convient de tenir compte de l'aspect dynamique des trajectoires résidentielles. Autrement dit, nombre de personnes vivant aujourd'hui dans un pavillon proche de la place Saint-Roch ont vécu durant des années aux Fleurs ou aux Feugrais. D'autant plus que l'enquête laisse apparaître une forte mobilité des habitants qui déménagent abondamment au sein de la même commune, ou du même quartier ou - parfois même - du même immeuble voire du même palier. Cela traduit une volonté de la part des habitants de maintenir leur ancrage urbain et relationnel. A Cléon notamment, on déménage souvent, tout en veillant à rester cléonnais, ou bien en devenant saint-aubinois en emménageant dans l'immeuble d'à côté qui lui est situé de l'autre côté d'une frontière municipale particulièrement sinueuse. Il est toutefois certains enquêtés qui n'ont jamais vécu au sein des quartiers concernés par le projet de rénovation

Ce dernier point a été troublé par les multiples phases de restrictions sanitaires qui ont empêché nombre de rassemblements collectifs (fêtes, animations) mais aussi l'accès aux espaces de socialisations (centres sociaux-culturels ou éducatifs, cafés, médiathèques).

communes généralement limitrophes telles qu'Elbeuf, Caudebec-lès-Elbeuf, ou encore Oissel. Ces derniers sont d'anciens Cléonnais ou Saint-Aubinois qui ont vécu durant de longues années dans l'une des deux communes en lien avec ce projet.

Si les Cléonnais sont surreprésentés au sein de l'ensemble des enquêtés c'est notamment parce que la ville de Cléon est la plus affectée par la Rénovation urbaine. En effet, seul le quartier des Feugrais – en grande partie – et les résidences Œillet & Narcisse aux Fleurs sont saint-aubinois. Du reste, les quartiers Lacroix, Pierre Dac, Peintres & Sculpteurs ainsi que Fleurs sont cléonnais. Les vingt-cinq Cléonnais sont eux-mêmes répartis équitablement : six résidents dans le quartier des Fleurs, quatre à Peintres & Sculpteurs, quatre également à Lacroix, et les onze restants sont répartis dans des zones pavillonnaires soit dans le Bas-Cléon, aux Brûlins, à proximité de la Mairie de Cléon, rue Charles Perrault ou encore à Bédanne.

mais il apparaissait crucial de saisir les perceptions différenciées du territoire ainsi que des transformations qui s'annoncent. Cela a permis de mieux comprendre la configuration globale au sein de laquelle s'inscrivent les discours recueillis, notamment en étant attentif aux frontières invisibles se traduisant généralement par les mentions implicites d'un "nous" et d'un "eux". Le rôle du sociologue consiste alors à identifier ces enjeux et dire ce qu'ils révèlent des attitudes face au changement.

De plus, ces frontières administratives, au même titre que l'appellation des ensembles "Arts" et "Fleurs" d'ailleurs, ne résistent pas à l'épreuve du processus de requalification inhérent aux dynamiques socio-urbaines. Les habitants d'un territoire s'approprient ce dernier, le façonnent par leurs usages, leur mobilité, ainsi que leurs propres mots. C'est pourquoi ce rapport fera régulièrement abstraction des nomenclatures administratives, puisqu'on s'attache à restituer ce qui "fait" mémoire, et donc, ce qui fait sens pour les habitants. Plus d'un ont fait remarquer durant

leur entretien que le terme "Fleurs" ne fait pas partie de leur vocabulaire pour désigner leur quartier, à l'inverse l'appellation "Sud" fait l'objet d'un consensus manifeste.

Sur le plan générationnel, l'âge des enquêtés permet de couvrir une large période historique, le plus âgé étant né en 1934 (87 ans) et le plus jeune en 1995 (26 ans). Cohabitent dès lors une multitude de visions de ces territoires qui, avant d'être quartiers, étaient principalement des champs, bois, ou encore corps de fermes. Au moment de l'entretien, deux enquêtés étaient âgés de 30 ans ou moins, quatorze enquêtés entre 31 et 59 ans et quatorze autres de 60 ans ou plus. Les personnes nées dans les années 50 restent les plus représentées (dix enquêtés) ainsi que celles nées dans les années 80 (sept enquêtés). Si l'on compare à la population cléonnaise par

exemple, celle-ci comptait 25,7% de plus de 60 ans en 2018, 34,5% de 30 à 59 ans, et 17,8% de 15 à 29 ans<sup>(7)</sup>, il apparaît dès lors que l'échantillon aurait gagné à compter davantage de moins de 30 ans.

### Répartition par âge

Né dans les années 30	3	7,5%
Né dans les années 40	3	7,5%
Né dans les années 50	13	32,5%
Né dans les années 60	3	7,5%
Né dans les années 70	8	20,0%
Né dans les années 80	8	20,0%
Né dans les années 90	2	5,0%
<b>Total</b>	<b>40</b>	<b>100%</b>

### Liste des entretiens réalisés dans l'ordre chronologique

	Nom	Âge	Date de l'entretien		Nom	Âge	Date de l'entretien
1	Said Lghanjou	58 ans (1962)	07/2020	21	Georges Black	86 ans (1934)	12/2020
2	Lony Tarantola	25 ans (1995)	07/2020	22	Martine Libert	64 ans (1956)	12/2020
3	Gérard Piton	71 ans (1949)	07/2020	23	Ghariba Souir	32 ans (1988)	12/2020
4	Yazid Loue	48 ans (1972)	07/2020	24	Jean Lemetayer	85 ans (1935)	12/2020
5	Mariam Konte	35 ans (1985)	07/2020	25	Aminata Niang	30 ans (1990)	12/2020
6	Samba Coulibaly	68 ans (1952)	07/2020	26	Karim Latrèche	50 ans (1971)	02/2021
7	Sylvie Sorel	62 ans (1958)	07/2020	27	Pascal Dulong	59 ans (1962)	02/2021
8	Hamdoune Djelloul	35 ans (1985)	08/2020	28	Ginette Legrand	62 ans (1959)	02/2021
9	Booba Sissoko	32 ans (1988)	08/2020	29	Serge Mendy	37 ans (1984)	02/2021
10	Abdelaziz Dahbi	43 ans (1977)	08/2020	30	Catherine Chantal	62 ans (1959)	02/2021
11	Alain Doucet	67 ans (1953)	08/2020	31	Françoise Vignacourt	77 ans (1944)	03/2021
12	Janny Bécasse	69 ans (1951)	09/2020	32	Idrissa Sall	44 ans (1977)	04/2021
13	Jean-Pierre Lemonnier	65 ans (1955)	09/2020	33	David Wattier	46 ans (1975)	05/2021
14	Jean-Jacques Mouster	73 ans (1947)	09/2020	34	Odile Raoult	66 ans (1955)	06/2021
15	Fatima Zaoui	62 ans (1958)	09/2020	35	Milouda Saïdi	52 ans (1969)	06/2021
16	Mohamed Bendelhadj	40 ans (1980)	10/2020	36	Redouane Bouaouaja	51 ans (1970)	06/2021
17	Aissata Sy	33 ans (1987)	10/2020	37	Safia Bouteldja	40 ans (1981)	06/2021
18	Jeanne Wolff	81 ans (1939)	10/2020	38	Fatira Maafi	45 ans (1976)	06/2021
19	Elisabeth Murel	64 ans (1956)	10/2020	39	Annie Mottet	67 ans (1954)	07/2021
20	Soraya Labacci	48 ans (1972)	10/2020	40	Simone Bailleux	63 ans (1958)	09/2021

### Le bulletin intercommunal "La Tribune des deux rives"

La Tribune des deux rives est un bulletin intercommunal d'information co-rédigé par les municipalités d'Elbeuf, de Caudebec-lès-Elbeuf, de Saint-Pierre-lès-Elbeuf et de Cléon. Il paraissait mensuellement, et ce depuis le premier numéro paru le 20 juin 1979, jusqu'en 1993. Ces numéros sont conservés à la Fabrique des Savoirs d'Elbeuf, archives auxquelles j'ai pu avoir libre accès grâce au soutien de Mme Sanchez<sup>(8)</sup>, directrice de la structure.

C'est un témoignage historique qui permet d'avoir

accès aux événements de la commune, aux débats qui s'y tenaient, et même aux termes utilisés. L'éditorial du premier numéro a été rédigé par le Maire de Cléon de l'époque, Alain Rhem, qui était d'ailleurs Président de l'Office intercommunal d'information.

La Tribune était financée par les quatre municipalités, il ne s'agissait donc pas d'un journalisme objectif mais bel et bien d'un outil de communication politique, et était diffusée à 15 000 exemplaires.

7 Insee (2018), "Evolution et structure de la population en 2018 – Commune de Cléon (76178) – POP T0 – Population par grandes tranches d'âges", URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=COM-76178#chiffre-cle-1>

8 Remplacée par Morgane Moëlleo durant la réalisation du projet.

# SÉQUENÇAGE HISTORIQUE DES RÉCITS MÉMORIELS

La collecte des récits de vie a permis de couvrir une large période de l'histoire des territoires concernés (1940-2020). La mise en lien de ces différents récits permet de dégager une périodisation à travers la mise en avant de moments charnières impliquant des phénomènes de rupture historique sur le plan urbanistique, industriel voire politique. Plusieurs périodisations peuvent être envisagées selon que l'on adopte une lecture ou une autre.

## Première périodisation

Une première périodisation consiste à distinguer entre trois grandes périodes : l' "avant-Renault", le "pendant-Renault", et l' "après-Renault". Cette périodisation, en plus de manquer de finesse, souffre d'une trop étroite imbrication entre ce que certains enquêtés n'hésitent pas à nommer le "phénomène Renault" et la commune de Cléon. Il n'est d'ailleurs pas rare que, par lapsus, les personnes interviewées emploient l'expression "travailler à Cléon" pour désigner la Régie Renault.

L' "avant-Renault" renvoie à ce qu'on pourrait appeler le "Cléon-village". Cette période est décrite de façon très homogène par les enquêtés nés entre 1934 et 1954 ayant grandi à Cléon ou Saint-Aubin-lès-Elbeuf qui dressent un paysage marqué par la ruralité, voire l'agriculture, l'industrie textile ou la pêche, les déplacements à vélo et les fêtes de village.

Le "pendant-Renault" renvoie au moment de son apparition sur le territoire cléonnais en 1958, du plein emploi, de l'urbanisation/extension des territoires par la construction de quartiers flambant neufs, de l'apogée des

grandes politiques culturelles. Il est décrit notamment par ceux qui sont nés dans les années 1950, la génération des soixante-huitards, celle des booms, des bandes de copains qui roulent en solex.

L' "après-Renault" renvoie à la perception d'un déclin, celui de Renault en premier lieu qui mène ses premiers licenciements déguisés en 1988 qui font écho à l'installation d'un chômage de masse. Déclin qui conduit à des répercussions pour la vie de ces territoires : réduction des budgets municipaux, naissance des Politiques de la Ville répondant au "problème" de ce qui est progressivement devenu les "grands ensembles".

Manquant de finesse, cette périodisation souffre également de réduire les territoires dont il est question dans ce rapport au destin d'une entreprise. C'est une périodisation qui transparaît certes, mais à travers un métadiscours dont la fabrication reste à étudier. Probablement que, le cinquantenaire de la Régie et – à cette occasion - la production récente d'une histoire officielle y est-il pour beaucoup.

## Seconde périodisation

Une seconde périodisation, plus attentive à la diversité des facettes et des anecdotes rapportées dans les récits d'enquêtés, consiste à distinguer entre six périodes :

- les affres de la guerre tout d'abord (40-44)
- la vie de "village" d'après-guerre (44-58)
- le "phénomène" Renault et son urbanisation (58-77)
- le déploiement culturel et l'enjeu de l'interculturalité (77-88)
- le déclin industriel (88-)
- l'annonce du projet de renouvellement urbain

La première période fait écho aux souvenirs des événements et conditions de vie en période d'occupation allemande, au jour de la Libération, ainsi que la cohabitation avec les soldats canadiens.

La seconde période renvoie au "Cléon-village" précédemment évoqué dans un contexte d'après-guerre marqué par la fin des restrictions alimentaires, le retour d'une convivialité caractéristique de l' "ambiance de village".

La troisième période est celle de l'apparition de Renault et de la construction des quartiers Arts Fleurs Feugrais, et par conséquent l'arrivée massive d'une nouvelle population.

La quatrième période est celle qui, suite aux résultats des élections municipales de 1977, marque un déploiement important des politiques culturelles, la mise en place de projets de rayonnement culturel, mais également d'une animation pour les générations d'enfants d'ouvriers et notamment primo-migrants qui pose l'enjeu de l'interculturalité.

La cinquième période est liée aux balbutiements de la Régie Renault qui traduit le déclin de la production industrielle de manière globale.

La sixième et dernière période, largement abordée lors des entretiens compte tenu des causes motivant le projet de travailler sur la mémoire de ces territoires, c'est celle de l'annonce devenue progressivement une réalité palpable, porteuse de l'espoir des uns et de l'anxiété des autres, d'un grand projet de Rénovation urbaine sur une part importante des territoires cléonnais et saint-aubinois. Cette période est abordée au sein de ce rapport de façon plus analytique, dans la mesure où elle permet, plus que toute autre période, de mettre en perspective l'ensemble des visions recueillies à travers les quarante entretiens.



## Recueillir une mosaïque de la mémoire collective

Une objection peut être émise à l'aune de ce qui vient d'être dit : pourquoi faire mention de ce "Cléon-village" alors même que ce rapport traite d'entités urbanistiques – les quartiers Arts Fleurs Feugrais – qui n'existaient pas en son temps ? A mon sens, cette mention se justifie de quatre façons :

Premièrement, il s'agit d'une dette vis-à-vis de ces nombreux témoins qui ont accepté de parler, avec beaucoup de nostalgie, de leur vécu et notamment de leur plus jeune âge, au sein de leur commune à laquelle ils se disent très attachés.

Deuxièmement, ce "Cléon-village", largement rural et agricole, représente un territoire qui englobe ces quartiers avant leur construction alors qu'ils n'étaient que des champs. C'est ainsi offrir une sorte d' "archéologie" des quartiers Arts Fleurs Feugrais.

Troisièmement, parce que ce vécu historiquement singulier a nourri une vision de ce qu'est leur ville et semble-t-il de ce qu'elle est sensée être, rester ou (re-) devenir. Certes, à travers les récits des plus âgés, on accède à une vision plus minimaliste de Cléon, celui qui se limitait au Bas-Cléon, au Haut-Cléon et à Bédanne, le reste n'étant que bois et champs. Même si cela nous conduit à parler de territoires non concernés par le renouvellement, c'est plus qu'utile afin de comprendre dans quelle mesure cette vision de Cléon, exacerbée par la nostalgie, est toujours vivace dans les esprits et alimente les délibérations au sein de la vie municipale et peut également se traduire en d'éventuelles frontières symboliques.

Et enfin, quatrièmement, l'intérêt majeur n'est-il pas, à travers ce travail de mémoire, en donnant à lire cette

mosaïque de la mémoire collective par des personnes d'âges très différents, de créer du lien intergénérationnel, ou plutôt, une compréhension mutuelle des générations ?

Le conflit générationnel est généré par l'écart des conditions de vie de chacun, comme le souligne Bourdieu dans un article consacré à la question, c'est le décalage de leurs aspirations respectives, lorsque ce que peinaient à obtenir les uns devient un acquis pour d'autres. Une des premières choses qui me sont apparues en rédigeant ce rapport à partir des divers entretiens, c'est bel et bien l'important contraste des expériences vécues. On passe d'un contexte narré par les plus anciens – né dans les années 1930 et ayant connu de façon directe et parfois très crue les affres de la guerre – pour qui vivre en paix et à sa faim est loin d'être une évidence. Vers un contexte de sortie de guerre, de plein emploi, d'agrandissement considérable du bâti. Puis un contexte de chômage de masse, dans une société d'hyperconsommation, marqué par des populations particulièrement précaires, surpeuplement des foyers, délabrement du parc immobilier.

Il convient donc de parvenir à mettre en exergue ces différentes époques qui déterminent pour beaucoup la vision de ces quartiers et des changements qui les concernent. Outre cette périodisation, ce rapport adopte une restitution de nature thématique, voire même anecdotique, à travers la mention de personnalités marquantes, d'activités ou d'événements centraux dans la vie de ces territoires. La présente restitution aborde donc différentes facettes de la vie sociale telles que : les commerces, l'école, l'animation culturelle, l'emploi, la vie de quartier, le sport, ou encore la vie politique ou religieuse.

## Le plan adopté

Le plan adopté pour ce qui suit est composé de deux grandes parties répondant à une logique diachronique.

La première offre une restitution de la mémoire collective abordée sous l'angle des enquêtés les plus anciens, ceux nés entre 1930 et 1960, ce qui réunit la moitié des enquêtés. Elle permet de dépeindre le "Cléon-village" évoqué précédemment en offrant une lecture thématique à travers les thèmes des souvenirs de guerre, des commerces, des institutions publiques telles que l'école, les activités sportives mais également la vie culturelle et festive. L'évolution qu'ont connue ces territoires par l'implantation de Renault, la création de nouveaux quartiers, et l'orientation de l'action politique locale, est abordée comme une transition posant les jalons de la seconde partie.

Cette seconde partie prend le parti de restituer la mémoire collective à travers les récits de la seconde moitié des

enquêtés, nés entre 1960 et 1995. Le quotidien de la vie des quartiers concernés par la Rénovation urbaine y est le plus représenté. De plus, elle aborde la façon dont est vécu et géré par leurs habitants le projet de rénovation en question.

Le maintien d'une grille thématique commune à l'ensemble des entretiens réalisés permet de procéder à un jeu de miroirs entre les deux grandes parties de ce rapport. C'est ainsi qu'elles dialoguent en permanence, laissant entrevoir tant les ruptures que les continuités de cette mémoire collective qui couvre près d'un siècle. Des continuités parfois insolites qui, d'elles-mêmes, interpellent certaines visions réductrices, répondent à certains discours stéréotypés, encouragent à la réflexivité de tout un chacun, et promeuvent une compréhension réciproque des générations et des univers culturels au sein d'une même société.

# Du "Cléon-village" à l'ère de la Régie Renault

## SOUVENIRS DE GUERRE

Ce sont à la fois les souvenirs les plus anciens, mais également les plus difficiles à aborder, il s'agit des affres vécues durant la Seconde Guerre mondiale. Georges Black est né à Saint-Aubin en 1934, la première chose qu'il entreprend de raconter lors de l'entretien est un événement tragique survenu alors qu'il n'avait que six ans. Nous sommes le 9 juin 1940, sa famille apprend l'arrivée imminente de l'armée allemande, ils décident

de s'enfuir et parcourent douze kilomètres en dix heures et arrivent à Bourgheroulde. Malheureusement, un avion allemand lâche ses munitions sur la famille, le bilan est lourd : trois enfants sont tués, la mère et deux autres enfants – dont Georges – sont gravement blessés. Une journée que Georges a d'ailleurs exhaustivement restituée en 2015 dans un article du Journal d'Elbeuf.

Le Journal d'Elbeuf • Jeudi 16 juillet 2015

**Récit** De Saint-Aubin à Bourgheroulde, le dramatique exode de Georges Black et des siens

### « Soudain l'avion a piqué sur nous... »

9 juin 1940 : à l'instigation du père aîné, une famille saint-aubinoise décide de partir sur les routes. Elle n'a pas plus loin que Bourgheroulde. Après avoir parcouru douze kilomètres en dix heures, elle est victime de la fureur d'un pilote d'avion allemand : trois enfants sont tués, la mère et deux autres enfants – dont Georges – grièvement blessés. Un épisode atroce que Georges Black n'a jamais oublié et dont il porte encore les stigmates, soixante-quinze ans après. Récit...

Non habités au 10, rue Duchêne (1), à Saint-Aubin-Elbeuf, à 15 mètres de la ligne Saint-Aubin - Rouen, qui se voit, des trains militaires passaient, plateaux de matériel ou wagons à bestiaux avec des soldats. Il y en avait, coffrés de ciment avec un pompier. Des personnes jetaient des fleurs qui tombaient sur les noses. Les bruits d'attente nous réveillaient soudain la nuit.

Au champ de courses des Anglais, se tenait en garnison une partie du corps expéditionnaire britannique, avec chiens d'assaut. Mon père (2), natif de Glasgow s'était tout de suite trouvé trois ans écossais. Au mois de mai, il faisait beau et ils étaient venus à la maison, avaient chanté une petite chanson « Scotland », avec piano et guitare. Un soir, à qui ça ne plaisait pas, nous avait fait une remontrance. Quelques jours après, ces trois soldats

raconté vers Vannes, dans le Morbihan, et mort à la Guerre de Bretagne, en Ille-et-Vilaine. Pendant ce temps-là, mon père dont nous n'avions pas de nouvelles se trouvait à l'hôpital de Carn, intransférable. C'est mon père, avec mon frère aîné, qui vint à la recherche.

Bonjour et bonne soirée rentrés à la maison que douze heures plus tard, après avoir été retrouvés grâce au journal Ouest-Eclair, devenu Ouest-France.

Et la mère arriva à grands pas, pour quelques années (3). Mais comme disait le grand écrivain Rudyard Kipling : « C'est une autre histoire ».

Georges BLACK

(1) La rue Auguste-Duchêne est située dans la cité des 99 Maisons.

(2) Les frères Black (ils étaient frères restaurateurs) s'étaient engagés dans l'armée à 17 ans. Il a passé onze ans au




Les frères Georges (à gauche) et Bernard Black, à leur sortie de l'hôpital en 1941.

John Black (au centre) entre Tom (à gauche) et Bert, quelques jours avant le drame.

Saint-Ouen-du-Tivoli). Là, des soldats avaient fait la perte d'une care et distribuait des tentatives de coudre, qui étaient les hermines ! Nous (trois pour les derniers à partir, Hollandais, Luxembourgeois étaient déjà arrivés à la Ligne Bleue de questions n'avaient encore aujourd'hui pas pu être résolus ? Manger et nous ?

ance à Jean - : Mais j'ai toujours deviné.

**À Bourgheroulde, ce fut le carnage**

à Bourgheroulde, apercevant à droite, dans un renforcement une petite statue de la Vierge, ma

Ces souvenirs sont aussi ceux du quotidien de l'occupation. Jean Lemetayer a toujours été Cléonnais. Né en 1935, il se souvient de l'installation antiaérienne située de

1942 à 1944 au niveau de l'actuel lac Patin. Georges Black raconte les conditions difficiles dans lesquelles ils vivaient, notamment en matière d'alimentation :

“ Il fallait aller chercher ses tickets à la mairie. Vous donniez votre machin à l'épicière pour avoir 100gr de pâtes, les J3 – c'est-à-dire ceux ayant moins de 10 ans - avaient droit à un paquet de bonbons par mois. (G. Black) ”

Les vivres étaient rares, on se contentait de peu. En 1942, Georges se rappelle avoir connu un hiver extrêmement froid, si bien que des camarades s'évanouissaient à l'école. Durant l'occupation, les Cléonnais avaient pour interdiction de cultiver la pomme de terre, c'est grâce à

la mère de Georges, qui réalisa une pétition pour faire réclamation auprès des autorités allemandes, qu'ils purent recevoir chaque fois deux kilos de pommes de terre.



Un jour, deux soldats allemands ont été tués à la frontière entre Saint-Aubin-lès-Elbeuf et Cléon par des résistants. La conséquence de cela fut la mise en place d'un couvre-feu punitif de 19h à 6h du matin pour les habitants.

A cela s'ajoute les bombardements réguliers durant la nuit, laissant des obus dans les jardins, détruisant les infrastructures, ce qui contraignait les familles à se réfugier dans les sous-sols. Une nuit, les obus avaient atteint le domicile de Jean, fort heureusement lui et sa famille avaient été accueillis par le "père Hainneville", qui n'était pas encore maire à l'époque, et qui les avait

installés dans sa cave bien plus sûre que la leur.

Un autre moment majeur est celui de la Libération. Georges et Jean rapportent tous deux la même scène, celle d'un soldat canadien arrivant à Cléon sur une moto et agitant les bras pour annoncer la fin de la guerre.

Vers l'âge de dix ans, Jean qui habitait rue des Brûlins à Cléon, rendait visite avec ses copains aux soldats canadiens qui stockaient leur essence dans le champ de course. Ces derniers leur donnaient du chocolat ou encore des chewing-gums.

“ Les allemands volaient les vélos pour partir, ils n'avaient qu'un objectif c'était de se barrer, ils n'en pouvaient plus, ils jetaient même leurs fusils. (J. Lemetayer) ”

## LE "VIEUX CLÉON"

Concernant Cléon, les infrastructures et habitations dans les années 40 et 50 sont bien plus limitées spatialement qu'elles ne le sont aujourd'hui. Ce "vieux Cléon" était autrefois composé de trois zones de vie : le Bas-Cléon, le Haut-Cléon et le hameau de Bédanne. Autrement dit, cela s'étendait de l'emplacement de l'église jusqu'aux bords de Seine, tandis que la population était d'environ 700 habitants.

En ce sens, Cléon était une commune extrêmement restreinte dont le cœur n'était autre que la rue René

Sortemboc. Ce nom fut donné à cette rue principale en hommage au résistant surnommé le "Pélican", membre du maquis Surcouf, un important mouvement de la Résistance normande<sup>(9)</sup>. La rue rassemblait d'ailleurs la plupart des commerces de l'époque.

A plusieurs reprises, divers enquêtés n'hésitent pas à parler – non sans nostalgie – de l' "ambiance de village", voire même d'une "bulle" (Françoise Vignacourt), dans laquelle "nous nous connaissions tous". Les bois et les champs constituaient une part importante du territoire



<sup>9</sup> Appel à contribution d'un descendant de René Sortemboc qui recherche des informations le concernant. Article datant du 3 janvier 2019 sur le site actu.fr : [https://actu.fr/normandie/epaignes\\_27218/julien-gibert-cherche-personnes-ayant-connu-resistant-rene-sortemboc-dit-pelican\\_20606048.html](https://actu.fr/normandie/epaignes_27218/julien-gibert-cherche-personnes-ayant-connu-resistant-rene-sortemboc-dit-pelican_20606048.html)



municipal. Janny Bécasse, né à Cléon en 1951, se souvient qu'à ses dix ans il travaillait à la ferme. L'actuel quartier des Fleurs laissait place à "des champs de blé, d'avoine ainsi que de pommes de terre qu'[il] ramassait à la charrue tirée par les chevaux, on y trouvait sept ou huit vaches, et le lac Patin n'existait pas, c'était encore un champs de pommiers". Ce n'est qu'en 1970, lorsque le propriétaire des terres est décédé que la commune récupéra les terrains pour y construire des lotissements. Jean Lemetayer fait également mention du garde-

chasse répondant au nom de Léon Le François, qui était charpentier par la même occasion. C'est lui qui lui fit explorer les bois, l'initia à la cueillette des champignons ou encore du muguet.

Trois figures paysannes sont mentionnées dans les divers entretiens, M. Hellouin qui vendra son terrain afin d'y faire bâtir la nouvelle mairie ; M. Roullé dont le domaine était situé au Bas-Cléon, et enfin M. Queval, probablement le personnage le plus marquant par son caractère et son attitude assez insolite.

“

***A seize ans, on chassait avec le père Queval, il était illettré et n'avait pas le permis de conduire, il se déplaçait en tracteur. (J. Lemetayer)***

***J'ai connu le quartier des Fleurs en champ, il y avait le père Queval, un vieux monsieur qui vivait dans une grande maison de maître. Il nous guettait avec son fusil au cas où nous traversions son champ. (E. Murel)***

”

La figure de M. Queval est d'ailleurs à l'origine d'un mystère qui suscite l'intérêt de plus d'un Cléonnais. Des dires d'un de ses proches, M. Queval aurait exigé, lors de la vente de ses terres à la commune, qu'elles lui soient payées en lingots d'or. La transaction terminée, il les rangea dans le coffre de son tracteur avant de dire

"Vous les voyez ? Personne ne les reverra". Et à ce jour, personne ne les aurait retrouvés. Selon l'hypothèse de J. Lemetayer, M. Queval les aurait enterrés dans un des champs auxquels il avait encore accès à l'époque. Un récit qui a tout pour nourrir des aspirations à la chasse au trésor.

## LES COMMERCES D'HIER

Si la rue Sortemboc était le cœur névralgique de la ville, c'est notamment parce qu'en plus d'y trouver la mairie et l'école, elle concentrait l'ensemble des commerces.

On y trouvait deux épiceries-bars, un boulanger, un boucher. Si bien que, comme le souligne Françoise Vignacourt née à Cléon en 1944 :

“

***Avant, on ne se déplaçait pas, nous avions tout à proximité, c'était bien avant que ne s'installe Carrefour (Tourville-la-Rivière).***

”

Les deux cafés qui faisaient également office d'épiceries étaient celui de M. et Mme Dubuc, et – plus bas en direction de la Seine – celui de Mme Toufflet qui a tenu l'enseigne jusqu'à ses 85 ans. Le premier existe toujours, il a tout simplement changé de nom, il s'appelle désormais le "P'tit Tranquil", lieu bien connu des cléonnais.

Un fait des plus remarquables, c'est que le café Dubuc ait appartenu autrefois à Félix et Léonie Bénard. Félix, lui, s'attelait également à la mécanique, réparait les vélos comme les motos. Et c'est en leur temps que le café accueillit les premières séances de cinéma ambulants. Dans les années 1950, dans la cour du café se trouvait un bâtiment en longueur au sein duquel, une fois par semaine, près de trente personnes se réunissaient. Un couple de professionnels y installait tout le nécessaire pour la tenue de la séance : projecteur vidéo et écran

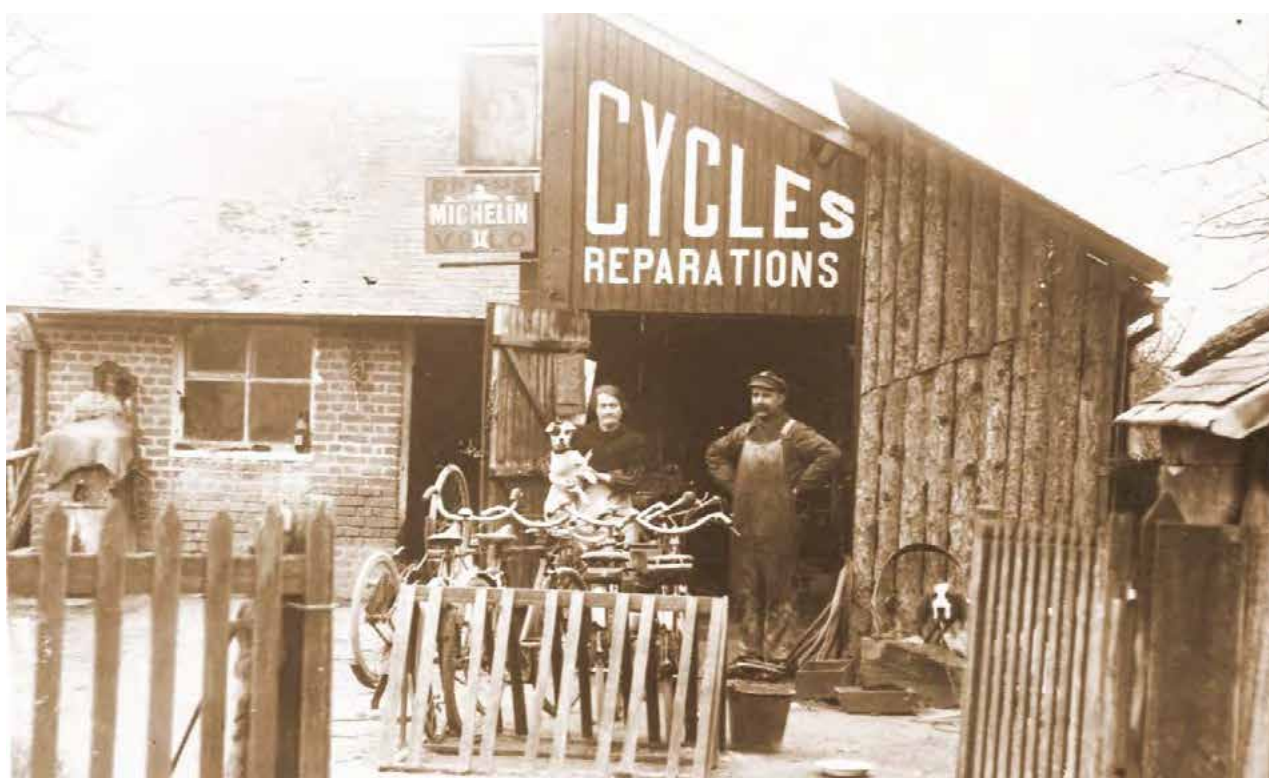
portatif. Un autre type de commerce, tout aussi ambulants d'ailleurs, se développa dans les années 1970. Catherine Chantal, née à Saint-Aubin-lès-Elbeuf en 1959, visitait régulièrement ses grands-parents qui résidaient rue de Seine, dans le Bas-Cléon. Elle se souvient très bien du camion blanc Familistère qui passait, tous les mercredis soir vers 17h, dans les rues proposant chocolat, fruits, légumes, viande, charcuterie, limonade, ou encore bonbons.

Par la suite, avec le développement de la place Saint-Roch, les commerces désertèrent la rue Sortemboc qui gardera pour unique survivant le "P'tit Tranquil" tant apprécié par certains. On comprend d'autant mieux, à travers cette portée symbolique, ce que ce lieu tend à représenter et la nostalgie qu'il peut susciter aux yeux des Cléonnais les plus âgés.



“ *Ma grand-mère se faisait belle, je m'en rappelle (rires), toutes les femmes s'apprêtaient, se donnaient un petit coup de peigne et de rouge à lèvres.*” (C. Chantal).

*Elle faisait tout cette camionnette, y compris la vente de linge de maison et de vêtements. Je me souviens par exemple que ma mère m'y achetait des sous-pulls.* (A. Mottet) ”





## LES INSTITUTIONS : ÉCOLE, MAIRIE ET GARDE-CHAMPÊTRE

La mairie et l'unique école municipale de la commune de Cléon étaient situées rue Sortemboc, collées l'une à l'autre.

Le milieu scolaire n'est pas exempt de figures incontournables. Georges Black à d'ailleurs envisagé de proposer à la mairie de baptiser une des rues de Cléon par le nom de son ancien enseignant : M. Saint-Ouen. Une fois la guerre terminée, alors âgé de huit ans et l'école n'ayant pu se faire durant les années d'occupation, Georges avait accumulé du retard. C'est à M. Saint-Ouen qu'il devra sa remise à niveau et de pouvoir obtenir son certificat haut la main. Chose ordinaire à l'époque, les

pratiques pédagogiques étaient parfois rudes, Georges se souvient que M. Saint-Ouen recourait à une trique pour punir les élèves. Il nommait d'ailleurs ses triques par des noms féminins : Cunégonde, Agrippine. Gare aux doigts de ceux qui récitaient mal leur leçon ! M. Saint-Ouen était par ailleurs secrétaire de mairie, il s'occupait également de la chorale pour les spectacles de Noël, tout cela en surplus des enseignements qu'il dispensait aux cours élémentaires, moyens et supérieurs.

L'école étant non-mixte, c'était Mme Boulin qui s'occupait de l'enseignement des filles. L'arrivée de Mme Duhamel en 1946 marqua le début de la mixité scolaire :

“

***Je me souviens de M. Bourdin qui avait marqué sur le fronton de la salle d'école : "Ecole mixte gémignée de Cléon" en fond effet marbre et en lettres couleur or. (G. Black)***

”

Suite au processus de scolarisation des filles, la systématisation des écoles mixtes garçons-filles est un processus long qui se poursuivra jusque dans les années 1970, mais il était courant qu'au début du 20<sup>e</sup> siècle dans les petites écoles de village les classes soient mixtes pour des raisons pratiques. On parle alors de "gémignées", ce qui n'exclut pas le maintien de multiples mesures de séparation.

C'est pourquoi, lorsqu'Alain Doucet - né bien plus tard en 1953 et arrivé sur Cléon Feugrais en 1966 – raconte comment dans les années soixante, alors âgé de treize ans, il devait ruser afin de faire passer des "papiers

amoureux" du côté de l'école des filles sur Saint-Aubin-lès-Elbeuf.

La mairie était bien plus petite que l'actuelle située proche de l'église et de la place Saint-Roch. Petitesse largement soulignée afin de justifier le projet de construction de la nouvelle mairie qui verra le jour en 1980. C'est notamment le cas dans un numéro de La Tribune des deux rives publié le 30 novembre 1979 dans lequel on trouve description et photos de l'ancienne mairie révélant les conditions exiguës dans lesquelles évoluent les agents municipaux. Il est notamment écrit :

“

***De petite qu'elle a toujours été, l'actuelle mairie est devenue minuscule au regard du développement rapide de la commune. Le nouvel hôtel de ville, dont la construction sur le terrain juxtant la poste débutera fin décembre pourrait être achevé dans 14 mois. (La Tribune des deux rives, n°4 - 1979, p.12)***

”

Les récits mémoriels des Cléonnais recensés pour ce projet correspondent à différents mandats municipaux.

Les maires dont il est fait mention sont dans l'ordre historique :

- Marcel Juvéna (1940-1945) surnommé "Juju" dans les chants populaires locaux de l'époque.
- Pierre Deboos (1945-1947) : quant à lui était surnommé "petit Pierre" dans ces mêmes chants.
- Lucien Hainneville (1947-1959) : évoqué par certains, connu pour être celui qui porta le projet de faire venir la régie Renault à Cléon.
- Alain Rhem (1955-1995)
- Alain Ovide (1995-2015)





Il est également une figure importante qui a cessé d'exister qu'il convient d'évoquer. La fonction de garde-champêtre jouait un rôle important jusqu'à il y a peu.

Jean Lemetayer se souvient encore de celui qui faisait la tournée de Cléon en vélo et ce malgré qu'il possédait une jambe de bois :

“

***Il avait perdu une jambe en 14, il montait sur le vélo, il poussait un grand coup, et hop. Je me souviens l'avoir entendu crier "avis à la population !" avec le tambour, il disait ce que le maire lui avait rédigé sur un papier.***

***(J. Lemetayer)***

”

## UN NOUVEAU GARDE CHAMPETRE

Une figure bien connue de Cléon va partir en retraite : M. Courvalet, le garde-champêtre qui jouit d'une grande estime de la part de la population et de la municipalité. C'est un homme chaleureux, humain plus que la moyenne, toujours disponible, et qui à Cléon a su devenir l'ami de tous, des plus jeunes enfants aux adultes les plus âgés.

Il prend donc une retraite bien justifiée et un recrutement, difficile, a eu lieu pour le remplacement ; difficile parce qu'il a fallu choisir quelqu'un qui sache faire respecter les règlements municipaux mais qui doit être aussi un homme de sensibilité et, pour les enquêtes, de discrétion.

14 personnes ont répondu à l'appel de candidature lancé par la municipalité. 4 personnes ont été retenues pour un entretien et le

choix s'est porté sur Jean-Claude Grahovac.

Il a 38 ans, était ajusteur, au chômage depuis six mois. Il habite Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Pour lui, son travail consistera avant tout à rendre service au public. La répression, il n'aime pas beaucoup. Il préférera toujours essayer de dissuader en discutant. Il croit beaucoup à la discussion. Ceci dit il devra aussi effectuer les enquêtes qui incombent à sa tâche pour le parquet, la préfecture, le percepteur, pour les remises de décoration (il faut vérifier si le candidat a un comportement "moral" qui correspond à la distinction demandée), ou les expulsions. Mais cela ne lui fait pas peur. Là aussi, il pense que l'on peut résoudre les problèmes avant d'en arriver à des situations extrêmes.

Le nouveau garde champêtre, comme son prédécesseur est tout, sauf un "flic" au sens le plus triste du mot. Il nous a même annoncé qu'il se serait bien passé de l'uniforme.

La dernière personne à avoir occupé la fonction avant la suppression du poste sur Cléon est Odile Raoult qui fut garde-champêtre en 1990. En uniforme de police, elle était chargée de la sécurité des écoles avant que cela ne soit confié à du personnel municipal, mais il s'agissait également de réaliser des enquêtes administratives à la demande de divers services (trésor public, préfecture, etc.). Régulièrement, comme ses prédécesseurs, elle parcourait la ville afin de relever les anomalies, recueillir les doléances des habitants :

“

***On était en lien avec la population, et nous remontions les informations en mairie. Aujourd'hui, quand certains enfants devenus adultes me voient, ils m'interpellent : "Ah c'était vous la gendarmette !", c'est pour dire, je pense que ça les a marqués à l'époque.***

”



## SPORT ET MOBILITÉ

La vie sportive est une facette de la mémoire collective disséminée dans diverses formes d'expression, le cadre associatif qu'est le "club" n'en est qu'un parmi d'autres. L'activité sportive renvoie aussi aux amusements improvisés durant la jeunesse, mais également à la façon de se mouvoir dans la ville et en dehors.

Parmi les faits les plus étonnants qui ont été évoqués, il y a l'existence ancienne d'une piscine située au Bas-Cléon. Celle-ci était constituée par une barrière flottante placée le long du bord de Seine. Georges Black raconte la naissance du Club de natation de Cléon au début des années 1950 :



Baigneurs dans la Seine à Cléon

**M. Degrotte avait créé le club de natation de Cléon, il y avait huit cabines, un plongeoir, un escalier menant à l'eau, ça s'appelait "les mouettes de Cléon", on appelait cela "la plage". J'avais seize ou dix-sept ans. (G. Black)**

Il était donc possible pour un Cléonnais de l'époque de dire "je vais à la plage de Cléon", chose qui en ferait sourire plus d'un quelques décennies plus tard, et ce malgré l'existence du lac Patin. Comme le souligne J. Bécasse, "les gens apprenaient à nager dans la Seine". C'était effectivement une activité importante afin de prévenir les risques de noyade. Catherine Chantal raconte qu'à l'époque où elle se rendait chez ses grands-parents qui résidaient rue de Seine, "les enfants apprenaient à nager naturellement", et elle se rappelle avoir entendu les gens dire régulièrement "s'il tombe dans la Seine au moins il sait nager".

L'actuelle piscine de Cléon ne sera construite de l'autre côté du CD7 qu'en 1989.

A côté de cela, les espaces libres sur l'ensemble de la commune étaient investis par les jeunes pour une foule d'activités. E. Murel raconte qu'au temps où les quartiers des Fleurs et des Feugrais n'étaient qu'un champ, elle jouait au badminton et aux billes dans les champs, mais elle fabriquait aussi des kartings. J. Lemetayer rapporte aussi avoir fait du karting à côté de la mare aux corneilles, mais également de la moto-cross là où se construit la future jardinerie en face du CD7. Les habitants investissaient donc des lieux de façon spontanée, et ces derniers ne manquaient pas. En effet, comme le rappelle Catherine Chantal, les bombardements durant la guerre ont parfois laissé d'énormes trous. Dans les années 1970, le terrain vague rempli de trous situé entre le CD7 et l'hôpital des Feugrais servait de décharge improvisée où nombre de gens déposaient leurs encombrants.

**Près de la voie rapide, les gens venaient déposer tout, c'était un dépôt, une déchetterie, c'était une honte. (J. Wolff)**

D'autres, comme M. Doucet, se rendaient jusqu'aux Essarts pour jouer à police-voleur en solex avec leur bande.

Deux clubs sportifs sont abondamment abordés grâce au rôle fondateur joué par certains enquêtés. Le premier est le Club Olympique de foot de Cléon. G. Black raconte avoir contribué à sa création en 1950 avec quelques copains. A l'époque, c'était Mme Thieullain qui confectionnait les maillots. Ils jouaient derrière l'église jusqu'en 1960.

**"Au départ, il fallait qu'on paye nos godasses, nous n'avions pas de sous, Mme Thieullain nous faisait les maillots, quand il pleuvait on pouvait même plus les enlever tant ils étaient serrés au corps (rire). J'ai joué une dizaine d'années, jusqu'en 1960, on jouait comme**

**ça derrière l'église, à côté des vitraux et de l'ancien cimetière. Quand on pense à ça, on allait jusqu'au Houleme pour jouer, en vélo, et on se tapait le match de foot, et on revenait en vélo. Aujourd'hui, on leur propose de les chercher en voiture et ils se montrent réticents en plus." (G. Black)**

Alain Doucet, qui avait treize ans lors de son arrivée au quartier des Feugrais en 1966, raconte quant à lui qu'il allait supporter les copains qui jouaient au football. Selon lui, dans les années 1970, le stade était alors un champ vers le bord de Seine, durant l'intersaison ce sont les vaches qui s'occupaient d'entretenir la pelouse. Le club existe toujours bien entendu.

10 SIVOM : Le syndicat intercommunal de l'agglomération Elbeuvienne (SIAAE) créé en 1954 devient en 1975 le Syndicat intercommunal à vocations multiples (SIVOM). Ce dernier deviendra District en 1990 puis communauté d'agglomération en 1999. En 2010, elle est intégrée dans la Communauté d'agglomération Rouen-Elbeuf-Austreberthe (CREA) puis au 1<sup>er</sup> janvier 2015, à la Métropole Rouen Normandie qui regroupe 71 communes.

Le Cléon Handball Club (CHBC) a quant à lui connu ses heures de gloire avant de disparaître par la suite. J. Bécasse qui avait commencé le handball à l'école primaire de Saint-Aubin-lès-Elbeuf à l'âge de neuf ans a connu une longue carrière. Il intégrera le club d'Elbeuf jusqu'à ses vingt ans en tant que gardien de but. Il continua d'y jouer lors de son service militaire, puis créera à son retour le club de handball de Renault. Il deviendra entraîneur de l'équipe féminine et de l'équipe jeune à Cléon. C'est à quarante ans qu'il mettra un terme à sa carrière. Il regrette le fait que le club cléonnais ait fusionné avec celui d'Elbeuf avant de cesser.

Alain Doucet était également amateur de handball. Lui aussi jouera durant son service militaire. A son retour, il deviendra secrétaire du club pendant dix années, soit jusqu'en 1983. Il poursuivit sa carrière au sein de l'Athlétique Club Renault Cléon.



Cléon Handball Club (CHBC) – Equipe 1 (1975-1976)

C'est avec beaucoup de nostalgie qu'il raconte ces moments passés au gymnase Ostermeyer.



***C'est un grand dommage, car Cléon était vraiment sur une bonne pente, c'était top, des matchs d'anthologie, on arrivait à avoir jusqu'à soixante spectateurs. (A. Doucet)***



La salle Ostermeyer est également un lieu très évocateur pour Elisabeth Murel, celle qui, auprès de l'entraîneur M. Aublais, faisait de la gym 20 heures par semaine, participait aux compétitions par équipe. De 9 à 15 ans (1965-1971), elle obtint de nombreuses médailles pour son équipe, elle qui n'aimait pas les compétitions individuelles, comme en attestent divers articles de presse à l'époque.

Outre les activités sportives en tant que telles, les moyens de locomotion utilisés transparaissent régulièrement dans les récits comme des éléments caractéristiques d'une

époque. Qu'il s'agisse d'aller à l'école sur Elbeuf ou de se rendre au travail à Rouen ou ailleurs, le vélo constituait un véhicule indispensable. Françoise Vignacourt explique elle-même que si son père avait une voiture, c'était un fait rare au sein des habitants de la commune. Que l'on travaille à Renault sur Cléon, ou à Rhone-Poulenc sur Saint-Aubin-lès-Elbeuf, les salariés se comptant par milliers venaient en grande partie à vélo. Né en 1949, Gérard Piton, qui se définit comme un "cléonnais historique" de génération en génération, se souvient très bien de l'abondance de vélos à cette époque :



***Au collège d'Elbeuf, j'y allais à vélo, à l'époque c'était comme ça, même quand j'ai commencé à Rhône-Poulenc en 1971, il y avait un parc à vélos énorme, maintenant plus rien. (G. Piton)***



A l'heure de l'écologie et de l'aménagement des pistes cyclables, certains n'hésitent pas à faire preuve de sarcasme :

***"C'est problématique tout de même, quand j'ai commencé à travailler chez Renault, je m'y rendais en vélo depuis Saint-Aubin, à cette époque, il y avait cinq cents vélos sur la route, aujourd'hui on fait des pistes cyclables, et on voit à peine cinq vélos. A côté de cela, il y avait une trentaine de cars qui conduisaient les employés jusqu'à Renault depuis différentes villes. C'est une sacrée évolution dans le secteur." (J. Bécasse)***

La mobylette, pour ceux qui en avait les moyens, était également un moyen de transport privilégié. Puis, dans les années 1970, vint la mode des solex modèle 3800 mis en circulation à partir de 1968, ou encore de la Cady couleur bordeaux sortie la même année par la marque

française Motobécane. Des cyclomoteurs que les jeunes de quinze ans se voyaient offrir pour aller au collège. Ce n'est qu'à partir de 1980 que se met en place le réseau des Transports de l'Agglomération Elbeuvienne (TAE). En mars 1980, un article de La Tribune des deux rives expliquait les difficultés à assurer un service de transports en commun :

***"Avant une navette de neuf places amenait les personnes âgées jusqu'au marché d'Elbeuf. Un car remis par Normandie-Propreté a été retapé et servira désormais de nouvelle navette : "conduisant les enfants au Centre aéré, les personnes âgées de la résidence, de Bédanne, du bas Cléon sur l'autre rive..." (La Tribune des deux rives, n°7 Mars 1980 p.13).***

En mai de la même année, La Tribune annonçait : "Transports en commun. Mise en place d'un schéma de réseau avant la fin de l'année : c'est l'objectif du SIVOM<sup>(10)</sup>." (La Tribune des deux rives, n°9 Mai 1980 p.16)

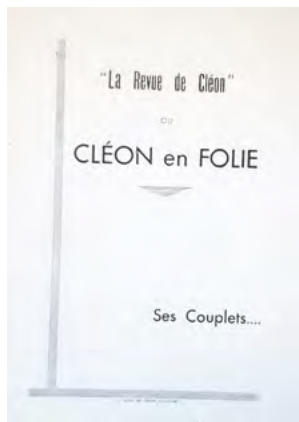


## FESTIVITÉS ET ANIMATION CULTURELLE

La dimension festive est, de longue date, constitutive de cette "ambiance" propre à Cléon. C'est probablement l'aspect le plus consensuel et le plus abondamment évoqué puisque cette thématique traverse tous les entretiens réalisés sans exception. Bien sûr, ces manifestations culturelles ont connu certaines évolutions depuis les festivités du "Cléon-village" dont il convient d'identifier les étapes. Sociologiquement, la fête se caractérise par une rupture avec le quotidien, un moment d'intensité où le collectif tend à transcender l'individu qui y prend part.

Il est donc tout à fait compréhensible que ce type d'événements vienne spontanément à l'esprit des habitants lorsqu'on les invite à narrer ce qu'ils ont gardé en mémoire au sujet de leur commune. Mais cela est particulièrement vrai pour les Cléonnais et Saint-Aubinois rencontrés. Il me semble qu'on peut le justifier par au moins deux facteurs renvoyant à deux temps forts de la vie culturelle locale : d'une part, l'enthousiasme d'après-guerre incarné notamment par la reprise des bals qui furent interdits sous le régime de Vichy comme ailleurs, ce qui n'empêchait pas la tenue de bals clandestins durant toute cette période. D'autre part la politique culturelle extrêmement volontariste à partir de la fin des années 1970 avec le succès électoral de la gauche socialiste.

L'animation la plus ancienne qui ait été évoquée est probablement celle de la Revue de Cléon qui, au sein de l'école municipale, organisait des pièces de théâtre. Un paysan local, M. Bourdin, s'était imposé comme décorateur de scène. C'est dans ce cadre que fut produit un fascicule réunissant des chants populaires confectionnés par les Cléonnais eux-mêmes.



Georges Black a pu se procurer un exemplaire et ainsi le mettre à disposition. Celui-ci contient sept chants qui sont autant de parodies d'airs musicaux de l'époque, comme la chanson "Est-ce que les Cléonnais" à partir de l'air du titre "Les artichauts" de George Milton sorti en 1934.

Les paroles font mention de personnalités qui ont réellement vécu à Cléon, comme "Ninie" qui, d'après G. Black, ferait référence à Léonie, la femme de Félix Bénard qui tenait le café rue Sortemboc.

*"Ninie, Ninie, Ninie, Ninie,  
Je l'ai gardée, ma petit' Ninie,  
Je suis son Félix  
C'est ma Ninie,  
Je suis l'Félix, à sa Ninie".*

C'est dans la chanson "Est-ce que les Cléonnais" que l'on retrouve un personnage attendrissant, celui de Marie Penette, une femme d'un âge avancé connue pour se promener le dos particulièrement voûté en tirant sa vache derrière elle dans les rues du vieux Cléon :

*"On voit Marie Penett  
Et ce que l'on regrette  
C'est qu'elle n'ait plus de vache à  
promener,  
Pour distraire nos petits Cléonnais.  
Elle est vraiment cocasse,  
Avec son air bonasse,  
Quand elle va sarcler,  
Ou bien se promener,  
Elle doit toujours s'affaisser."*

Dans "Surtout petit Pierre", sur l'air du "Petit vin blanc", il est fait mention de deux maires de l'époque, un certain Pierre Debos ("Petit Pierre") et M. Juvénal ("Juju"). Une façon d'interpeller, de façon assez humoristique, les élus qui, si l'on en croit les paroles, étaient amenés à piquer du nez lors du conseil municipal :

*"Surtout n'ôte petit Pierre  
Remue bien ton Conseil,  
Ne l'aïsse pas en sommeil  
Et pour que tu sois fier,  
Pense dans tes prières,  
Aux braves gens de ton village  
(...)  
Que notre Conseil  
Soit bien en éveil  
Et n's'endorme pas,  
Car l'autre naguère  
Qui n'avait à faire  
Que d'marcher au pas  
N'avait qu'Ju-Ju  
Qui ne pouvait plus  
Reprendre le dessus  
Et qui se cachait  
Filait à Bédanne,  
Avec sa bécane (...)"*

Quant aux festivités annuelles, elles étaient nombreuses, il est d'ailleurs difficile de faire le tri tant les dénominations utilisées sont nombreuses. Nous avons d'une part les fêtes de Noël qui se tenaient également dans l'école municipale. Puis viennent les fêtes estivales, tantôt appelées "fête communale", "fête du village", ou "fête foraine", puis bien plus tard on parlera de "la fête St-Cochon", "de la bière", ou encore "de la choucroute" se tenant généralement le 14 juillet ou le 15 août.

Celles-ci prenaient initialement place dans la rue Sortemboc et étaient composées de fanfares, d'une loterie et de divers manèges : les "petits cochons", le "mont blanc". Tout comme les bals qui allaient être remplacés par les boums quelques décennies plus tard ces festivités étaient l'occasion pour les jeunes de se retrouver. Les jeunes filles marquaient l'occasion en s'apprêtant et en mettant leurs plus jolies robes :

"

***Il y avait des corsos fleuris [chars fleuris], le comité des fêtes essayait d'animer le tout. Pour nous c'était vraiment la fête, elle se préparait à l'avance, on nous mettait une belle robe (rire), c'était vraiment une belle fête, jusqu'en 1960 à peu près. (F. Vignacourt)***

***Le bal du 14 juillet, sur la place en face l'Église. C'était le seul moment où j'avais le droit de sortir le soir, j'étais accompagné de mon père, c'était un vrai danseur. Il y avait un petit coin de foire, les grandes balançoires. » (A. Mottet)***

"

Quant aux garçons, c'était parfois le lieu d'expression des rivalités, notamment celles entre communes. Jean Lemetayer raconte que, lors des bals du 14 juillet :

"

***Il y avait une grande rivalité entre les jeunes de Oissel et les jeunes de Cléon, ça se bagarrait pas mal. Dans les années 40-50, ça existait déjà, les histoires de jeunes entre villages, c'était surtout les motards qui venaient à deux ou trois sur une même moto, ça se bagarrait et ils partaient, la police n'avait pas le temps de venir, à l'époque il n'y avait qu'un fourgon seulement. (J. Lemetayer)***

***Après la guerre, en 1946 et 1947, se tenaient des bals devant la mairie de Cléon. Et comme il y avait beaucoup de bagarres, la préfecture a donc interdit ceux-ci. Malheureusement les gars de Cléon n'y étaient pour rien, les adversaires étant les jeunes de Saint-Etienne-du-Rouvray qui réglait leurs comptes avec ceux de Oissel. (G. Black)***

"

Ces deux témoignages font étroitement écho à d'autres paroles tenues au sujet d'événements plus tardifs au sein de la commune tels que l'organisation de la Parade du feu. Plusieurs enquêtés avaient une vision mitigée de cet événement à cause de certains débordements pouvant survenir en fin de journée. A tout le moins, ces débordements semblent inscrits de longue date dans la tradition cléonnaise en matière de festivités, loin de constituer un phénomène nouveau et encore moins exogène comme certains témoignages semblent le laisser entendre.

A côté de ce type d'événements s'organisaient les kermesses visant à rassembler des fonds pour la paroisse chrétienne. Celles-ci s'organisaient dans la cour du château du Haut-Cléon. Les frères de G. Black étaient connus pour animer à travers des promenades à dos d'âne ou encore en jouant d'instruments. La "fête Saint-Roch" est également mentionnée parmi les rendez-vous annuels en matière de festivités, celle-ci faisant référence au saint de Cléon pour les catholiques. Les festivités sont donc dépendantes d'initiatives d'habitants qui, sur la base du volontariat, envisagent des animations, composent des textes, s'improvisent décorateurs de scènes.



La portée restreinte des manifestations culturelles auxquelles il est fait allusion sur cette période (1940-1965) et la modestie des moyens mis en œuvre est emblématique de ce "Cléon-village" que tendent à dépeindre certains enquêtés révélant un fort sentiment d'entre-soi entre "ex-villageois" pourrait-on dire. Avec l'arrivée de Renault en 1958 et le bond démographique

qu'a connu la commune, la dimension des manifestations culturelles va progressivement changer. A titre d'exemple, les festivités du 15 août vont être chamboulées quant à leur calendrier qui n'est pas plus en phase avec la nouvelle temporalité instituée par les modes de vie des salariés de chez Renault :

**J'ai souvenir de la foire dans la rue Sortemboc, une fois par an à la date du 15 août. Mais par la suite ça a changé avec l'implantation de Renault, ils ont changé la date de toutes les festivités, pour la simple raison que les employés de chez Renault étaient en vacances le 15 août. (J. Bécasse)**

Outre l'impact de l'implantation de la Régie Renault, c'est un peu plus tard que l'animation culturelle franchit un cap dans son évolution. En 1977, les municipalités de l'agglomération elbeuvienne – à l'exception de Saint-Aubin-lès-Elbeuf – deviennent socialistes, ce que certains appelleront la "vague rose". A Cléon, Alain Rehm remplace Lucien Hainneville et entame son premier mandat en tant que maire avec une volonté forte en matière de politique culturelle. En 1980, la mairie recrute un animateur culturel issu de la Fédération Nationale, Léo Lagrange, afin de coordonner l'animation culturelle de la ville déjà riche de tout un ensemble d'associations. Il s'agit de Jacques Meyer dont parle abondamment La Tribune des deux rives (n°6 de janvier, n°7 de mars 1980) notamment en première page du n°8 sorti en Avril 1980. De l'avis de ceux qui l'ont connu, tous les enquêtés

attestent de l'important impact de son action sur la vie locale.

**Jacques Meyer, animateur culturel**



Souvenez-vous, la Tribune vous annonçait dans son numéro d'octobre l'arrivée prochaine d'un animateur culturel, délégué dans la commune par un organisme national. Jacques Meyer, un alsacien de 26 ans taillé comme un arrière de rugby, permanent de la Fédération Nationale Léo Lagrange vient de prendre ses fonctions et, en collaboration avec les élus municipaux, jette les bases d'un programme culturel pour la commune.

Comme il nous l'a déclaré, son travail devrait s'orienter autour de quatre axes principaux.

- 1) Travailler avec les associations locales, ce qui pourrait aboutir, dans un premier temps, à la constitution de commissions extra-municipales ;
- 2) Faciliter la compréhension (les pourquoi ? et les comment ?) des projets d'urbanisme et notamment ceux de la ZAC des Feugrais.
- 3) Agir en coordination avec les animateurs culturels et les associations du canton.
- 4) Lancer des actions communes avec les comités d'entreprises locaux.

Tout un programme, qui n'est qu'au stade de la gestation et que nous vous présenterons dans une prochaine édition.

CONTACT : JACQUES MEYER, MAIRIE DE CLEON ; 77-06-32

La Tribune des deux rives, n°6, 1980, p.13  
"Jacques Meyer, animateur culturel"

"Un alsacien de 26 ans, taillé comme un arrière de rugby, permanent de la Fédération Nationale Léo Lagrange vient de prendre ses fonctions et, en collaboration avec les élus municipaux, jette les bases d'un programme culturel pour la commune".

**CLEON-SUD : les associations locales se serrent les coudes**

Initiative de Jacques Meyer, animateur socio-culturel de la ville et de l'ensemble des participants : Amicale laïque, groupe ALPHA de la MJC, CSCV, SEPAE et Solidarité-Femmes, la réunion qui avait lieu au début du mois en mairie de Cléon a permis aux associations de mieux se connaître, de partager aussi une expérience ou une tentative de travail vécue à Cléon-sud.

La cité gérée par le Foyer stéphanois devait d'abord faire l'objet d'un constat ; il s'exprime, malheureusement en terme de dégradations des appartements malgré les multiples interventions de la Confédération syndicale du cadre de vie ou de locataires à titre particulier comme si, à chaque fois que le nom de "Cléon sud" leur était prononcé, les dirigeants du Foyer stéphanois se bouchaient les oreilles, les yeux et la bouche... Les vitres et portes cassées dans les entrées et couloirs, les fils électriques à nu, les fuites d'eau dans les appartements, les fissures dans les murs et les plafonds ne semblent pas indisposer la direction du foyer stéphanois.



*Au source de la discussion*

La Tribune des deux rives, n°7, 1980, p.13  
"Cléon-sud : les associations locales se serrent les coudes".  
Réunion à l'initiative de Jacques Meyer dans laquelle participent : L'Amicale Laïque, le groupe ALPHA de la MJC, le CSCV, SEPAE et Solidarité-Femmes

La Tribune des deux rives n°8, 1980, Première page - Jacques Meyer : "l'animation culturelle, un pari difficile qui a le mérite d'être ambitieux"

**la Tribune des deux rives** N°8 - AVRIL 1980 - 1 F

MENSUEL INTERCOMMUNAL D'INFORMATION ELBEUF-CAUDEBEC-SAINT-PIERRE-CLEON

**CAUDEBEC**  
Un programme d'action prioritaire pour les personnes âgées

**"ELBEUF VILLE PROPRE"**  
Des mots aux actes, la réussite passe par la coopération des Elbeuviens

**L'INFORMATION**  
C'est à Cléon, dans le cadre d'un programme de rénovation urbaine, que se déroulent les travaux de construction de logements sociaux. Ce programme est financé par le Département de la Seine-Maritime et la Région Nord-Pas de Calais.

**SPORTS**  
LE HOCKEY... SANS GAZON !

**ASSOCIATIONS**  
Ligue des droits de l'homme, Francmaisons, Tourisme et travail, Associations des locataires de Cléon-Lacroix...

**SAINT-PIERRE**  
Un cadre enchanteur pour le centre aéré

**CLEON**  
JACQUES MEYER : "L'animation culturelle, un pari difficile qui a le mérite d'être ambitieux"

LES COMPTES DE L'OFFICE INTERCOMMUNAL D'INFORMATION



A l'époque, une des inquiétudes exprimées était de voir cet animateur prendre trop d'ascendant sur le tissu

associatif local. C'est pourquoi, à travers un entretien, Jacques Meyer s'en défend :

**« Mais ma première tâche a consisté à bien clarifier la situation, à définir de façon précise mon rôle auprès des responsables d'associations locales pour lesquelles je dois apparaître comme un instrument de leur développement et de leur spécificité. (J. Meyer, Tribune des deux rives, n°8 Avril 1980, p.12) »**

Elisabeth Murel, qui a travaillé au Comité des fêtes de Caudebec-lès-Elbeuf avant de s'atteler à partir de 1984 au Comité culturel cléonnais, souligne un autre enjeu qui

était de parvenir à composer sans disposer d'une salle dédiée aux événements culturels :

**« M. Rehm étant très porté sur le culturel, Jacques Meyer était quant à lui l'animateur culturel, ils cherchaient comment pouvoir faire des animations dans la ville puisqu'on n'avait pas de salle, c'est comme ça qu'on en est arrivé à travailler avec les Tréteaux de France. (...) Et au lendemain du basculement à gauche dans l'agglomération, c'était la grande question de savoir qui allait faire ce centre culturel, chacun voulait sa propre salle. (E. Murel) »**

Contraint d'évoluer en plein air, le programme d'animation culturelle investit la ville, ses rues, ses places. Les Tréteaux de France installèrent durant des années leurs chapiteaux sur la place derrière la mairie. Il s'agit d'un centre dramatique itinérant visant à proposer des pièces de théâtre accessibles à tous, mais également à accueillir des chanteurs, danseurs et humoristes. Elisabeth se souvient notamment de la venue de la chanteuse et pianiste Marie-Paul Belle ou encore de l'humoriste Guy Bedos.

Pour d'autres, comme Jeanne Wolff, l'événement le plus marquant fut le bicentenaire de la révolution française organisé à Cléon en 1989.

**« La plus grande fête c'était le bicentenaire de la Révolution à Cléon. On était tous déguisés, on avait loué tous les costumes. Je vous assure que c'était des fêtes énormes. (J. Wolff) »**

Par la suite, cet engouement pour les manifestations culturelles de grande ampleur va connaître une autre évolution. A partir de 1980, la fiscalité issue des taxes professionnelles versées par Renault à la commune de Cléon est revue à la baisse par la "loi sur l'écrêtement des établissements industriels exceptionnels". En 1993, la commune se voit dotée d'un équipement flambant neuf, La Traverse, une salle de spectacles qui accueillera son premier concert de blues fin 1993. L'association la Traverse se substitue au Comité culturel cléonnais. Enfin, en 1995, le nouveau maire Alain Ovide va porter

son attention sur la santé budgétaire de la municipalité, ce qui deviendra par ailleurs

un argument de campagne. Autrement dit, la politique culturelle voit ses ressources s'amenuiser, elle cesse d'être le secteur privilégié de l'action municipale, et au profit certes d'un nouvel équipement adéquat à portée régionale, elle perd cependant en proximité, en contact immédiat avec les habitants, dans sa façon d'occuper l'espace commun et de le vivifier.



Jeanne Smaïli Wolff lors du bicentenaire de la révolution française à Cléon (1989)

**« Ils venaient monter leur chapiteau, il y avait une ambiance, les gens n'attendaient que ça, c'était dans le cœur de la ville, les enfants étaient curieux alors ils venaient voir. C'est une ambiance que – d'une certaine manière – on a perdu en construisant la Traverse qui est, de par sa nature, un endroit "fermé", auquel on n'accède qu'avec un billet. Aujourd'hui, la Traverse n'est pas à la portée de tous les Cléonnais. Je suis sûr qu'il y a des gens qui n'y sont encore jamais entrés. C'est ce qui a motivé le festival des "bouts d'choux" ou la "quinzaine petite enfance", pendant deux semaines on voit les familles de toute la commune, y compris des Fleurs. (E. Murel) »**

# RENAULT, RÔLE "REFONDATEUR" DE CLÉON

L'arrivée de la Régie Renault à Cléon ne s'est pas faite du jour au lendemain. Plusieurs enquêtés rapportent que, avant que ça n'advienne, "On en entendait parler depuis dix ans" (G. Black & J. Lemetayer). Les raisons historiques de son implantation n'échappent pas non plus à la connaissance de certains enquêtés :

*On vous a parlé de l'origine de l'installation de Renault ?*

“ *Elbeuf était une ville de textile, avec de grosses usines de production de tissus, mais avec la chute de la production qui a commencé après la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, et s'est accélérée après la 2<sup>ème</sup>, il n'y avait pas d'emploi. Alors dans ses Plans, l'État a créé la Régie Renault ici afin de compenser les pertes d'emplois dans l'agglomération d'Elbeuf avec cette grande usine, l'objectif c'était vraiment de créer des emplois, et Renault versait d'excellents salaires par rapport aux autres employeurs de l'agglomération, ce qui obligeait les autres industriels locaux à augmenter leurs salaires, car tous quittaient leurs usines pour aller chez Renault. (M. & Mme Piton)* ”

Pourtant, l'implantation de Renault sur la commune était loin de faire consensus. J. Lemetayer raconte les débats qui opposaient Lucien Hainneville, candidat aux élections municipales, à M. Cauchois, autrefois secrétaire du conseil syndical de l'industrie du textile. Il raconte :

“ *M. Hainneville était mon voisin, il se présentait pour être maire de Cléon et était en lutte avec M. Cauchois, car les gens du textile d'Elbeuf voyaient très mal venir la Régie Renault sur le secteur. (J. Lemetayer)* ”

G. Black, qui compta parmi les premiers embauchés de chez Renault en 1958, se souvient d'un certain M. Augiel chargé de racheter les terrains nécessaires avant de les revendre à Renault :

“ *L'administrateur qui a acheté les terrains à Cléon, je le connaissais très bien, M. Augiel, il doit être décédé depuis, il avait un cabinet d'administrateur de biens rue Boudin à Rouen, proche de la rue du Gros Horloge, il ressemblait à Orson Welles<sup>(11)</sup>. Entre 1955-57, il venait voir tous les fermiers de Cléon pour acheter les terrains et les revendre à Renault, je le connaissais très bien. (G. Black)* ”

Le 2 septembre 1958, l'usine Renault ouvre sur Cléon bien que les infrastructures ne soient pas finies :

“ *J'ai même été un des premiers embauchés chez Renault en 1958. Je ne suis pas resté longtemps chez Renault. C'était au début, il n'y avait pas de murs, c'était que de la charpente, mais il y avait déjà des machines, il faisait froid là dedans, pour se réchauffer il y avait des petites fontaines pour avoir une menthe à l'eau ou alors un viandox, certains salariés remplissaient des bouteilles pour en ramener à la maison. Le viandox<sup>(12)</sup>, c'était du jus de bœuf, ce n'était pas mauvais. Je suis resté 3-4 mois chez Renault à peu près. (G. Black)* ”

11 Acteur, réalisateur et metteur en scène américain très influent à partir des années 1940 dans le monde du cinéma.

12 Jusqu'aux années 1970, le Viandox, sous forme de bouillon, était consommé dans les cafés brasseries.

Certains se souviennent même du jour où ils ont pris conscience de l'installation de l'usine à Cléon. Pour J. Lemetayer qui aimait se promener dans les bois, c'est à son retour de l'armée, après trois mois de service militaire, qu'il tombe sur le panneau indiquant "Régie Renault" :

**“ Je pars au service militaire le 3 juillet 1956, je reviens début octobre, soit trois mois après, je reprends ma mobylette et me dirige dans les bois pour voir ce qui se passe, je trouve sur le panneau l'écriture "la Régie Renault". On en avait entendu parler c'est vrai, mais c'était latent. (J. Lemetayer) ”**

Par la suite, les habitants connaîtront de belles années eu égard à la situation économique extrêmement favorable. Avec le développement des grandes usines industrielles c'est l'époque du plein emploi, Renault ainsi que Rhône-Poulenc attirent énormément grâce à une grille salariale extrêmement alléchante. Jean-Pierre Lemonnier, né à Rouen en 1955, raconte avoir connu le plein emploi :

**“ A 16 ans (1971) j'allais à la maison de l'emploi à Elbeuf, une heure après je bossais dans une usine de textile. Je me retrouve dans un atelier avec des grands-mères de plus de 60 ans j'en avais 16, elles avaient les mains baladeuses, c'était comme ça dans les usines. Puis après j'étais dans une usine de textile où il y avait que des jeunes, tout le monde disait "Tu vas voir c'est pas payé beaucoup mais on rigole bien", je suis allé voir, ils m'ont dit "Oui on cherche du monde". Un matin, je descends la rue, le directeur du personnel était en bas, je lui dis : "Monsieur, je viens de me faire virer du tissage", il me dit : "Tu ne veux pas aller à la teinture en bas ?". A peine midi que j'avais déjà du boulot dans la même usine mais pas dans le même atelier, et au bout d'un an, j'arrivais chez Rhône-Poulenc, il fallait attendre 18 ans. Avant, le smic était à 740 francs quand j'ai commencé, et là quand j'ai été embauché le prix d'embauche était à 1 300 francs, presque le double, j'ai dit "Je m'en fous que le boulot soit crado". (J-P. Lemonnier) ”**

Mais ce contexte économique florissant ne doit pas faire oublier des conditions de travail extrêmement rudes. En tant qu'épouse de salarié Renault, Catherine Chantal a un point de vue privilégié pour attester de l'impact du travail sur la santé des ouvriers :

**“ C'est vrai qu'il y avait des primes tous les trois mois, des primes importantes. C'est une vraie opportunité financière, mais le travail était très dur, mon mari travaillait sur des machines, il faisait des pièces, mais extrêmement difficiles, il travaillait dans le bâtiment G chez Renault, souvent beaucoup de personnes travaillaient soit sur la chaîne soit sur machine, ce travail était extrêmement dur, il fallait être rapide, beaucoup de collègues de mon mari sont décédés de crise cardiaque. C'est quand même très dur, il fallait foncer énormément. Je me rappelle de mon mari avec des séries de piqûres, il faisait des dépressions nerveuses, les nerfs étaient très sollicités, c'était la production, il fallait produire tant de pièces par jour, au fil des années la personne est très usée. (C. Chantal) ”**

Renault comme Rhône-Poulenc étaient également l'occasion pour les salariés de reprendre leurs études. Le suivi des cours du soir a permis à de nombreux enquêtés de valider divers diplômes et progressivement monter en grade au sein de l'entreprise. C'est le cas de G. Black qui passera d'électricien à électromécanicien-moteur à Rhône-Poulenc. C'est également celui d'A. Doucet qui, après avoir rejoint Renault à 19 ans, suivra de façon

intensive et assidue les cours du soir jusqu'à ce qu'en 85 l'opportunité s'offre à lui d'évoluer vers de nouveaux postes. J-P. Lemonnier également, passera par les cours du soir chez Rhône-Poulenc afin d'obtenir le statut de technicien. Ces évolutions sont importantes car ils déterminent à la fois un salaire plus élevé mais également une retraite, ou des indemnités selon le cas, plus élevées.



A partir de 1980, le vent commence à tourner, une crise s'installe depuis plusieurs années et de nouvelles mesures en matière de fiscalité viennent mettre à mal la santé budgétaire de la ville.

En guise de témoignage, voici une synthèse historique digne d'intérêt rédigée dans la rubrique éditoriale de La Tribune des deux rives par Alain Ovide, encore adjoint d'Alain Rehm :

1958 : C'est l'arrivée de la Régie Renault rendue possible par la clairvoyance et l'action opiniâtre du maire de Cléon Lucien Hainneville - Mais c'est aussi la crise du textile qui s'annonce dans toute sa profondeur.

Les années 60 voient la période riche de la construction, les grands projets d'urbanismes, la conception des villes nouvelles dont celle du Vaudreuil (100 000 habitants dit-on à l'époque). Et voici Elbeuf enterré entre Rouen et le Vaudreuil, ignoré dans les schémas directeurs d'aménagement, oublié par l'administration. (...)

Les années 70 ne sont pas les meilleures. La crise du textile s'accroît. Le point final est mis avec la fermeture de Blin et Blin. C'en est bien fini de la longue et riche histoire du drap elbeuvien. Avec ses emplois, la ville perd aussi une partie de son âme. Et comme si un malheur devait en appeler un autre, la crise nationale s'installe à son tour. (...) Le chômage augmente dangereusement, particulièrement chez les femmes. Nos zones industrielles restent vides, ou presque.

Les années 80 seront-elles meilleures pour notre canton ? Voici maintenant qu'une part importante de la fiscalité provenant de la Régie Renault nous est soustraite (loi sur l'écrêtement des établissements industriels exceptionnels). 167 millions d'anciens francs : c'est la note qui est présentée à la commune de Cléon. Elle sera 5 fois plus élevée dans 4 ans, au terme de la période de transition.

(La Tribune des deux rives, n°6 janvier 1980, p.1)

Les années 1990 seront celles d'importants licenciements. G. Black lui-même en a fait les frais en 1991 à Rhône-Poulenc. A Renault, certains rapportent des licenciements déguisés à partir de 1988 à travers un procédé récurrent : on durcit les conditions de travail et on invite à une retraite anticipée ou bien à un départ volontaire moyennant une prime. L'effectif des employés à l'usine Renault de Cléon

accuse une perte de 3 000 personnes sur la décennie 1980 en passant de plus de 9 000 salariés à près de 6 000<sup>(13)</sup>.

La chute de l'emploi industriel au sein de l'agglomération va profondément marquer la vie locale. C'est ce dont atteste Catherine Chantal qui vivait depuis son mariage en 1983 dans le quartier des Feugrais :

***"En 1999 on a déménagé car au fur et à mesure Renault a licencié, et ce de façon très importante. Mon mari a été licencié en 1988, année où il y a eu énormément de licenciements chez Renault. Du coup, les habitants des immeubles ce n'était plus les travailleurs de chez Renault, Renault avait cédé ses immeubles à la société d'HLM d'Elbeuf. Ça changeait beaucoup de choses." (C. Chantal)***

C'est, rappelons-le, à Renault que l'on doit la création des quartiers qui verront le jour dans les années 60 et 70. En ce sens, certains enquêtés ont eu une formulation assez révélatrice de cet état de fait en attribuant à l'usine "le rôle de fondateur de Cléon". Comme si son implantation s'était traduite en une seconde naissance pour la ville rompant ainsi avec sa dimension principalement agricole et son ambiance de village. Pour faire face au besoin de loger ses salariés, Renault va construire de véritables cités ouvrières. Chaque quartier est identifié par les habitants, aujourd'hui encore, comme étant consacrés à différents profils de salariés (ouvriers, cadres, gardiens). Ceux qui s'y installent répondent à des trajectoires résidentielles diverses. Les logements des quartiers Fleurs et Feugrais sont ce qui se fait de mieux en matière de confort. Outre

les salariés des usines, cela attire les jeunes couples voulant créer leur propre foyer. On trouve une certaine homogénéité sociale dans ces quartiers.

Mais, par la suite, ce sera le boom de la construction de maisons individuelles en campagne à la périphérie de l'agglomération, à cela s'ajoutent les vagues de licenciements. Le taux de vacance des logements ne cessera de s'accroître à partir de là sans que l'on parvienne à le renverser. Par ailleurs, Cléon compte parmi les villes qui disposent du plus grand taux de logements HLM sur son territoire et se présente avec Saint-Etienne-du-Rouvray et Canteleu comme les principales villes "accueillantes" d'une immigration principalement originaire du Sénégal, et ce depuis les années 1970.

13 Freyssenet M., Effectifs des établissements du Groupe Renault en France et à l'étranger, par type d'activité, 1941-2013. Documents d'enquête, Édition numérique, freyssenet.com, 2010 et mises à jour. ISSN 7116 0941.

## NOSTALGIE ET RAPPORT À L'HISTOIRE

Les enquêtés cléonnais et saint-aubinois parmi les plus anciens de ce panel ont témoigné d'un intérêt particulier pour la préservation du patrimoine mémoriel. Cet intérêt se manifeste de différentes manières.

Certains entreprennent d'archiver les photographies d'antan, voire même de mener des recherches à travers certaines archives ou bien en contactant des personnes ressources. Quelques-uns ont été amenés à rédiger et à publier, qu'il s'agisse d'un article dans la presse comme l'a fait G. Black, ou bien en tenant un site d'information sur l'histoire de la commune de Cléon comme G. Piton. Parfois, la préservation d'une partie du territoire peut conduire à un engagement militant comme l'a fait

J. Bécasse qui est président de l'association de défense du hameau de Bédanne depuis sa création en 1988. Tous retraités, ils ont parfois exprimé leur désir de contribuer davantage à ce travail sur la mémoire, ouvrant ainsi la perspective de la mise place d'une dynamique collégiale pouvant prendre des formes similaires à ce qui se fait dans d'autres communes telles que les associations d'historiens consacrées à leur municipalité, par exemple.

Par ailleurs, un des enquêtés témoignait d'une attention vis-à-vis de la préservation des monuments anciens. A ses yeux, outre l'église, il reste trois lieux répondant à cette description : l'école des filles, le presbytère et le Château du Basset.



Les plus âgés parmi cette première moitié d'enquêtés laissent transparaître une attitude qui traduit bien plus qu'un sentiment de nostalgie. Ils développent et entretiennent un rapport à la mort à travers la commémoration des défunts. Comme le dit si bien G. Black, âgé de 86 ans :

**"Je n'ai plus de famille à Cléon, les copains de mon âge sont tous au cimetière, ma sœur et mes deux frères sont au monument aux morts. De temps en temps, je retourne au café (le P'tit Tranquil), ça me rappelle des choses, je vais au cimetière et je descends au café. Là, ça a changé tout de même." (G. Black)**





Quant à J. Lemetayer, il reconnaît s'être abonné au Journal d'Elbeuf "juste pour voir les décès de la commune". Le chemin qu'emprunte régulièrement G. Black depuis le cimetière jusqu'à la rue Sortemboc est probablement ce à quoi la mémoire désormais fictive peut encore trouver écho dans une matérialité. La nostalgie d'un "Cléon-

village", exacerbée par le temps qui passe, anime des aspirations de "retour en arrière". C'est ce qu'à plusieurs reprises certains Cléonnais perçoivent à travers l'actuel projet de Rénovation urbaine. Un sorte de rembobinage pour retrouver l'ambiance et l'entre-soi d'antan.

**“ *Moi, l'image que j'ai de Cléon, quand j'étais gamin, c'était d'entendre ma famille parler de Cléon comme une ville où il fait bon vivre, et ça fait quarante ans que j'entends l'inverse à Cléon, ça me fait du mal. Donc, quand je me suis présenté pour être élu, mon souhait c'était de renouer un peu avec le bon vivre à Cléon. (J. Bécasse).* ”**

**“ *Cléon est devenue une ville-dortoir, c'est dommage, mais de là à retourner à nos 700 habitants ça va être difficile (rires), peut être dans 8-10 ans on va peut être retrouver notre ancien Cléon, on se connaissait pas tous mais pour beaucoup oui, on se retrouvait au bistro à Cléon, c'était rigolo comme tout. Donc un Cléon plus calme. (J. Lemetayer)* ”**

C'est à l'aune de cette posture que doit être appréhendé l'enjeu autour du projet de Rénovation urbaine en général, et du travail sur la mémoire de ses quartiers en particulier. Car, dans cette vision, ces derniers pourraient n'être qu'un accident de parcours, tandis

que pour d'autres – notamment leurs habitants - il s'agit d'une facette de l'histoire locale vis-à-vis de laquelle ils éprouvent un sentiment de fierté.

La seconde partie de cette restitution s'y consacre pleinement.



# De la naissance des quartiers au projet de Rénovation urbaine

## LA CONSTRUCTION DE NOUVEAUX QUARTIERS IMPULSÉE PAR LA RÉGIE RENAULT

Dès les années 1960, de nouvelles constructions voient le jour sous l'impulsion de la Régie Renault. Le quartier des Oliviers apparaît derrière l'église de Cléon, tandis que celui des Feugrais sort du sol à cheval sur les deux communes de l'autre côté du CD7. Dans les années 1970, le parc immobilier franchit une nouvelle étape à travers la construction du quartier des Fleurs au sud de Cléon à proximité de celui des Feugrais, ainsi que le quartier Lacroix qui s'étend depuis l'église en direction du CD7. Dans la continuité du quartier Lacroix s'ajoutent, dans les années 1980, l'ensemble Pierre Dac qui se rapproche encore davantage du CD7 immédiatement suivi des immeubles en gradins de la Mare aux Corneilles dont fait d'ailleurs mention un article illustré de La Tribune des deux rives (n°8 – 1980, p.13 : "Maisons-gradins-jardins : les locataires s'installent").



### MAISONS – GRADINS – JARDINS : LES LOCATAIRES S'INSTALLENT



La pluie fine, le ciel gris et le vent froid ne les avaient pas découragés. Emmittouffés dans des anoraks et des imperméables, ils étaient tous au rendez-vous : l'attribution des appartements du groupe "maisons-gradins-jardins", rue de l'Eglise. Réalisées par l'entreprise Quille d'après un modèle "maison", ces constructions étonnent souvent, choquent parfois, mais ne laissent pas indif-



Au cours de la visite

férent. En d'autres termes, on aime ou on n'aime pas, les futurs locataires que nous avons accompagnés lors de la visite des lieux se rangeant, bien entendu, dans la première catégorie.

Une imbrication audacieuse mais esthétique de volumes sur trois niveaux, de larges terrasses bordées de palissades en bois et d'ostensibles bacs à fleurs, des façades ocre, rose passé et perle... voilà qui dénote singulièrement de "l'architecture-clapier" si prolifère dans notre canton. L'idée de départ, nous dit Jacques Hacquin, architecte d'adaptation, consistait à conjuguer habitats collectif et individuel. Dans cet esprit, on a voulu, par exemple, que les locataires du premier étage disposent d'un accès particulier, direct, par l'extérieur. D'où ces escaliers quel-

que peu massifs qui revêtent, à peu de choses près, la forme de passerelles d'avion et constituent aux yeux de certains le seul point contestable de cette architecture moderniste.

Les étages gravis et la sensation de surprise passée, la disposition des appartements révèle ses atouts : logements à deux niveaux (duplex), larges terrasses s'ouvrant, pour ce qui concerne la façade sud sur un bois — taillis (chênes, hêtres et bouleaux) dont certains sujets atteignent le premier étage. Prendre un café à la cime des arbres, voilà qui ne déplairait pas à Bernard Bouvier, l'un des futurs habitants de l'ensemble, fantastique cette terrasse ! Elle nous permettra de vivre à l'intérieur et à l'extérieur, de se détendre en contemplant les arbres après une longue journée de boulot. Appréciation similaire de Jean-Pierre Chevallier, conseiller municipal à Cléon qui a décidé d'élire domicile dans un logement dont la surface en terrasse égale celle de l'appartement...

Cet enthousiasme, parfois teinté d'émerveillement, on le décèle tout

autant chez les autres locataires qui font alors connaissance avec leur futur appartement. L'avenir les fera-t-il déchanter ? Malgré les deux lacunes que nous avons relevées : 44 garages pour 56 appartements (manque à gagner compensé, il est vrai, par un nombre confortable de places de stationnement) et une passerelle reliant deux groupes de constructions qu'il aurait été souhaitable de fermer, le bilan est largement positif ; les "maisons-gradins-jardins" devraient donner entière satisfaction à leurs habitants. Tirant un parti habile de l'environnement végétal (un bois isole l'ensemble du CD7), de la proximité du centre ville que l'on rejoindra par une voie piétonne (la portion actuellement condamnée de la rue de l'Eglise), cette réalisation témoigne un sérieux travail de préparation au niveau municipal. On a visiblement pris toutes les dispositions pour éviter les erreurs de Cléon-sud ou d'autres cités de la rive gauche (Coty, la Chesnaie, le parc Saint-Cyr) dont les promoteurs avaient fait fi des aspirations des premiers intéressés : les habitants. Nous ne

nous sommes pas engagés à sa légère, souligne à ce propos Alain Rhem. Nous avons visité des réalisations similaires au Havre. Les locataires nous ont dit leur satisfaction de vivre dans un tel cadre. Et l'équipe municipale a pris des garanties en ce qui concerne la gestion des appartements en retenant la SAHLM Propriété Familiale de Normandie" dont la réputation de sérieux n'est plus à faire.

A noter que les appartements, dont la seconde tranche sera livrée fin avril, donnent droit à l'aide personnalisée au logement.



M. Bouvier : "Vivre à l'intérieur et à l'extérieur"...



Sur l'autre rive naissent en 1987 les deux entités Peintres & Sculpteurs à proximité de l'actuelle piscine qui verra le jour dans la foulée, en 1989.

Impulsés par l'importante arrivée d'employés de Renault, ces logements étaient attribués en fonction de la place occupée au sein de l'usine. Les quartiers des Fleurs et des Feugrais accueillent les ouvriers récemment

recrutés travaillant sur les chaînes de montage, tandis que les Oliviers avaient vocation à loger les cadres de chez Renault en provenance d'autres usines de Paris ou bien du Mans.

Cette répartition du logement sur la base de la hiérarchie au sein de l'entreprise est un fait que certains habitants ont encore à l'esprit :

*Selon le standing on connaissait le grade.*

“ *Mon beau-père était cadre chez Renault, il était à Peintres-Sculpteurs, c'était balcons, terrasses. Les gars en dessous c'était ceux des Feugrais. Et Les Fleurs c'était les gars de la chaîne. Les immeubles qu'on appelle "les H", c'était plutôt les gardiens de l'usine Renault.* (D. Wattier) ”

Toutes les résidences ne sont pas gérées de la même manière puisque différents bailleurs cohabitent sur l'ensemble du territoire. La particularité d'une résidence comme celle des Feugrais est qu'elle était directement gérée par une société appartenant à Renault. A tel point que, comme le rapporte J-J. Mouster qui était à l'époque élu municipal, "Renault possédait tout ça, la commune ne voyait pas ce qui se passait". Celui-ci fut, par ailleurs, un des premiers habitants du quartier des Fleurs en

emménageant dès 1973 au moment où le bâtiment Iris voyait le jour. Mais par la suite, Renault remit la gestion du parc immobilier des Feugrais à la société des HLM d'Elbeuf. A leur construction, ces nouveaux logements représentaient une offre de grande qualité et attiraient bon nombre de jeunes couples. Cependant, au cours de la seconde moitié des années 1970, vint l'engouement pour la construction de pavillons :

*Ce fut le boom de la construction individuelle, les gens ont commencé à acheter et à partir dans l'Eure.* (J-J. Mouster)

“ *On a vu des gens de Renault quitter les HLM faits pour l'usine et partir en campagne, sur le plateau à 10km, comme à Thuit-Signol.* (D. Wattier) ”

Ce fut le cas d'E. Murel par exemple qui a grandi à proximité des Feugrais et qui, suite à son mariage en 1977, emménagea à La Londe.

## LA DÉGRADATION DU PARC IMMOBILIER ET LA QUESTION MIGRATOIRE : DE FAUX AMIS

Les années 1970 sont également l'époque de l'arrivée de nombreux immigrés sur les quartiers Feugrais, Fleurs et Lacroix, venus dans le cadre d'un recrutement à l'usine Renault. Nombre d'enquêtés au sein de ce projet sont nés dans les années 1980 d'un père primo-migrant arrivé sur Cléon entre 75 et 79 afin d'intégrer la Régie, parfois directement depuis le pays d'origine – le Sénégal en l'occurrence -, et parfois après quelques pérégrinations professionnelles en région parisienne ou au sein de l'agglomération rouennaise. Acteurs d'une immigration ouvrière venant du Maghreb ou du Sénégal devenue un

phénomène observable dans l'ensemble des pôles urbains de l'Hexagone, ils ont pu, dans le cadre du regroupement familial, être rejoints par leur épouse et, dans certains cas, leurs enfants en bas âge. Ceux qui ne sont pas mariés peuvent également vivre au foyer Sonacotra (Adoma) de Caudebec-lès-Elbeuf resté, à ce jour, un espace central de la sociabilité des primo-migrants sénégalais. Les conditions de vie sont, toutefois, bien différentes des grands appartements des grands ensembles comme en atteste, dès 1980, un article de La Tribune des deux rives rédigé par Bernard Pigach, membre de la M.J.C. :

"Le foyer de Caudebec offre actuellement une chambre de 8m carrés pour 310 F par mois plus une cuisine pour 9 et une douche pour 6. Les 310 F comprennent en outre eau, gaz, électricité, blanchissage des draps tous les 15 jours. A cela s'ajoute souvent un manque total

d'animation, un règlement intérieur draconien et une discipline militaire. (...) La situation est alors favorable au développement d'une sorte de marché parallèle de l'habitat dans des logements insalubres de certains quartiers laissés à l'abandon, et ce au su et

vu des pouvoirs publics. Les "marchands de sommeil" entassent une dizaine de locataires dans la même chambre pour un loyer de 100 F par personne dans des locaux insalubres et inhabitables."

(La Tribune des deux rives, n°9 - 1980, p.20)

Ainsi, en 1980, la question migratoire devenait, à l'échelle locale, une question politique faisant débat. Un autre article de ce bulletin propose même d'énumérer

le nombre de personnes d'origine étrangère au sein de l'agglomération elbeuvienne :

"Sur l'agglomération elbeuvienne, en tenant compte des Français musulmans, on peut dire que 3 200 personnes d'origine étrangère y habitent soit 5 à 6% de la population totale. Ils sont surtout concentrés

sur Elbeuf (1400), Caudebec (500), St-Pierre (180), St-Aubin (220) et Cléon (140). La composition de cette immigration se répartit comme suit. Algériens : 810 ; Portugais : 430 ; Sénégalais : 370 ; Italiens : 125 ;

Espagnols : 90 ; Marocains : 124 ; Tunisiens : 25. Parmi cette population, on compte 53% d'hommes pour 22% de femmes et 25% d'enfants."

(La Tribune des deux rives, n°7 - 1980, p.20)

La même année, un autre article faisait mention des problématiques de dégradation du parc locatif appelé "Cléon Sud" désignant le quartier des Fleurs. Outre les enjeux du bâti et les doléances explicitement adressées au bailleur Le Foyer Stéphanaï à l'époque, le débat glisse vers l'enjeu de l'interculturalité sous le prisme du concept d' "intégration", les rédacteurs n'hésitant pas à

responsabiliser l'État face à ce qu'ils estiment être des manquements en matière de dispositif d'accueil.

L'article intitulé "Cléon-sud : les associations locales se serrent les coudes", fait suite à une réunion à l'initiative de l'animateur culturel J. Meyer à laquelle participaient notamment L'Amicale Laïque, la MJC et Solidarité-Femmes :

"La cité gérée par Le Foyer Stéphanaï devait d'abord faire l'objet d'un constat ; il s'exprime, malheureusement en terme de dégradation des appartements malgré les multiples interventions de la Confédération syndicale du cadre de vie ou de locataires à titre particulier comme si, à chaque fois que le nom de "Cléon Sud" leur était prononcé, les dirigeants du Foyer stéphanaï se bouchaient les oreilles, les yeux et la bouche... Les vitres et portes cassées dans les entrées et couloirs, les fils électriques à nu, les fuites

d'eau dans les appartements, les fissures dans les murs et les plafonds ne semblent pas indisposer la direction du foyer stéphanaï. (...)

En ce qui concerne les immigrés, nombreux à Cléon-sud, les représentants des associations locales ont évoqué leur malaise. La réinsertion dans le pays d'origine est parfois aussi problématique que l'intégration en France. Souvent mal accueillis, incompris ou ignorés dans le quartier, les enfants sont quant à eux "tirillés" entre deux mondes, deux civilisations. Il est vrai

que rien n'est fait pour leur permettre de préserver leur identité tout en s'intégrant mieux parmi nous. Les cours d'arabe dispensés par des bénévoles de façon sporadique ne constituent qu'un palliatif. C'est à l'école, au collège que la langue arabe doit pouvoir être enseignée ; de même qu'à l'usine, le travailleur immigré devrait avoir la possibilité d'approfondir ses connaissances de Français. Mais devant de telles nécessités, l'Etat oublie ses responsabilités."

(La Tribune des deux rives, n°7 - 1980, p.13)

A travers l'analyse des récits mémoriels, certains propos laissent supposer un lien de causalité entre la présence immigrée et la dégradation du parc immobilier. Cette prétention est récurrente et a fini par constituer un raccourci bien ancré dans les représentations sociales et entretenu par les imaginaires sociaux. A ce titre, certains chercheurs ont entrepris à travers une sociohistoire de certains quartiers de déconstruire ce préjugé. C'est le cas par exemple de la sociologue E. Lemerrier qui, dans un travail portant sur un quartier de l'agglomération

rouennaise, a démontré le caractère infondé de ces affirmations. Le nature-même du bâti des constructions d'après-guerre et la rapidité de leur réalisation impliquaient une inévitable détérioration relativement précoce face à laquelle les acteurs institutionnels n'étaient pas nécessairement préparés. Les premières rénovations furent parfois trop tardives ou tout simplement mal réalisées comme l'explique d'ailleurs l'ancien élu J-J. Mouster concernant un des premiers projets de réhabilitation aux Feugrais :



***Pourtant on a rénové au moins deux fois, la rénovation extérieure la première fois assez rapidement, qui a été loupée en plus. Mais c'était aussi les premières rénovations que l'on faisait, on mettait des ardoises, mais ça finissait par casser. (J-J. Mouster)***





## CLÉON

### CLÉON-SUD

# Pour qu'il ne devienne pas un quartier-ghetto, un plan de 116 logements réhabilités est lancé

Cléon-Sud. A l'évocation de ce quartier, toute une série d'images apparaissent : hautes tours dégradées, voisinage difficile, environnement saccagé... Tout cela n'est pas exagéré. Mais il ne faut pas conclure à la fatalité. Il y a quelque chose à faire. Les choses sont en train de bouger. Il faut maintenant que les efforts se conjuguent pour parvenir à des solutions durables.

Les immeubles de Cléon-Sud sont une véritable « verrue » sur la commune. Construits il y a quinze ans, ils ont perdu leur allure respectable malgré leurs noms fleuris : Dahlia, Iris, Marguerite, Clématite... Aujourd'hui, l'environnement est difficile et la renommée de Cléon-Sud rejoint celle du Parc St-Cyr.

Il faut dire que les bonnes fées ne s'étaient pas penchées sur le berceau de ce quartier. Géré par la société d'H.L.M. Le Foyer Stéphanois, celle-ci s'était désintéressée de l'entretien de ses immeubles, à Cléon comme ailleurs, Oissel et Saint-Etienne-du-Rouvray. Les dégradations non-réparées en encourageaient d'autres : carreaux cassés, boîtes à lettres incendiées, fils électriques arrachés, etc. C'est le cercle vicieux : les sociétés plaçantes (entreprises et administrations locales qui ont réservé des logements pour leur personnel) ont alors tendance à n'y loger que des « cas difficiles ».

La mairie de Cléon réclame, entre autres, à maintes reprises, d'assister aux commissions d'attribution des logements.

solutions aux problèmes des cités H.L.M.

Des priorités ont été dégagées dans chaque commune concernée.

Le Foyer Stéphanois possède 700 logements sur Cléon. Ce sont d'abord 116 familles de Cléon-Sud qui vont bénéficier d'une réhabilitation des logements.

tions électriques dans toutes les parties communes. Des travaux importants qui, selon les premières études, entraîneraient une économie de chauffage de l'ordre de 30 % et redonneraient de la décence aux conditions de logement de Cléon-Sud.

#### Soutien de la mairie

M. Rhem et le Conseil Municipal apportent leur appui à cet effort de réhabilitation : « Nous soutenons l'action du Foyer Stéphanois. Mais la réussite ne peut être certaine que si les locataires acceptent de jouer le jeu ». A ce sujet, M. Damia-

Les commissions d'attribution se réunissent deux fois par mois. La municipalité de Cléon y est maintenant représentée par Mlle Le Goff, adjointe, chargée de l'urbanisme. Il a été demandé que soient renforcés le contrôle du respect des contrats d'entretien passés avec les entreprises (chauffage, gaz...), mais aussi le respect du code de bonne conduite des locataires.

On ne doit plus voir les ordures jetées par les fenêtres. On ne doit plus voir les parties communes saccagées par les habitants eux-mêmes. L'environnement doit être respecté comme les logements. Il ne faut plus voir non plus les cartons d'emballage du supermarché s'envoler au vent. La réhabilitation de Cléon-Sud ne sera possible qu'avec la participation de tous.

« Nous avons 128 logements réservés à Cléon-Sud pour notre personnel, explique Mme Cazin, du service immobilier de la Régie Renault de Cléon. Nous n'y envoyons pas que des cas délicats, il se trouve que des personnes moins difficiles acceptent les tours. On ne fait pas un tri ! Mais au vu de l'état des immeubles, tout le monde n'accepte pas de se loger là... »

« ... Nous avons quantité de logements qui restent vides. Nous les avons rendus au Foyer Stéphanois... Pourtant, les appartements sont bien conçus, c'est l'état des lieux qui est déplorable... »



Mme Laurent, dentiste qui exerce à Cléon-Sud, objecte : « Tant qu'il y aura certaines personnes à Cléon-Sud, personne n'acceptera de venir se loger ici. Les « bons Normands » disent que c'est la faute des Arabes et les familles maghrébines parlent d'ici parce que c'est trop sale !... »

#### Maison de quartier

La municipalité cléonnaise prend part à cet effort pour sortir Cléon-Sud de son isolement. Déjà, les T.A.E. traversent le quartier et facilitent les déplacements. D'autre part, un

tra surtout aux mères de Cléon-Sud de se libérer quelques heures pour se retrouver entre elles, partager des activités ou faire leurs courses plus librement.

La Tribune des deux rives, n°42, 1983, p.11

"Cléon-Sud. Pour qu'il ne devienne pas un quartier-ghetto, un plan de 116 logements réhabilités est lancé"

Face au boom de la construction pavillonnaire qui a provoqué une hausse du taux de vacance des logements, l'insalubrité a fait son nid. La vacance impliquant moins de rentrées pour les bailleurs, cela finit par les désengager de la gestion du parc immobilier comme en témoignent les divers récits rapportés dans La Tribune des deux rives, sans parler des agissements d'éventuels "marchands de sommeil".

C'est notamment afin de gérer les problèmes d'insalubrité qui affectent la tour Fushia au quartier des Fleurs que se créera une association des locataires. Face à un tel scénario, l'insalubrité s'aggravant avec le temps, les populations du quartier, et notamment migrantes, en viennent à être stigmatisées comme principales responsables des dégradations de quartiers autrefois qualifiés de modernes (Lemerrier, 2006).

## PRÉCARISATION, QUALIFICATION DU TERRITOIRE ET STIGMATE

Parallèlement à cela, la crise de l'emploi et la hausse du chômage marquent les décennies 1980-1990 et confrontent les populations les plus fragiles à la précarité. Les configurations familiales des primo-migrants accusent un surpeuplement au sein des foyers à travers des familles particulièrement nombreuses. Certes, il ne s'agit pas d'une exclusivité migrante, car nombre d'anciens Cléonnais ou Saint-Aubinois faisaient partie de familles dont les fratries étaient composées de près de dix frères

et sœurs. La présence parfois de deux coépouses est toutefois une donnée nouvelle impliquant des naissances proches et par conséquent des foyers encore plus grands. Au fil des naissances, certaines familles déménagent régulièrement passant d'un appartement à celui d'en face situé sur le même palier. Parfois, cela a justifié l'adaptation d'une part des habitats par les bailleurs en créant notamment des duplex F8 au sein de certains immeubles du quartier des Fleurs.

“

***Avec mes parents on habitait l'immeuble Iris, ils y sont toujours, sur le même palier, ils ont juste changé de porte pour passer d'un F3 à un F4. C'est pour garder les mêmes repères, on est beaucoup à avoir fait ça, quand il faut prendre un peu plus grand. (A. Sy)***

***Au départ, la famille était petite, donc on a habité dans la grande tour Fushia. Après la famille s'est agrandie, on a déménagé dans un duplex ici en bas. Ça s'est encore agrandi donc Le Foyer Stéphanaïs a fait des logements un peu plus grands. (M. Konté)***

”

Face à cette précarité devenue structurelle, le déploiement des dites "Politiques de la Ville" sur l'ensemble du territoire national a conduit à qualifier certains quartiers comme étant "sensibles" ou "prioritaires" dans le but de réduire les inégalités. Cependant, cette qualification s'accompagne d'un processus de stigmatisation de ces grands ensembles médiatiquement baptisés "banlieues"

et marqués par une dégradation des conditions d'habitat. Un stigmatisme dont les enquêtés nés dans les années 1970-80 font d'ailleurs le récit à travers la découverte d'une altérité en dehors de l'agglomération elbeuvienne. C'est le cas d'un enquêté qui a grandi à Cléon et qui raconte les rencontres de ses amis avec la gente féminine lorsqu'il se rendait sur Rouen :

“

***Dès qu'on disait "Je viens de Cléon", elles ne voulaient plus continuer, on était perçu comme des sauvages. (M. Bendelladj, né en 1980, quartier Les Fleurs).***

***Cléon a une réputation... parlez de Cléon aux gens, on va vous dire qu'il y a des morts, des assassinats, mais viens vivre à Cléon, ça n'a rien à voir, on se rend compte de cette image quand on parle aux gens extérieurs. (F. Maafi, né en 1976, quartier Lacroix)***

***Quand tu vas à l'extérieur, faut pas dire que tu viens de Cléon, tu dis Elbeuf ou Saint-Pierre. Ils prennent Cléon pour une ville d'endormis, c'est une sale réputation, alors que les gens de "Sud" ce sont des gens en or. On a tué la jeunesse de Cléon à force de dire que ce sont des merdeux, de la racaille, de la marmaille. Car ils ont fini par y croire, à tel point que des jeunes ont un jour créé un groupe de rap qu'ils avaient appelé "la marmaille". (I. Sall, né en 1977, rue des écoles)***

”

## ATTITUDES FACE AU PROJET : PRISES DE PAROLE ENTRE NOSTALGIE ET ENGAGEMENT

L'intériorisation du stigmatisme (Goffman, 1963) qu'essaie d'illustrer Idrissa Sall dans ce dernier extrait d'entretien nous interpelle au regard de la démarche scientifique. Il y a un enjeu méthodologique de taille qu'il faut veiller à ne pas nier lorsqu'on invite des enquêtés à "raconter" leur quartier qui, de leur point de vue, est sur le point d'être détruit ou transformé. Et ce, dans la mesure où

le contexte de quartier prioritaire et l'intériorisation du stigmatisme qui en découle font de cette prise de parole une prise de position et un engagement de façon plus saillante que le récit de nature bien plus anecdotique sur le "Cléon-village" qui est, bien que désiré par certains, loin derrière nous. Par conséquent, les enquêtés veillent à adapter leur discours selon leur interlocuteur :

“

***J'avais peur de venir à cet entretien, entre ce que je raconte à la nouvelle voisine, à tel employé municipal, et à vous, ça n'a rien à voir. Aujourd'hui, si je m'engage en tant que membre du conseil citoyen, c'est parce que j'ai envie de défendre les Cléonnais. J'ai un regard de jeune de quartier, qui a connu la pauvreté. (F. Maafi).***

”



On peut identifier plusieurs attitudes déployées par les enquêtés à la fois vis-à-vis du travail de mémoire et vis-à-vis du projet de rénovation des quartiers lui-même. Une première attitude est celle où l'évocation nostalgique est en même temps un acte de résistance. C'est une attitude assez majoritairement adoptée dans la mesure où elle se traduit dans la teneur du discours par l'expression d'une amertume. A titre d'exemple, Mariam Konté - qui a grandi au quartier Les Fleurs et y vit toujours -

conteste l'utilisation du terme "mémoire" pour nommer ce travail de recension des récits mémoriels. Pour elle, le mot "mémoire" renvoie à la mort, à l'enterrement du quartier. C'est d'ailleurs pourquoi elle n'a de cesse de répéter, comme une litanie, qu'"il y a encore de la vie ici". Lors de sa participation à l'atelier Photo-Reporter animé par F. Lestrade au sein du Sillage, elle s'offusque qu'on ne garde que les photos où personne n'est présent hormis des éléments inanimés :

**“ La dernière réunion, il a sorti des photos, mais il n’y a pas de personnages sur les photos. Moi ça me pose problème, il n’est pas mort le quartier, il y a des gens qui y vivent. Je ne comprends pas là, qu’est-ce qu’on vous a demandé de faire ? (M. Konté) ”**

En lieu et place du terme de "mémoire", elle propose de parler de "souvenir". Probablement est-ce là une compréhension réductrice du terme de "mémoire" qui renverrait au fait, pour une personne arrivée au terme d'une carrière ou d'un parcours de vie, de rédiger son autobiographie. Toujours est-il qu'on est face à une

attitude de rejet de ce qui pourrait être compris comme l'achèvement d'une expérience de vie, de tout un réseau de solidarité, constitutifs de l'identité de leurs habitants. Ce discours contestataire est aussi emprunt de fatalisme. Certes on se refuse à quelque chose, mais en même temps on fait savoir que les dés sont jetés.

**“ On est beaucoup à penser que "Cléon" c’est fini". (H. Djelloul) ”**

A ce titre, l'évocation des "bons moments" au sein du quartier, pétri de nostalgie et de fierté, s'inscrit dans un renversement du stigmat, une façon de contrecarrer l'opinion jugée réductrice et erronée que l'on s'est faite

de leur habitat. Cette volonté de démentir l'opinion générale se traduit par un discrédit du regard extérieur sur la vie de quartier et une légitimation de l'expérience empirique vécue de l'intérieur :

**“ Cléon, vu des gens de l’extérieur, ce sont des arabes et des noirs qui foutent le bazar, alors qu’il y a dix pommes pourries. A l’intérieur, c’est une école magnifique, avec le respect des plus âgés, le rôle des grands frères qui protègent les plus petits. Si tu n’y vis pas, tu ne le vois pas. (...) La presse n’aidait pas, certes il y a de la délinquance, mais combien de Cléonnais sont sortis citoyens modèles ? (M. Bendelladj) ”**

***Si je devais faire une peinture de Cléon, de son histoire, ça aurait pu être un gars qui a joué au foot avec le maillot de Cléon, d'autres qui ont réussi dans les études, avec de beaux parcours, bien plus qu'on l'imagine de Cléon, les choses négatives viennent plus souvent à l'esprit, mais il y a beaucoup de réussite. (S. Mendy, né en 1984, quartier Lacroix)***

***Les gens pensent qu'on est en train de couper toute la mauvaise herbe, ils pensent qu'on est en train de détruire un quartier qui était nuisible, en disant que si on rase Cléon Sud ça ira mieux. Non désolé, ça a toujours été bien, ça va nous manquer, le maire le dira un jour "Cléon Sud nous manquera". (F. Maafi)***

Autrement dit, face à un sentiment de réduction de ce qu'a été la vie de quartier à une image dévoyée par le stigmat, les entretiens réalisés dans le cadre de ce projet sont l'opportunité de renverser cette image, de défendre une facette positive de ces quartiers. D'autres

attitudes sont néanmoins observables dans les discours. Certains, parmi ceux qui ont grandi dans ces quartiers, revendiquent à l'inverse un certain réalisme face à ce qu'ils dénigrent comme étant une attitude "bisounours" uniquement fondée sur la nostalgie.

**« *Contrairement à d'autres, j'accueille ce projet de façon positive. Il y a des gens qui veulent vivre dans la nostalgie, c'est faux, il y a plein de gens qui partent [de Cléon], quand d'autres finissent par perdre la tête. Avant, avec mes copines, on ne s'en rendait pas compte, mais aujourd'hui je ne vois plus seulement le côté bisounours "On a de la solidarité chez nous", je le sais ça, mais il y a l'autre côté aussi, il y a eu beaucoup de drames à Cléon. La nostalgie ça va un temps, peut-être que moi j'ai du recul, je suis partie à 20 ans en région parisienne.* »**  
**(S. Bouteldja, née en 1981)**

Dans cette veine plus optimiste, certains voient à travers ce projet une opportunité personnelle. C'est le cas de Serge Mendy qui, bien qu'ayant vécu la majeure partie de sa vie au quartier Lacroix, habite depuis 2017 au quartier

des Novales sur Saint-Aubin-lès-Elbeuf, ou d'Aminata Niang qui a grandi aux Feugrais et vit depuis peu à Saint-Etienne-du-Rouvray :

**« *Ce projet, c'est même le genre de chose qui pourrait me faire revenir, s'il y a pour projet de construire des maisons. Bien sûr, si je pouvais choisir, ça serait sur Lacroix.* (S. Mendy)**

***Ils veulent que ça ne fasse plus quartier, mais ceux qui achèteront, ce sont des gens comme moi. Aujourd'hui tout le monde réfléchit à acheter. On n'est pas comme nos mamans, on a grandi, on est solide financièrement, on peut revenir.* (A. Niang)**

Enfin, certains affichent une totale indifférence vis-à-vis du projet de rénovation comme du travail de mémoire. C'est le cas de personnes qui sont arrivées très

récemment et résident dans des quartiers qui ne feront pas l'objet de la Rénovation urbaine.

**« *Je suis propriétaire et je ne suis pas concernée par le plan de relogement. Ça ne nous concerne pas, nous ce qui nous concerne c'est le centre-ville à la rigueur. J'en parlais avec un voisin, c'est égoïste un peu, mais on s'en fout de ce qu'ils vont faire, qu'ils fassent tomber deux tours ou pas.* »**  
**(S. Manaa, Cléonnaise depuis 2008)**

Non pas que les habitants tardifs soient moins engagés que les autres. Ghariba Souir en est le parfait exemple. Arrivée au quartier des Fleurs en 2019, elle témoigne

d'une vive implication dans le projet de mémoire ainsi qu'au sein du conseil citoyen.

**« *Le changement, les souvenirs, on en parle avec les voisins. Et moi, justement, je suis toute nouvelle à Cléon, mais le fait de m'investir c'est surtout pour connaître Cléon, j'en apprend beaucoup, je m'intéresse au vécu de la ville, ce que ça a été et ce que ça deviendra. Je n'ai donc pas grand-chose à apporter peut-être, mais beaucoup à recevoir.* (G. Souir)**



# L'ENJEU DE LA TRANSMISSION DESCENDANTE DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE

Outre le contexte particulier de ces quartiers, l'exercice de mettre en récit leur vécu en tant qu'habitant prend une dimension tout à fait symbolique lorsqu'ils s'inscrivent dans le sillon de la transmission descendante. C'est le cas de nombreux enquêtés qui, nés dans les années 1980-90,

sont désormais parents : qu'allons nous transmettre de ce vécu à nos enfants ? Mais avant tout, que s'agit-il de transmettre en réalité ? Bien plus que de simples souvenirs semble-t-il.

“

*C'est beau Cléon, moi j'aime ma ville. Ça me fait plein d'émotions d'en parler, je suis super nostalgique. Nos enfants aujourd'hui ils s'en fichent de tout ça. Dans vingt ans ils diront "Ouais ouais Cléon, la cité, ouais, vous voulez que je vous dise quoi ? (en imitant l'accent banlieusard). (F. Maafi)*

*En grandissant, on garde de bons souvenirs. Ça ne sera plus la même population, j'ai peur de ne plus avoir de vrais souvenirs de Cléon. Et même pour mes enfants, je me dis qu'ils vont passer à côté de quelque chose. Comment leur faire vivre ce que moi j'ai vécu. Ils ne vont pas avoir ces souvenirs là, et ça me déchire le cœur. Ce n'est pas que du bâtiment, c'est le tout, l'ambiance. Le fait que chez nous à Cléon, on vient, on sonne chez quelqu'un, on ne te demande pas "C'est qui ?", on t'ouvre. (A. Sy)*

*Je me suis dis, peut-être que mes enfants doivent se faire leur propre histoire, dans leur univers à eux, et pas forcément le même que le mien. (S. Mendy)*

”

Ces extraits d'entretiens soulignent, à tout le moins, l'appréhension d'une crise de la transmission d'une expérience singulière en matière de vie collective. L'espace et le bâti qui constituent les supports privilégiés de la mémoire collective de ces quartiers - et donc de sa transmission - sont aujourd'hui mis en péril. Les procédures de relogements conduisant à d'inévitables dispersions des familles mettent à mal un ensemble d'habitus constitutifs d'une sociabilité particulièrement dense. Lorsqu'il s'agit de mettre des mots sur la vie au sein

de ces quartiers, "solidarité" et "famille" sont les deux mots-clés qui reviennent inlassablement à travers tous les entretiens réalisés auprès de ceux qui ont grandi aux quartiers des Fleurs, Feugrais et Lacroix. C'est à travers la perte de cette "solidarité" et de cette "ambiance" familiale que la question du projet de Rénovation urbaine est dès lors abordée par les enquêtés. C'est pourquoi, au terme de ce rapport nous reviendrons sur ce thème afin de mieux comprendre le ressenti des habitants concernés.

## LE POIDS DES MOTS DANS LA RÉAPPROPRIATION DES TERRITOIRES : DE "CLÉON SUD" AUX "FLEURS"

Au cours des entretiens, on est immédiatement saisi par l'usage des mots afin de désigner les quartiers, bâtiments et divers lieux de ces territoires. Là encore, on peut y lire le refus de tout un ensemble de désignations "officielles" qui se trouvent justement réaffirmées dans le cadre du projet de Rénovation urbaine. C'est pourquoi

M. Konté s'étonne de l'appellation "Arts Fleurs Feugrais". L'appellation "Fleurs" est certainement la plus contestée d'ailleurs, au profit d'une autre appellation celle de "Cléon Sud" qui fait l'objet d'un quasi-consensus au sein des enquêtés. Pour ceux qui y ont grandi, l'appellation serait même constitutive de leur identité :

“

*Je suis originaire de Cléon Sud, devenu aujourd'hui Cléon Les Fleurs, mais on gardera toujours cette étiquette, ça fait partie de notre identité. (M. Bendelladj)*

”

Certains ont été amenés à penser que l'appellation "Cléon Sud" renverrait à un phénomène strictement générationnel paru tardivement auprès des jeunes du quartier :

**“ (...) la résidence des fleurs, "Ah non pas faut dire ça", mais les immeubles s'appellent Glycine, Hortensia, ce sont des noms de fleurs, ça s'appelait comme ça, mais eux, pour faire un peu plus voyou c'est devenu "Cléon Sud". (D. Wattier) ”**

Pourtant, rien n'est moins vrai, car l'appellation Fleurs est contestée même par les plus âgés. A titre d'exemple, A. Doucet, qui a vécu de 1966 à 1980 aux Feugrais puis aux Fleurs, va en ce sens :

**“ Quand j'ai vu que ça s'appelait "Fleurs"..., j'avais jamais été au courant. Je ne l'appellerai jamais "Fleurs", c'est impossible, ce sont les Feugrais, c'est Cléon Sud. (A. Doucet). ”**

De plus, à travers les multiples articles de La Tribune des deux rives dès la fin des années 1970, nous savons que les acteurs publics eux-mêmes, notamment municipaux, avaient entérinés l'appellation "Cléon Sud". L'entreprise

de requalification par les termes qui accompagne le projet de Rénovation urbaine est perçue comme une entreprise d'effacement des spécificités de la vie de quartier, avec ses bons moments mais aussi les coups durs.

**“ Désolée, mais il aurait fallu nous le dire avant, même les gens de Cléon Sud âgés de plus de 60 ans, ils disent "J'habite à Cléon Sud" et pas "quartier des Fleurs". Comme si c'était pour donner une connotation fleurale, sympa. (F. Maafi) ”**

Le désaccord dans le choix des mots révèle la complexité du processus de renversement du stigmaté (Becker, 1963). "Cléon Sud" est devenue au fil du temps une appellation extrêmement connotée, renvoyant à tout un imaginaire social symbolisant la délinquance, la précarité et l'insalubrité. Le renversement du stigmaté consiste à

redéfinir ces marqueurs symboliques et à les revendiquer de façon positive : la solidarité, l'esprit de famille, le partage, l'ambiance festive. Aussi l'appellation "Cléon Sud" est-elle devenue un objet de fierté pour nombre de ses habitants.

## LACROIX : FRONTIÈRES ET ORIGINE DE L'APPELLATION "LAX"

La définition des frontières entre les quartiers fait également l'objet d'une réappropriation qui se donne à voir dans le discours. A titre d'exemple, le quartier Lacroix a fini par désigner un territoire qui englobe l'ensemble

Pierre Dac – souvent appelé "les immeubles roses" - bien qu'il s'agisse historiquement et architecturalement de deux entités urbaines distinctes :

**“ Nous, les gens de Pierre Dac, on est considéré comme Lacroix, si on me demande où j'habite je dirais "Lacroix". Ça s'étend jusqu'à la bibliothèque, quelques pâtés de maisons, et Pierre Dac. (L. Tarantola). ”**

Lacroix n'est d'ailleurs pas appelé "Lacroix" par ceux nés à partir des années 1980. L'appellation "LAX" est alors privilégiée tout en échappant totalement aux plus

anciens à l'instar de S. Coulibaly qui vit au quartier Lacroix depuis 1976 :

**“ Je ne connais pas "LAX", ce sont les jeunes qui inventent des choses. (S. Coulibaly) ”**



Il est intéressant de s'intéresser à l'origine de cette appellation dont l'usage est d'ailleurs un code parmi les codes permettant de se reconnaître entre Cléonnais. C'est le cas de M. Bendelladj qui, dans le cadre de sa profession d'éducateur qu'il exerce sur Canteleu, a

rencontré un jeune qui lui dit "Moi je viens de "LAX". Il l'interrogea alors : "Tu veux dire Lacroix ?", cette simple mention avait permis de se reconnaître mutuellement en tant qu'originaires de Cléon :

“

***Ça a fait un lien juste par l'appellation, ce n'est pas tout le monde qui connaît "LAX", ça m'a beaucoup fait sourire. (M. Bendelladj)***

”

Concernant l'origine de celle-ci, diverses hypothèses ont pu être émises par les enquêtés. Pour certains, comme

H. Djelloul, c'était né de la nécessaire concision dont il fallait faire preuve pour écrire des SMS :

“

***LAX, il n'y a pas plus simple (rire), en fait à l'époque les textos étaient limités, il fallait mettre trois lettres. Non, blague à part, ça allait plus vite, on te disait "T'es où", tu réponds "Je suis à LAX" ou "à SUD", en trois lettres, et c'est resté jusqu'à maintenant, j'ai jamais dit "Cléon Lacroix". (H. Djelloul)***

”

Mais cette hypothèse est jugée peu probable par d'autres, puisqu'à l'époque où cette appellation est apparue, les téléphones portables n'étaient pas à la portée de tous.

Il s'agirait plutôt d'une création issue du milieu musical de l'époque :

“

***Lax, ce sont les gamins de ma génération qui ont commencé à le dire. Surtout quand ils ont commencé à chanter. C'est lié au développement du rap je pense. On n'avait pas tous des téléphones à cette époque-là, et j'entendais déjà ce mot. Ce n'était plus "Cléon Sud", c'était "SUD", et peut être qu'il fallait un équivalent pour revendiquer qu'on existe, donc c'est devenu "LAX". (S. Mendy)***

”

Finalement, j'ai fini par retrouver l'instigateur de cette appellation, il s'agit d'Alex Gomis, né en 1984 au quartier Lacroix, connu pour ses productions musicales et son rôle d'animateur au studio Boomkoeur situé au Sillage. Il raconte que c'était en 1999, alors âgé de 15 ans, en bas d'un immeuble avec ses amis qu'il s'amusait à composer des charades imagées. Ainsi dessinait-il une clé suivi du phonème "on" pour donner Cléon. Puis est venue l'idée d'écrire le phonème "la" suivi d'un "X" symbolisant une "croix". Lacroix est donc devenu "LA-X". Et c'est effectivement, selon lui, la réappropriation de ce nom dans l'univers musical du rap qui a contribué à sa

diffusion et à son maintien dans l'usage ordinaire jusqu'à aujourd'hui.

Les noms des bâtiments sont parfois également assez méconnus ou rebaptisés avec plus ou moins de cohérence. A titre d'exemple, l'immeuble Janequin au sein du quartier Lacroix est appelé "la grande tour" (S. Mendy ; S. Coulibaly), alors qu'il s'agit d'un immeuble en barre de cinq étages seulement. La tour Hortensia quant à elle est parfois appelée "la tour du carré" (A. Sy) par ceux qui, bien que vivant à Cléon Sud, n'en connaissent pas le nom.

## SUD & FEUGRAIS : DU PAREIL AU MÊME ?

Les résidences des Fleurs et des Feugrais sont toutes deux situées à l'extrême opposé du bas-Cléon sur la rive Sud du CD7. Si Les Fleurs sont situées sur Cléon, le quartier des Feugrais est en grande partie Saint-Aubinois. Les deux quartiers sont donc à la fois proches, mais historiquement distincts. Ce sont les usages sociaux qui en définissent dans les faits les contours. Il apparaît

que la distinction dans l'appartenance à l'une ou l'autre commune, matérialisée par une frontière sinieuse, tend à être supplantée par les logiques de "quartiers". Outre des bailleurs sociaux différents, ce sont les sociabilités et la carte scolaire qui permettent de dégager des identités propres.

“ **Quand on dit qu'on habite Feugrais, c'est Cléon Sud aussi, mais ce n'est pas totalement pareil. Les mamans de Cléon Sud, ce ne sont pas les mêmes fréquentations que les mamans des Feugrais. Elles se parlent quand il y a un mariage, mais si le soir elles vont chez une copine, c'est en majorité des gens de Cléon Sud. On n'a pas été aux mêmes écoles, eux à Rimbaud, et nous à Brel, mais on se côtoie entre filles. Puis après le collège, on peut se retrouver dans le même lycée sur Elbeuf. (M. Konté, originaire de Cléon Sud)**

**Franchement, on fait pas la différence entre Cléon et Saint-Aubin, on fait plutôt la différence entre Cléon Sud et Feugrais, mais on est tous une grande famille. On dit toujours "les mamans des Feugrais" et "les mamans de Cléon Sud". (A. Niang, originaire des Feugrais)** ”

Ainsi, les réseaux d'interconnaissance et de sociabilité participent à caractériser les identités de quartier. On peut observer d'autres unités d'interconnaissance si on est attentif aux divers univers culturels en présence. A ce titre, les populations primo-migrantes sont loin d'être homogènes, on constate au contraire une périodicité

du processus migratoire et un maintien de certaines frontières ethniques. Autrement dit, outre une frontière plus générale entre majoritaires et minoritaires, il existe une altérité intra-minoritaire au sein des populations migrantes qui configure les relations entre habitants de ces quartiers.

## DIVERSITÉ DES UNIVERS CULTURELS ET FRONTIÈRES ETHNIQUES

Une première frontière apparaît de façon récurrente au sein du récit mémoriel. Notamment lorsque les enquêtés affirment une primauté historique de la présence maghrébine au sein du quartier. Le sujet est souvent abordé sous l'angle des différentes générations de jeunes nés ici. Les "anciens" sont avant tout issus de familles primo-migrantes en provenance d'Algérie ou du

Maroc. Ils ont aujourd'hui cinquante ans ou plus. Tandis que les "grands frères" les plus âgés au sein des familles originaires du Sénégal sont nés dans les années 1980 et sont âgés de trente-cinq à quarante ans. Yazid Loue, directeur du Point-Virgule ayant grandi au quartier des Navales sur Saint-Aubin-lès-Elbeuf, en témoigne :

“ **C'était une population très maghrébine. Les familles africaines on ne les voyait pas beaucoup, leurs enfants étaient encore tout petits, alors que côté maghrébins on avait des gars de mon âge sur ce quartier. Les plus âgés parmi les maghrébins ici ont plus de cinquante balais, tandis que pour les autres les plus grands du quartier ont 35-37 ans. Les familles étant très nombreuses, lorsque les enfants ont eu l'âge d'aller au collège, on a eu le sentiment d'un grand changement qui était jusque là peu visible. On s'est dit qu'est-ce qu'il se passe, ce n'est plus le même quartier. (Y. Loue, né en 1972)**

”

Cet écart générationnel s'est traduit par un écart en matière d'insertion socioéconomique. Là aussi, certains

enquêtés en ont conscience, y compris parmi ceux dont les parents sont originaires du Sénégal :

“ **A la base, d'après ce que j'ai vu, les "rebeus" sont venus avant, et les "renois" sont arrivés après. C'est pourquoi il y a pas mal de "rebeus" qui sont propriétaires. Des renois propriétaires il n'y en a pas beaucoup. Deux ou trois familles du côté de l'école Capucine par exemple. (M. Konté)**

”



Cette distance ethno-socialle peut se traduire en une conflictualité latente comme au sein de certaines structures éducatives. En effet, l'équipe éducative

en place au sein du Point-Virgule est exclusivement composée d'employés issus de cette première génération d'enfants d'immigrés maghrébins :

“

***On s'est rendu compte, au fil des années, que sur la structure on a pratiquement très peu de jeunes maghrébins [parmi les usagers], ce sont d'ailleurs les premiers à avoir quitté le quartier, bien avant l'opération de relogement.***

***Du coup, on a des maghrébins qui s'occupent des blacks, c'est assez délicat. Ils le disent d'ailleurs les gars : "Vous les gars, vous vous êtes faits une place".***  
***(Y. Loue)***

”

On peut observer également des stratégies de distanciation sociale d'un groupe vis-à-vis d'un autre. C'est notamment le cas de primo-migrants maghrébins arrivés plus tardivement sur le quartier. Ces derniers

veillent à ce que leurs enfants ne fréquentent pas les mêmes structures que les enfants des autres familles, ou participent aux mêmes activités qu'eux.

“

***Leur éducation et la nôtre, ce n'est pas la même chose. Quand ma fille est appelée par ses copines pour jouer dehors, je dis non, qu'elle a dû travailler à faire.***  
***(M. Saïdi)***

”

Parfois, des stratégies similaires sont mises en place au sein même des familles d'origines sénégalaises, révélant des enjeux de distinctions entre les ethnies Manjak de confession catholique et Peul de confession musulmane. Cette hiérarchie complexe au sein des groupes minoritaires n'a rien d'exceptionnel. C'est, bien au contraire, une donnée devenue classique en sociologie de l'immigration depuis que l'on étudie les interactions entre migrants au sein d'une même société d'accueil.

C'est le cas de divers enquêtés qui sont parvenus à jouer le rôle de médiateurs entre les acteurs municipaux ou bailleurs sociaux d'une part, et les habitants d'autre part. Au fil du temps, ils en viennent à cumuler un capital de légitimité suffisamment important pour se rendre indispensable et sortir leur épingle du jeu.

En 1928, le sociologue américain Louis Wirth, dans sa monographie d'un quartier juif de Chicago, décrivait cette volonté, de la part des migrants les plus anciens, de maintenir une "distance sociale" vis-à-vis des nouveaux migrants. Il montre d'ailleurs que cette distance peut aussi bien s'inscrire dans une logique de mépris que dans une action d'entraide à destination de ceux qui expérimentent une forte précarité. On peut même considérer que le soutien accordé aux plus "faibles" constitue un moyen de s'imposer comme un leader au sein d'une configuration donnée.

Saïd Lghanjou, arrivé sur Cléon en 1982, est le fondateur de l'association Aide mon handicap, il fut par ailleurs responsable durant un temps du club de foot de Cléon. Il explique qu'à plusieurs reprises il a été amené à jouer un rôle afin d'apaiser les tensions au sein du quartier. Il a, par ailleurs, été régulièrement sollicité afin de faire partie d'une liste électorale à l'occasion des élections municipales. Son investissement se traduit par une reconnaissance qui peut être convertie de diverses manières : faire entendre sa parole au sein de la municipalité, bénéficier du soutien des jeunes du quartier pour la réalisation d'une opération humanitaire.

“

***Je suis très attaché à Cléon. Je ne me vois pas aller ailleurs. Je connais les gens, je m'y sens très bien, les amis, les gens me connaissent très bien, même ceux qui sont âgés et à la retraite, ils ont un grand respect pour moi, ils me connaissent, je ne me vois pas aller ailleurs et recommencer depuis le début.***  
***(S. Lghanjou)***

”

# S'IMPOSER COMME UN MÉDIATEUR : STRATÉGIES DE LÉGITIMATION

Un autre cas illustre davantage l'articulation entre distance sociale et relation d'entraide. Milouda Saïdi qui est arrivée en 2007 sur le quartier, ne manque pas de rappeler le faible niveau scolaire de certaines "mamans sénégalaises", ou encore la simplicité de leurs plats face à la sophistication de la cuisine marocaine. Elle a toutefois su se faire apprécier d'elles grâce à ses compétences

en tant que couturière-modéliste. Ainsi elle produit sur commande des "kalas", un vêtement traditionnel qu'elles aiment revêtir. Elle n'hésite pas à prendre la défense de femmes concernées par les procédures de relogement face aux pressions exercées par certains bailleurs sociaux dont elle a d'ailleurs elle-même fait l'expérience.

**Elles ont toujours peur, elles n'arrivent pas à se défendre par la parole. Je suis passée avec la dame pour voir toutes les familles, afin de les rassurer. S'il y a un problème, elles passent par moi. (M. Saïdi)**

Parfois, ce sont les jeunes qui ont grandi à Cléon Sud ou à Lacroix qui sont parvenus à jouer ce rôle et à rejoindre le rang des acteurs institutionnels. C'est le cas d'Abdoulaye Konté devenu animateur au Sillage, ou encore de Hamdoune Djelloul recruté en tant que médiateur du Foyer Stéphanois, bailleur majoritaire sur la commune de Cléon et notamment sur Cléon Sud. Ainsi, ils ont pour

rôle de réguler les tensions en invoquant leur légitimité en tant qu'acteurs internes au groupe minoritaire. C'est d'ailleurs ce que vient confirmer Pascal Dulong, le boulanger des Feugrais, après avoir raconté à quel point il a éprouvé de grandes difficultés à se "faire accepter" à son arrivée sur le quartier. Il semble progressivement avoir saisi les règles du jeu :

**Si on a un souci, on va demander à Abdoulaye. (P. Dulong)**

## MIXITÉ ET BRASSAGE CULTUREL

En dépit de ces frontières, la vie de quartier donne à voir un important brassage culturel. L'expérience commune, à chaque génération, d'un même territoire, au-delà des origines, permet divers emprunts et passerelles linguistiques et culturelles. De la maîtrise des dialectes

propres à chacun aux pratiques culinaires en passant par les savoirs-faires en matière de coiffure ou de couture, les récits témoignent bien plus d'une hybridité que d'une vie sociale segmentée.

**Ma petite sœur, Nadia, elle tressait les mamans des Feugrais, tellement elle a grandi avec eux, ils lui disent, "C'est mieux quand c'est toi qui le fait". On développe des compétences à force d'être mélangé avec les autres. Mes frères sont même capables de tenir une conversation en poular. (S. Bouteldja, née en 1981, fille de primo-migrants algériens installés depuis 1988 aux Feugrais.)**

Là où le maintien d'une stigmatisation durable affecte les générations d'enfants d'immigrés, l'expérience d'un cadre cosmopolite est décrite par les concernés comme

une opportunité et une richesse. C'est même avec beaucoup d'humour que cette ambiance est racontée par certains :

**Cléon restera à jamais la plus belle expérience de ma vie, on était cosmopolite, blancs, rebeus, blacks, il n'y avait pas de "Toi tu manges du porc". J'avais un copain, il sortait avec son jambon beurre ça choquait personne. J'avais un autre ami manjak, pareil des fois il s'amusait à mettre un lardon dans son coca pour pas qu'on lui taxe. J'ai que des souvenirs comme ça. (M. Bendelladj)**



Cette hybridité prend également la forme d'unions mixtes présentées comme de plus en plus fréquentes au sein des familles vivant dans le quartier. Aminata Niang,

dont les parents sont originaires du Sénégal, s'est mariée avec un normand dont les origines sont italiennes :

**“ Au début ça passait pas du tout, il a fallu prendre le temps d'expliquer qu'on est plus au village, et j'ai pu compter sur le soutien de mes sœurs. Aujourd'hui, sur le quartier, beaucoup de filles sortent avec des "blancs", ou même avec des maghrébins. Dans chaque famille sénégalaise il y a au moins un mariage mixte. (A. Niang) ”**

## LE CADRE DE VIE : ENTRE URBANISME, COINS DE NATURE, ET JEUX D'ENFANTS

Le Cléon-village d'hier composé majoritairement de champs et de forêts à laissé place à des grands ensembles d'un bout à l'autre du territoire. Cela n'a pourtant pas conduit à supprimer le patrimoine naturel et ses divers usages. La vie de quartier au milieu d'une relative densité du bâti s'accommode assez bien des divers chemins de promenade qui parcourent la ville et des espaces naturels de proximité.

Celui qui en parle le mieux n'est autre que David Wattier, responsable cadre de vie au sein de la municipalité de Cléon. Celui-ci vivait à Elbeuf mais, issu d'une famille nombreuse, il visitait régulièrement ses oncles et tantes installés sur le Bas-Cléon ainsi qu'au quartier des Oliviers.

Probablement, se souvient-il, que sa vocation pour les espaces verts est liée à la "maison du fer à cheval" - appelée ainsi à cause du fer à cheval présent sur le portail - située rue Sortemboc. C'était celle d'un ancien paysagiste, une maison en pierre blanche avec ses deux ou trois dépendances qui servaient d'ateliers pour le matériel. Son grand-père étant bûcheron, les jeunes de la famille aidaient souvent à la ferme à ramasser du foin, et tout un tas d'autres tâches. Pour se rendre sur Cléon, il venait en vélo par le vieux pont et empruntait le chemin de halage. Aujourd'hui encore, c'est un des parcours de promenades qu'il ne cesse de valoriser :

**“ C'est toujours possible de faire ce chemin, que ça soit pour se rendre vers Tourville en passant par Bédanne, ou bien pour aller sur Elbeuf. C'est chouette les chemins de halage et de promenade sur Cléon. De l'hippodrome vous traversez les petits bois, on arrive au lac, puis au bord de Seine, il y a quelques heures de promenades tranquilles. Quand on a besoin de prendre un peu l'air, c'est ce que les gens ont besoin avec le Covid et le confinement. Pas de voiture, on est tranquille une fois dans le bois. (D. Wattier) ”**

Sillonner Cléon en suivant les petits chemins est une pratique courante, que l'on habite vers le centre-ville ou

que l'on vienne depuis l'autre rive du CD7 :

**“ A Cléon, tu marches beaucoup, tu croises des gens qui se baladent, des mamans. L'autre jour avec une copine qui ne vit plus à Cléon depuis dix ans, on a marché, on passe devant la patinoire, on remonte un peu par Saint-Aubin, on redescend par Cléon Sud, on prend des glaces à l'épicerie des Feugrais pour les manger dans le bois des vieux, puis je l'ai raccompagnée chez ses parents à côté de la mairie. (S. Bouteldja) ”**

Un des lieux privilégiés pour le contact avec la nature n'est autre que les jardins ouvriers situés en bord de

Seine en direction de Bédanne. C'est un endroit où l'on cultive pour soi, mais aussi pour partager avec les autres :

**“ On a les jardins des ouvriers de Renault, il faut aller voir, un ancien ouvrier qui a travaillé 40 ans chez Renault, comme M. Hamlaoui, il a deux jardins, il donne régulièrement des légumes quand c'est la période. (F. Maafi) ”**

Ce sont des espaces de culture particulièrement excentrés de la ville comme souvent. C'est toutefois peut être sur le point de changer, comme l'annonce D. Wattier avec le projet de remplacer au sein même de la ville les bacs floraux par des jardinières partagées dans lesquelles pousseront des légumes. Une innovation

déjà expérimentée par certains habitants. On passe ainsi de "Attention aux fleurs", "N'y touche pas" à "Sers-toi", "Prends une courgette". Ces nouveautés traduisent un changement des pratiques d'entretien des espaces verts au sein de la ville.

**“ Aujourd'hui, on ne met plus de désherbant, quand je suis arrivé au début, les gars coupaient l'herbe et la brûlait sur place, ce serait impensable maintenant, dès qu'il y a de la fumée tout le monde se plaint, c'est interdit. Après on est passé au compost et maintenant c'est de l'implantation directe pour faire de la permaculture, on ne jette rien. (D. Wattier) ”**

En reconnectant davantage l'urbain avec la nature et en organisant des semaines de la plantation, le patrimoine naturel de Cléon gagne à être connu. A titre d'exemple, ce que beaucoup d'habitants considéraient comme du "poison" dans certains arbres du quartier Peintres & Sculpteurs se révèle être des fruits comestibles de grands mûriers encore très méconnus dans la région. C'est également le cas lorsqu'au Sillage, une animatrice propose de faire découvrir la "confiture des Sculpteurs" après une cueillette de framboises de Madagascar au sein du quartier.

Mais vivre avec la nature c'est aussi savoir gérer ses caprices.

Le Bas-Cléon est sujet, depuis toujours, à des inondations régulières. La crue du 2 février 1910 fit que l'eau atteignit 8 mètres, dépassant de 50 cm le record de 1876. Aujourd'hui encore, tous les ans, les habitants du bord de Seine tentent d'anticiper la montée des eaux afin de limiter les dégâts.



La crue qui toucha le Bas-Cléon en 1910



Étonnamment, ce sont les anciennes constructions qui se défendent le mieux :

**“ Par contre, le Château du Basset et les anciennes habitations n’ont pas de problème d’inondation, ils ont été surélevés à l’époque, ça a été étudié. Ils savaient qu’ils étaient au bord de l’eau et qu’il y avait un cycle où l’eau montait, il y avait pas mal de pêche, le transport fluvial était beaucoup plus utilisé. (D. Wattier) ”**

Là aussi, une reconnexion avec la vie fluviale semble souhaitable. D’ailleurs, une étude aurait été réalisée afin d’aborder l’éventualité d’un transport sur Seine permettant de relier l’agglomération elbeuvienne à

l’agglomération rouennaise. En attendant, le lac Patin fait partie des préoccupations plus immédiates. Ce dernier a beaucoup marqué les jeunes cléonnais nés à partir de 1980.

**“ Au lac Patin, avec L’Amicale Laïque, il y avait le canoë, la voile, Michel était notre animateur spécifique pour ça. Puis ils ont tout laissé pourrir, mais à ma grande surprise lorsque je me suis baladée pendant le confinement au niveau du lac Patin, ils ont tout nettoyé, c’est bien car pendant un moment ils avaient laissé pourrir, il y avait de la vase, c’était dégueulasse. C’est un super beau lac, on pourrait faire des trucs de malade, je ne sais pas ce qu’ils attendent. ” (M. Konté) ”**



Canoë au lac Patin

Lac Patin vu du ciel



Pendant longtemps, comme l’explique J. Bécasse qui fut élu municipal, un employé de la ville s’occupait des activités sportives sur le lac Patin. Et notamment l’apprentissage de la voile. Toutefois le poste a été supprimé dans les années 2000.

Tout comme le lac de Bédanne, il s’agissait d’une ancienne carrière créée par l’usine Patin afin d’extraire des éléments du sol. Malgré un usage régulier, la question de la responsabilité juridique en cas d’accident n’étant pas tranchée, la précaution a conduit à cesser les activités sur le lac sans qu’il n’y ait d’ailleurs d’interdiction officielle. Des pêcheurs s’y posent encore aujourd’hui. Une idée, évoquée par le responsable Cadre de vie, serait de reboucher la moitié du lac pour y faire un éco-pâturage :

**“ C’est un joyau des Cléonnais, on a ce point d’eau, on peut en faire ce qu’on veut. (D. Wattier) ”**

A défaut d'accéder aux lacs, il est possible de profiter de la piscine-patinoire construite en 1989 à proximité des Peintres & Sculpteurs. Il est d'ailleurs fait mention de la patinoire à travers un type d'activité bien particulier que

sont les "nocturnes" du vendredi soir à un prix réduit, la jeune Lony regrette que cela ait cessé et nous décrit l'ambiance :

“ **Avant, on avait les nocturnes à la patinoire. Le vendredi soir de 18h à minuit, ils mettaient de la musique, une boule à facette sur la patinoire, il y avait beaucoup de jeunes, pas que de Cléon, il y avait ceux de Cléon Sud, des jeunes de Tourville, et même des hockeyeurs de Rouen qui venaient s'entraîner. On payait la place 2€ au lieu de 3,50€. (L. Tarantola)** ”

Parler d'espaces verts, c'est aussi parler des parcs où se rassemblent familles et amis, des jeux destinés aux enfants. Les récits mémoriels sont remplis de ces anecdotes de jeux improvisés, d'anciennes infrastructures

qui n'existent plus. Le parc du théâtre de verdure semble être le seul endroit qui puisse s'apparenter à un parc de centre-ville. Cependant, on n'y trouve aucun jeu désormais.

“ **Cléon a voulu donner un petit parc dans chaque quartier, on a par exemple un city stade dans chaque sous-secteur du quartier : Lacroix, Peintres & Sculpteurs et Cléon Sud. Le concept du grand parc du centre-ville, ce n'est pas ça, c'est plutôt chacun chez soi. (D. Wattier)** ”

Le sujet de la mise à disposition de parcs est un sujet assez conflictuel. L'emplacement de celui mis en place sur Cléon Sud en bord de route ainsi que sa taille sont régulièrement critiqués au cours des entretiens. Les jeux situés près des Peintres semblent ne pas faire l'objet d'un consensus non plus en raison de leur proximité avec les poubelles entre autres. Les habitants préfèrent laisser jouer les enfants au centre de la résidence qui constitue une cour fermée jugée bien plus sécurisante. L'évocation du jeu de l'ancienne "cage à poule" pour les filles autrefois située sur Cléon Sud est assez récurrente, et l'organisation de tournois de foot au sein des city stades pour les garçons semblent avoir particulièrement marqué les souvenirs d'enfance.



City stade

“ **Avant, on avait des jeux, la cage à poule, des balançoires. La cage à poule c'était une cage de 2m<sup>2</sup> en carré, on devait passer entre les barreaux, on appelait tous cela la "cage à poule", on savait qu'on allait au parc en disant ça. Ils nous ont tout enlevé. (M. Konté)** ”

**A Lacroix, c'est foot, foot, foot, tous les jours, on ne vit que de ça. Et aussi au club de Cléon. Mais sinon c'était le city stade de Lacroix. La première équipe qui marque deux buts fait sortir l'équipe d'en face. Les gars de Cléon Sud venaient très peu car ils avaient leur stade à eux, et le niveau était plus élevé chez eux, il y a même eu des carrières. (S. Mendy)**

**Le dimanche soir, à 18h, c'était les soirées-débats après les matchs. (A. Sissoko)** ”



D'autres jeux sont plus improvisés avec les moyens du bord, qu'il s'agisse de dévaler les collines du quartier Lacroix sur un bout de carton en hiver, ou d'organiser un

cache-cache effrayant dans des lieux abandonnés baptisé "la chasse à l'homme" :

“

**A Lacroix, on jouait dans les collines en face, on faisait de la glissade en hiver, on prenait les grands cartons et lorsqu'il y avait de la neige on descendait les grandes collines. C'était festif tout le temps, pas qu'en été. (F. Maafi)**

”



Photo du parking abandonné proche de la résidence Lacroix

Tribune des deux rives, n°25, 1982, p.9

"Le parking à étage de Cléon Lacroix" Extrait : "(...) ce bâtiment qui devient un champ sauvage de jeu pour les enfants."

“

**On faisait une chasse à l'homme. On avait un vieux parking désaffecté sur plusieurs étages derrière mon immeuble. C'était connu. On formait des équipes et il fallait attraper les autres. Et comme il y avait des endroits sombres dans le garage, ça faisait peur. L'adrénaline montait. Et en hiver, on ramassait plutôt des châtaignes, on trouvait des boîtes de conserve, un grillage, et on les faisait cuire, c'était une super époque. (S. Mendy)**

”

## LES REPONSES DE LA TRIBUNE

### Le parking à étage de Cléon La Croix

Un correspondant nous a rappelé au téléphone, qu'il existe à Cléon Lacroix un parking à étages, construit en béton, inoccupé depuis plusieurs années. "A quoi sert ce parking ? Pourquoi est-il inoccupé ?" nous a-t-il demandé". Nous avons posé la question au Foyer stéphanois, Société d'H.L.M. propriétaire du bâtiment et à la municipalité de Cléon.

"C'est très simple, nous a dit le Foyer Stéphanois, c'est un parking couvert, mais qui ne peut pas être entièrement fermé pour que les piétons puissent circuler. Ses installations, de plus, n'ont pas été respectées, les appareils électriques ont été arrachés. Les habitants ne veulent donc pas louer une place dans ce parking parce qu'ils ne sont pas certains que leur voiture y sera en sécurité. Une étude est actuellement en cours pour son aménagement. Mais cela coûte cher. Les travaux seront donc réalisés progressivement".

Le maire de Cléon, quant à lui, commence par rappeler les dispositifs de construction de la Z.A.C. des Feugrais. "Tout logement individuel doit être pourvu d'un garage et d'une place de stationnement sur terrain privé, ceci pour réduire le stationnement sur la voirie.

Pour les collectifs un quota de parkings extérieurs et de parkings

Foyer Stéphanois a donc du réaliser ces places couvertes en construisant un parking silo. Mais la construction de ce parking permet à n'importe quelle personne extérieure de pénétrer à l'intérieur et de pratiquer en toute sécurité des détériorations sur les véhicules. On comprend que presque personne n'utilise ce parking d'autant que le Foyer Stéphanois demande une location pour des emplacements qui ne sont même pas boxés.

La municipalité avait demandé au Foyer Stéphanois une étude pour condamner toutes les issues possibles aux personnes autres que des locataires, et faire un box autour de chaque emplacement.

Nous savons que cette étude a été faite, mais comme d'habitude le Foyer Stéphanois recule devant tout investissement pouvant améliorer la vie des locataires ou sauvegarder le patrimoine de la Société. Il préfère abandonner les loyers du parking inoccupé plutôt que d'engager quelques frais pour le rentabiliser.

D'autre part, il y a quelque temps, un incendie s'est déclaré sur le seul véhicule présent dans le garage. Les pompiers de Saint-Aubin ont dû intervenir et ont, eux aussi, exprimé auprès de leur service départemental leurs réserves sur le libre accès de ce bâtiment qui devient un champ sauvage de jeu pour les enfants. Un jour ce pourra être plus grave.

Nous nous demandons quand donc le Foyer Stéphanois deviendra une Société responsable".

Les barbecues improvisés en bas des immeubles, sur un parking ou dans un coin de nature sont également une

pratique courante à en croire certains récits, et surtout une pratique qui ne date pas d'hier.

“

**Je me souviens, je sortais avec ma mère dans Cléon avec ses amis, en train de faire un barbac' sur le parking, c'était vivant et joyeux. Un peu plus loin il y en avait un autre. Puis plus tard, c'était avec mes potes, au niveau des plots en pierre à Pierre Dac. Cléon Sud, c'était tout le monde en bas des tours, de la musique, un barbecue, c'était une sacrée ambiance. (L. Tarantola)**

**Les barbacs, c'est plus vers les Brûlins, vers l'hippodrome. On allait se poser le soir, on s'y rendait à pied. (A. Sissoko)**

”

Le barbecue est une institution, un moment de fête, et de rassemblement. C'est d'ailleurs le projet qu'ont voulu mener les habitants de Cléon Sud et des Feugrais tandis que les procédures de relogement battaient leur plein. Constatant la dispersion des familles et la désertion bien entamée du quartier des Feugrais, l'idée d'un dernier

barbecue de quartier s'était imposée dans les esprits, une façon de se retrouver et de dire adieu aux Feugrais. L'initiative semble avoir fait l'objet de débat au sein des habitants : faut-il s'organiser soi-même, ou faut-il passer par la mairie, ou encore Le Sillage ? Finalement, le confinement aura eu raison de cette initiative.

**“ On connaît l'issue du quartier, on espère plus rien, ça s'arrêtera là. Nous on va essayer de faire un barbec' avant la fin de l'été. On voulait faire un gros truc façon fête de quartier au niveau des trois tours puisqu'elles vont être détruites en premier, on voulait que ça vive ce jour-là, un truc inoubliable, une scène de rap, des jeux gonflables. Mais c'est le Covid qui a tout tué. Il y avait même des gens partis de Cléon depuis des années qui allaient venir pour l'occasion. Je pense qu'on va finir par un simple barbec' avec tout le monde. (A. Sissoko) ”**

Mais le lieu le plus emblématique du quartier Cléon Sud, où les familles se réunissent, où les enfants aiment jouer tout en bénéficiant de la surveillance de leurs parents, n'est autre que le "carré". Celui qui ne connaît pas Cléon aurait du mal à imaginer ce que ce creux de béton à quatre

angles droits entouré d'un simple rebord permettant de s'asseoir peut représenter pour les habitants du quartier. L'aspect central et fonctionnel, à la fois ouvert sur le quartier et sécurisé, explique probablement le succès d'une telle réappropriation :

**“ Le carré, c'est l'endroit le plus emblématique du quartier. (A. Sissoko) ”**

**Quand on était un peu plus jeune, autour de 6 ans, ma mère nous autorisait à sortir mais pas à traverser la route, nous on n'était pas du côté du carré, on était côté bâtiment Iris, il y a la route qui nous sépare. On était un bon groupe à jouer de l'autre côté de la route, mais le carré nous donnait envie, c'était notre rêve, pourquoi je ne sais pas, et quand on arrivait au carré c'était comme être à Paris, c'était la fête pour nous (rires). Les gens s'assoient sur tout le tour, les petits sont au milieu en train de courir, ils s'assoient au milieu, il y a des bancs maintenant, donc souvent l'été nos parents viennent s'asseoir sur les bancs sous les arbres pour ne pas avoir trop chaud. Tout le monde se retrouve. (A. Sy)**

**J'aimerais qu'à l'avenir, on puisse se rassembler comme avant, refaire un petit carré pour que les mamans puissent discuter sur les bancs. (S. Bailleux, arrivée à Cléon Sud en 1974 à l'âge de 16 ans et y résidera jusqu'en 2015)**

**Durant le Ramadan, avec les copains on se retrouve au carré, l'un ramène le café, moi je ramène une pâtisserie, on discute de tout et de rien. Mon épouse est tous les jours au carré avec les autres mamans. (R. Bouaouadja, a vécu de 2007 à 2021 aux Feugrais)**

**La vie se faisait toujours à Cléon Sud, car il y a Bobby, et il y a le carré où se retrouvent toutes les mamans, sénégalaises ou maghrébines. (Y. Loue) ”**



## LES COMMERCES ET L'EMPLOI

La thématique des commerces est une thématique centrale lorsqu'on est amené à raconter la vie au sein des quartiers tant ils renvoient à un quotidien et à des formes de sociabilité mais aussi à des enjeux de mobilité.

Deux secteurs commerciaux sont évoqués au sein de ces récits mémoriels. Tout d'abord la zone commerciale place Saint-Roch généralement mentionnée en même temps que les commerces en bord de CD7. Puis le centre commercial des Feugrais qui va d'ailleurs faire l'objet d'un réaménagement partiel dans les années à venir. Au cours des entretiens apparaît également la présence de pratiques de commerce informelles qui participent dans un mode mineur à la vie des quartiers.

La question des commerces de la place Saint-Roch suscite davantage l'incompréhension qu'une simple nostalgie. Tous veillent à rappeler qu'à une époque le grand nombre de commerces prenant la forme d'un U



La Tribune des deux rives n°38 – 1983, p.12 : "Un marché au centre Saint Roch"

participait à animer le cœur de la ville. La présence d'une supérette – présentée comme étant un CODEC ou encore un LIDL selon les enquêtés - et d'autres commerces de première nécessité en était probablement l'origine :

“ Il y avait la pharmacie, à côté une boucherie, un coiffeur, le boulanger derrière, un Oui, un fleuriste, un marchand de légumes-crémier, un marchand de journaux, au bout il y avait un bar, c'était formidable. La place Saint-Roch était extrêmement animée par les commerces, on ne se déplaçait pas, on avait tout ce qu'il fallait ici, et Carrefour n'était pas encore monté. Maintenant que tout ça est parti, on fait ses courses ailleurs, hormis un marchand de légumes pour le marché du mardi, j'espère que ça va tenir. (F. Vignacourt)

J'ai connu le fameux U, j'ai connu le café, le vidéo club, il y avait la caisse d'épargne de Cléon. J'ai un collègue qui est arrivé il y a deux ans, la chose qui l'a le plus choqué c'est le peu de commerces à Cléon, et notamment l'absence de marchands de journaux. A l'époque, il n'y avait même plus de boulangerie sur Cléon, il n'y avait que celle des Feugrais (C. Chantal)

Les plus âgés ont notamment conscience de l'impact de l'installation d'un centre commercial régional tel que celui de Tourville-la-rivière sur la vie locale de la commune et le maintien des petits commerces.

"A l'époque où Tourville s'est installé, on n'y réfléchissait pas, c'est vingt ans après qu'on voit les dégâts." (A. Doucet)

Aujourd'hui, la plupart des habitants font majoritairement leurs courses au sein des grandes surfaces E. Leclerc à Saint-Pierre ou Carrefour à Tourville-la-rivière, et quand le besoin est plus pressant, ils s'orientent vers le Carrefour market de Saint-Aubin-lès-Elbeuf ou le Leader Price de Cléon devenu récemment Aldi. Le panier vert est également un commerce très prisé, notamment pour la boucherie halal qu'il comprend, la seule présente sur la commune.



Centre commercial Saint-Roch

Nombreux sont ceux qui mentionnent la sandwicherie-kebab de la place Saint-Roch tenue par Majid, un Cléonnais autour de 2008 à 2015 environ. Beaucoup d'hypothèses sont d'ailleurs exprimées afin d'expliquer son départ vers Saint-Aubin-lès-Elbeuf. On évoque parfois des querelles entre le gérant et les jeunes du quartier, ou une prétendue pression institutionnelle afin d'éviter que la place ne devienne un lieu de rassemblement des jeunes venant se restaurer.

Désormais, pour "manger un bout", il faut se rendre dans les communes limitrophes, voire aller jusqu'à Elbeuf qui tend à devenir le véritable "centre-ville". Une anecdote vient conforter la place préminente d'Elbeuf en tant que lieu de consommation. Lorsque je donnais rendez-vous à un enquêté à la Maison du Projet et qu'il me demande sa localisation, je lui ai répondu qu'elle se situait au centre-ville. Instinctivement il s'étonnait et m'interloqua : "à Elbeuf ?". En lui précisant que je parlais du centre-ville de Cléon, il se mit à rire.

“

***Pour moi, le centre-ville, c'est Elbeuf, il n'y a pas de centre-ville ici. C'est pas un centre-ville ça. Quand il y avait le kebab et l'épicerie à l'époque ici, c'était quelque chose, les gens venaient de partout. (H. Djelloul)***

***Cléon est au top au niveau des structures sportives, des structures éducatives, et même avec sa salle de spectacle. Le seul manque ce sont les commerces. Une sandwicherie ça ferait vivre Cléon. Avant il y avait le bar, on y allait entre copains et on restait jusqu'à 21h pour jouer au baby foot. (S. Lghanjou)***

”

Ces commerces étaient aussi les lieux de consommations des plus petits à la sortie de l'école, entre copains, ou pour faire une surprise à ses proches :

“

***Je me souviens du fleuriste, on allait chercher la fleur de la fête des mères si on avait une pièce. Le libraire était un monsieur très gentil. Le pharmacien c'était le papa d'un camarade de classe. Durant le ramadan, on achetait un chocolat, et au moment de la rupture du jeûne, on le partageait entre frères et sœurs. (F. Maafi)***

***Quand je sortais de l'école, j'allais toujours chercher mon paquet de chips chez l'épicier. (L. Tarantola)***

”

Dans la mémoire des Cléonnais, la disparition des commerces est étroitement liée à la construction de la grande médiathèque toujours présente sur la place Saint-Roch. Elle est identifiée comme une consécration

architecturale du mandat d'Alain Ovide qui fut maire de 1995 à 2015. Souvent jugé maladroit et à l'origine d'un appauvrissement de la vie locale, certains reconnaissent avoir pris cette structure en grippe.

“

***Nous, quand on a vu la façade de la médiathèque qui s'abîmait peu après sa construction, on se disait, elle meurt déjà à cause de son manque de fréquentation ? On sait que ça n'avait rien à voir, mais on l'avait un peu mal vécu, c'était le patrimoine de Cléon qui sautait, sans donner leur chance à certains commerçants. (S. Mendy)***

”

Aux Feugrais, le centre commercial n'a pas connu de tels changements, du moins pas encore. Là aussi, les habitants de Cléon Sud comme des Feugrais ont en mémoire les diverses épicerie passées par là. Alain Doucet se rappelle

qu'il s'agissait d'un Prisunic. Mohamed Bendelladj quant à lui se souvient d'un Comod en lieu et place du Point-Virgule, puis un Stock, et enfin un Proxy.

“

***On l'appelait "magasin arabe" et on continue de l'appeler ainsi jusqu'à ce jour, alors que c'est Proxy normalement et qu'aujourd'hui c'est tenu par un "indien". Mais c'est resté le "magasin arabe" car c'était un arabe qui avait ce magasin, il avait ouvert la première boucherie ici. (M. Bendelladj)***

”



Mais le commerce le plus emblématique et essentiel de ce centre commercial reste la boulangerie. Celle-ci a été construite en 1953 par un certain M. Guyomard. Aujourd'hui c'est sa petite-fille qui a hérité des murs. Avant de s'installer aux Feugrais, la boulangerie était située de l'autre côté de la Seine, sur la rive elbeuvienne. En 1979, Pascal Dulong arrive de la campagne et intègre la boulangerie tenue par M. Louton en tant qu'ouvrier-pâtissier. Un an plus tard, le commerce est vendu à M. Novac pour qui il travaillera durant neuf années. C'est en 2007 que Pascal Dulong rachète à M. Cornière le fond de commerce avec l'aide de son épouse chargée de tenir

la caisse et de la relation avec les clients, mais également de ses fils qui s'apprentent à prendre la relève. Située sur la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, la boulangerie a toutefois une clientèle majoritairement cléonnaise, c'est, explique P. Dulong, lié au "découpage un peu particulier" entre les deux communes. Son succès s'explique d'autant plus que, comme dit précédemment, il sera pendant plusieurs années le seul boulanger accessible aux Cléonnais. Il raconte par ailleurs une intégration quelque peu difficile au sein du quartier, avant de finir par "se faire accepter" et d'environ "se sentir comme chez nous", dit-il.

**“ C'est bien ça, de pouvoir connaître les enfants qui ont 10-12 ans, on les a vu naître, ça nous a fait nous intégrer dans le quartier. Je venais d'un petit patelin de campagne, et là j'ai vu toute la mixité, c'est enrichissant. A force de voir les gens tous les jours, ça créé des amitiés, ils nous causent de leurs enfants, on connaît un peu la vie de tout le monde. Enfin, c'est plus ma femme, car moi je suis au sous-sol, je travaille le pain. Ma femme me surprend des fois, moi je ne comprends pas toujours avec la barrière de la langue, mais elle, elle comprend, ça m'étonne toujours (rire). (P. Dulong) ”**

En tant que boulanger, Pascal et son épouse ont un regard privilégié sur la vie de quartier. Y compris sur les

procédures de relogement et les grands changements qui s'opèrent et impactent déjà les habitudes :

**“ On voit beaucoup de ceux qui ont déménagé qui ne viennent plus. A une période, toutes les semaines des familles venaient nous dire "C'est la dernière fois qu'on passe au magasin, on va déménager". On s'aperçoit du changement d'ailleurs. Notamment lorsque le bus de 16h30 s'arrête, on voyait tous les enfants sortir, ils venaient à la boulangerie acheter bonbons et pains au chocolat. Maintenant, il n'y a plus d'enfants, c'est fini, c'est là où on s'aperçoit que ça s'est vidé. (P. Dulong) ”**

Dans les années à venir, il est prévu que la boulangerie soit déplacée dans le nouveau centre commercial en projet. Pascal envisage de donner la relève à ses fils qui eux se projettent déjà sur un concept de boulangerie drive.

L'appréciation d'un "manque de commerce" sur la commune de Cléon est quasi unanime et s'accompagne parfois d'un regret quant au manque d'opportunités laissées aux jeunes d'ouvrir leurs commerces. Plusieurs habitants de Cléon Sud ou de Lacroix parmi les enquêtés déclarent avoir été amenés à créer leurs enseignes de restauration dans des communes extérieures à défaut d'avoir pu les développer dans leur commune. A ce titre, c'est probablement pourquoi le cas de la sandwicherie-

kebab de Majid autrefois située sur la place Saint-Roch est dans toutes les bouches, il sert d'exemple afin d'illustrer la perception que certains habitants ont de la relation qu'entretient la municipalité avec les initiatives locales en matière de commerce. Cette perception s'est développée dans un contexte où l'accès à l'emploi est devenu, depuis plus de trente ans, un véritable parcours du combattant pour les habitants des quartiers prioritaires. La Régie Renault qui, malgré les conditions de travail parfois extrêmement rudes, faisait la fierté de ses employés, n'embauche plus, ou bien se contente de renouveler les contrats intérimaires. Les jeunes Cléonnais, bien que ne travaillant généralement pas chez Renault, ont conscience que l'usine fait encore partie de leur identité.

**“ C'était leur fierté quand même l'usine Renault, à tous ces anciens, ils portent tous leur blouse bleue avec le logo Renault lorsqu'ils tondent la pelouse de leur maison, c'était une fierté quand même, malgré les conditions de travail. Je me souviens avoir visité une fois, le gars travaillait enfermé dans une cage de 2m<sup>2</sup> pour ne pas qu'il vole du matériel, sur les grilles il y avait des grands poils avec de la graisse qui s'y étaient développés tellement il y avait de poussières mélangées aux huiles. ”**

***Sans oublier le gyrophare rouge ou vert lui indiquant s'il peut aller aux toilettes.  
En rentrant, il entendait le bruit de la machine encore. (D. Wattier)***

***Quand tu es cléonnaise, et que tu n'as pas travaillé chez Renault, et que ton père non plus, il te manque un truc. Du coup, lorsque j'ai fait une licence pro en alternance chez Renault Cléon de 2005 à 2006, j'étais trop contente. (S. Bouteldja)***

Nombreux sont ceux qui, à force d'être refoulés à l'embauche, ont cessé de candidater chez Renault Cléon, quand bien même leurs parents ont pu y travailler jusqu'à

leur retraite. Certains apportent le récit d'expériences de discrimination explicite ayant pu conduire à des poursuites judiciaires.

***Lorsqu'on m'avait refusé l'accès au stage chez Renault, j'étais en larmes. A un an de la vie professionnelle, si on me barrait la route pour un stage non-rémunéré, qu'est-ce que ça serait après ? Mon père a fait sa carrière là bas, et moi je n'arrive pas à rentrer chez Renault. Plus tard, j'ai fait deux mois là bas, le chef d'équipe m'a encouragé à postuler pour un CDI, j'ai reçu cinq refus de me prendre en entretien, tandis que les gars qu'on m'avait demandé de former, bien qu'arrivés plus tard que moi, se voyaient acceptés. Un jour, j'ai envoyé mon CV en changeant le nom, ils m'ont appelé pour me proposer un entretien. Il ne fallait pas un noir supplémentaire en CDI. (S. Mendy)***

***J'ai commencé à Renault en tant que cariste, ils m'ont gardé en intérim pendant 18 mois, j'ai fait quatre ans comme ça chez Renault, de 2005 à 2008. Ils ne prennent pas de gens de Cléon, c'est bizarre hein. Mon frère il y travaille en intérim, il a fait ses 18 mois, il arrête et y retourne dans 6 mois. (M. Konté)***

Safia, qui a longtemps travaillé dans la formation et l'insertion professionnelle des jeunes, rappelle que la

discrimination à l'embauche est une réalité que l'on peut difficilement occulter :

***Ici, il n'y a pas beaucoup de travail. Renault, ça fait longtemps qu'ils ne recrutent plus. Et il y a énormément de discrimination. Je l'ai vu moi, les stagiaires me disaient : on ne trouve pas. J'ai vu que les noirs étaient plus discriminés que les arabes, et les garçons bien plus que les filles. C'est pour ça que, comme je te dis, Cléon c'est bien, mais il faut bouger, il faut aller en région parisienne, là bas ils ne sont plus choqués par ta couleur de peau, ici c'est encore beaucoup comme ça. (S. Bouteldja)***

Face aux situations parfois extrêmement précaires, certains habitants développent des pratiques de commerces relevant d'une économie informelle qui participe à la vie collective au sein des quartiers. Celles-ci relèvent de deux types : celles jugées socialement non-déviantes, et celles au contraire jugées comme étant déviantes.

Le premier type, c'est celui mis en œuvre par les mamans des quartiers Feugrais et Sud, au quotidien comme à

l'occasion des fêtes de quartiers où elles se constituent en stand. Il s'agit de vendre en-cas, plats, boissons ou glaces de façon informelle à des prix extrêmement bas. Ces ventes viennent constituer un appui financier parfois fort utile. Elles contribuent par ailleurs à instaurer une ambiance conviviale au sein du quartier ainsi qu'un partage des spécialités culinaires propres à la culture sénégalaise ou marocaine.

***La seule fois où les mamans vendent des trucs alimentaires, des plats et tout ça, c'était lors de la fête du quartier, après, les mamans, c'est vrai qu'elles vendent des canettes, des glaces, des pastels, ça ne se fait plus mais oui l'été, il y avait une ou deux familles qui vendaient des pastels. (M. Konté)***



“ *Le quartier c’est aussi les mamans qui vendent, ça reproduit le pays, tu frappes au carreau, tu as le choix entre des pastels, des canettes, à chaque fois qu’une maman fait des pastels ou des espèces de choux, tu as le fis qui vient, 20 centimes la pastel, tout le monde donne. Le fils se fait le VRP, ou tu frappes au carreau direct si tu connais. La mère d’Abou, c’est une véritable cheffe d’entreprise. Ça fait de la vie, tout le monde en prend quelle que soit l’origine. (Y. Loue)*

*Le quartier quand il faisait beau, les mamans sortaient avec leurs trucs à vendre à 1 franc à l’époque, tu mangeais et buvais dans le quartier, tu pouvais manger du yassa comme des crêpes marocaines, tu avais de tout. (M. Bendelladj)* ”

A l’inverse, il existe un autre type de commerce informel jugé socialement déviant, il s’agit de divers trafics dont la présence est clairement évoquée comme un problème pour les plus jeunes. La consommation qui en découle fait l’objet d’une grande préoccupation de la part des éducateurs du Point-Virgule ou encore de l’Association de Prévention de la Région Elbeuvienne (APRE) chargés de la prévention sur le quartier. S’instaure alors un travail de longue haleine dans lequel le parcours d’insertion à l’emploi est parfois directement concurrencé par des

recours plus immédiats d’enrichissement. Cette réalité fait partie, bon gré mal gré, de la vie de quartier, et est évoquée parfois avec dérision mais non sans regret, au sein des récits mémoriels. Ces pratiques déviantes, à la fois condamnées et combattues, coexistent malgré tout au sein des espaces du quotidien, suscitent des carrières de délinquance alimentées par une forte précarité socioéconomique qui affecte tout un pan des habitants de ces quartiers.

## L’ANIMATION DE LA VIE DE QUARTIER, DE BOBY À L’ "ANNEXE", EN PASSANT PAR LE BOOMKOEUR

Plusieurs structures éducatives et d’animation sont présentes sur les quartiers et font désormais partie intégrante de la vie sociale de leurs habitants. L’une des plus emblématiques est ce que beaucoup appellent encore aujourd’hui "la Maison de Quartier", ou bien "Boby". Il s’agit du centre social d’animation Bobby Lapointe créé en 1985 au sein du quartier des Fleurs, autrement dit, à Cléon Sud.

*La Tribune des deux rives n°39, 1983, p.11  
"Maison de quartier à Cléon-Sud"*

Maison de quartier à Cléon Sud



**MAISON DE QUARTIER A CLEON-SUD**

Il y a 3 ans, la commission culturelle extra-municipale, définissait un programme de priorités : la Maison de quartier était la première priorité. Aujourd’hui, ce projet va devenir réalité. En effet Cléon-sud est un quartier isolé coupé du restant de la ville par le C.D. 7, refermé sur ses tours, ses immeubles et ses parkings. La Maison de quartier permettra aux associations existantes d’avoir un lieu pour s’exprimer mais permettra aussi de regrouper et de dynamiser toute une population de jeunes. Elle sera ouverte à tous les Cléonnais. Elle sera la première salle de spectacle digne de ce nom sur Cléon, premier lieu de rencontre adapté, première pierre de l’avenir culturel de notre ville. Le mercredi 6 avril, l’équipe d’architectes du S.A.P.A.C. a présenté la Maison de quartier de Cléon-sud aux membres du Conseil municipal nouvellement élu.

Implantée sur le parking de Cléon-sud, à proximité du C.D. 7, l’architecture est basée sur la brique et les verrières. La disposition des locaux permettra la réalisation de travaux manuels (bois, poterie, mécanique...), d’activités théâtre et spectacles, l’accueil de services sociaux (cours de couture, cuisine...) et la garderie des enfants pendant ces activités. Tout en faisant le point financier de l’opération, le compte à rebours pour un démarrage des travaux en septembre 83 a été mis en place. Le permis de construire est déposé, l’appel d’offre aux entreprises se fera en mai-juin. Voici encore un projet qui a la volonté de favoriser les quartiers socialement difficiles. Si le Foyer Stéphanois voulait aller dans la même direction ! A ce sujet la mairie envisage un recensement des problèmes dus aux vices de construction pour redéposer un dossier à la direction de la Société H.L.M., à l’Équipement et à l’État.

C'est notamment, à travers celui-ci, qu'un grand nombre de jeunes ont pu voyager et quitter le cadre restreint de leur quartier, mais également réaliser des activités ludiques et culturelles. Les récits mémoriels font mention

de "Boby" comme une structure leur ayant beaucoup apporté, et vis-à-vis de laquelle ils se montrent très reconnaissants au point de devenir à leur tour animateur au sein de la structure.

**“ C'est une grande partie de l'éducation faite par Boby Lapointe. Nous nos parents, faut dire ce qui est, ils n'allaient pas au MacDo, au cinéma. Mon père il était à Renault, il se saignait toute l'année, on partait en vacances de juin à juillet et voilà. On n'était jamais allé au musée, c'était Boby qui se chargeait de ça. Par la suite j'ai même été animateur, je faisais l'aide aux devoirs, et pendant un moment responsable au sein de Boby, avant la fusion. (M. Bendelladj)**

**On allait à Cléon Sud, à la maison de quartier, à Boby Lapointe, c'était trop bien quand tu es petit, il y avait ce côté solidaire, on était tous ensemble, activités, sorties. (S. Bouteldja) ”**

Dans le contexte de familles nombreuses où il est difficile de maintenir une certaine intimité, la maison de quartier

pouvait faire office de lieu pour mieux se retrouver :

**C'est ma suite, Boby, dès qu'il y a une activité j'y étais et aujourd'hui encore vu que je ne travaille pas. La première fois que j'ai mangé au MacDo, que j'ai été au cinéma, c'était grâce à Boby, la première fois que j'ai été en camping. J'ai été en Corse, en Espagne, dans la Creuse, avant c'était des voyages de trois semaines. (M. Konté)**

La jeunesse n'est pas le seul public à bénéficier de la maison de quartier. Les femmes adultes – généralement appelées "mamans" par les enquêtés - mobilisent également la structure. Bien que ne se limitant pas à cela, les ateliers cuisine et les rencontres autour de quelques

plats semblent être les plus appréciés. Un moment au cours duquel les femmes tiennent à maintenir un certain entre-soi féminin, au risque de susciter l'étonnement de certains responsables :

**“ Ma fille allait à la maison de quartier devenue Boby, et nous on cuisinait le vendredi, on invitait même les gens de la mairie, puis plus rien. (S. Bailleux)**

**Je vais à Boby dès qu'il y a une activité. On vient en couple, sauf pour les ateliers cuisine, c'est mon "moment à moi", je tiens à y aller sans les enfants. (G. Sourir)**

**A Boby, il y avait un repas tous les mois, le vendredi soir, qui réunissait une cinquantaine de personnes, que des femmes, et toutes avaient des enfants, j'ai jamais compris pourquoi elles ne venaient pas avec leurs maris. L'explication était que, pour elles, c'était "leur" sortie. (J-J. Moustier, président de Boby Lapointe de 2001 à 2017) ”**

Depuis 2015, le centre Boby Lapointe a fusionné avec un autre centre qui était situé sur l'autre rive du CD7,

L'Amicale Laïque, afin de devenir Le Sillage. Pourtant, les usagers sont soucieux de maintenir l'appellation "Boby" :

**“ Nous on dit Boby Lapointe, on ne dit pas Le Sillage, je ne sais pas pourquoi ils ont changé de nom. (M. Konté)**

**Ça restera "Boby", comme "Cléon Sud", peu importe comment ils veulent qu'on l'appelle, ça nous appartient, car on a grandi avec. (M. Bendelladj) ”**



Là encore, ce refus de dénomination traduit un phénomène de distance sociale entre ce que beaucoup perçoivent comme deux "parties" de Cléon.

Une frontière symbolisée par le CD7, mais également par le tissu associatif. Se dessine, à travers les discours, une représentation dans laquelle il y aurait eu deux associations pour deux publics distincts : les familles en difficulté et/ou issue de l'immigration d'une part, et les "autres" d'autre part.

C'est d'ailleurs ce qui conduit certains à parler d'une fusion "inaboutie" entre les deux structures, maintenant une sorte de bicéphalie au sein même du Sillage.

A tout le moins, les relations entre les deux structures n'étaient pas toujours faciles à en croire ces quelques témoignages.



Le CD7 vu du ciel scinde la ville en deux

**« L'Amicale Laïque s'appelait "l'Amicale des anciens élèves", j'y étais animatrice et même trésorière. Le public de Cléon Sud est un public qui n'ose pas, ils se cachent un peu entre eux. La directrice de L'Amicale Laïque avait commencé à faire des permanences pour inscrire les enfants de Cléon Les Fleurs, ça avait commencé à porter ses fruits, les parents acceptaient que les enfants traversent cette fameuse route. Et puis le centre de loisirs Bobby Lapointe a vu le jour dans les années 1980. On a toujours eu du mal à travailler avec Bobby Lapointe. Heureusement que le collège est de ce côté-là, ça les incite à venir ici. Les gamins ne connaissaient même pas où était la mairie. (E. Murel, ancienne trésorière de L'Amicale Laïque)**

**Dans l'esprit de beaucoup, la fusion ne s'est pas faite. Bobby Lapointe était connoté centre social tourné vers l'aide et l'animation des familles du quartier Cléon Les Fleurs, c'est-à-dire Cléon Sud, familles en difficulté et bien sûr familles d'immigrés. Et de l'autre côté il y avait L'Amicale Laïque. (G. Piton, membre bénévole du Sillage)**

**Avant, L'Amicale Laïque ne supportait pas qu'on fasse les activités avec eux car Bobby était multicolore et eux non, ils nous refusaient en tant qu'animateurs pour encadrer les enfants du Bas-Cléon. Et malgré la fusion il y a ces deux identités. (M. Bendelladj, ancien animateur et responsable de Bobby au moment de la fusion)** »

La maison de quartier fera l'objet d'une destruction dans le cadre du projet de Rénovation urbaine. Cela risque d'être un moment fort pour beaucoup d'habitants du quartier et de ses usagers qui ont grandi avec "Bobby".

Pour l'ancien président du Sillage, J-J. Mouster, détruire la structure serait bien dommage, il aurait mieux valu reconvertir l'édifice afin de maintenir, à travers lui, une forme de continuité de l'identité du quartier.

**« C'est une erreur de détruire Bobby, il faudrait plutôt le transformer en salle des fêtes et faire le lien à travers cet édifice entre leur histoire et la ville. (J-J. Mouster)** »

L'engouement nostalgique autour de "Bobby" est d'autant plus saillant au sein des entretiens qu'il s'inscrit dans un contraste entre l'offre d'activités proposée autrefois, et l'offre actuelle.

Qu'il s'agisse de la nature des activités, des destinations ou de la durée des séjours, beaucoup décrivent une forme d'amoindrissement de l'offre.

“

**Avant, quand nous étions petits, on faisait de vraies activités avec Bobby. Puis en grandissant c'est devenu : sortie aux Brûlins. (A. Sissoko)**

”

Ce constat fait écho à l'évolution des dépenses budgétaires allouées à l'animation culturelle au sein de la commune depuis près de vingt ans. Cela n'a pas échappé aux Cléonnais qui, notamment en mentionnant

des événements tels que la Parade du Feu organisée annuellement aux abords de la mairie de Cléon, regrettent la perte d'ampleur de l'événement qui a tant marqué les esprits.

“

**"La Parade du feu, on a dû vous en parler. C'est vers juin-juillet, ça fait cinq ans que ça s'est arrêté, c'est un petit truc maintenant ils font un petit défilé avec les enfants des centres aérés. Mais avant il y avait carrément des espèces d'animaux en fer forgé, ils se baladaient comme ça dans les rues, ils partaient de la Traverse et passaient dans les rues devant Pierre Dac, ils redescendaient jusqu'à la mairie, tout le monde dansait, chantait, il y avait de la musique, des buvettes, vente de frites-saucisses, et tout ça. Il y avait une scène montée pour un petit concert. Il y avait un grand feu de palettes, maintenant il n'y qu'un petit feu. C'était blindé." (L. Tarantola)**

”



Photos du défilé à l'occasion de la Parade du feu



De l'aveu d'anciens élus, l'engouement suscité lors de cet événement en centre-ville n'était pas du goût de tous. Comme c'était déjà le cas dans les années 1940 où les

fêtes de village laissaient parfois place à des bagarres entre jeunes, la Parade du feu pouvait conduire à certains échauffements.

“

**"La Parade du feu, je n'y étais pas favorable, car on avait souvent les voitures brûlées derrière. Ce qui m'interpellaient, c'est qu'il y avait beaucoup de gens des quartiers, ça leur permettait de sortir, mais il y avait beaucoup d'enfants seuls livrés à eux-mêmes." (J. Bécasse, élu-adjoint à la mairie de Cléon de 1998 à 2014)**

**"Nous [les jeunes de Cléon Sud], on était invité à la Parade du feu, on y participait pas, alors ¾ des bénévoles qui encadraient la Parade du feu étaient de ce côté-là [du CD7], nous on venait car c'était la fête au village, mais on savait que ce n'était pas notre fête. Les gens du Bas, ils ont toujours eu une image négative de nous, peu importe ce qu'on faisait, pour eux on était délinquant, parfois ils arrivaient déjà alcoolisés, et il suffisait d'un regard de travers avec quelqu'un de pas très équilibré, et ça partait en cacahuète. Malgré ça, on était là pour dire aux jeunes que le jeu n'en valait pas la chandelle, on va encore dire qu'on vient foutre le bazar." (M. Bendelladj)**

”



# LA FÊTE DE QUARTIER : UN RENDEZ-VOUS FAMILIAL INCONTOURNABLE

Mais l'événement festif incontournable, présent dans tous les esprits, et sur lequel tous insistent, c'est la fête de quartier organisée annuellement à Cléon Sud. Elle est le fruit d'un travail collaboratif mené par les habitants du quartier et encadrée par les animateurs de Bobby Lapointe. Depuis que Ghariba Souir a emménagé en 2019

à Cléon Sud, elle ne cesse d'entendre parler de la "fête du quartier", mais n'a toujours pas eu l'occasion d'y assister à cause des restrictions sanitaires liées à la pandémie qui sévit depuis 2020. Cet événement est qualifié de "familial" dans la mesure où tous les âges y participent, les jeunes, les plus âgés, et surtout les "mamans" :

**“ La fête du quartier, c'était quelque chose. Il y avait le cinéma plein air, de la danse. Les mamans, c'était leur rendez-vous, elles préparaient les beignets en avance, elles avaient leurs chaises. (A. Niang)**

***Pour moi, un souvenir majeur, c'est la fête du quartier, ça fait partie de Cléon. Tout le monde est là, il y a des ventes de gâteaux, et il y en a pour tous les goûts, pour tout le monde, toute la journée. A la fin il y a toujours un petit cinéma plein air. C'est bien car les enfants sont au milieu, et les parents on les voit un peu en retrait, en train de discuter, ils sont libres quoi. (A. Sy)***

***Pour moi, s'il faut parler d'un moment, ce sont les fêtes du quartier, sur le parking ici devant Bobby. On prenait tout le parking, ils mettaient des trucs gonflables, ils montaient une scène, on faisait les spectacles, on dansait, il y avait des défilés, des pièces de théâtre. Les danses on les préparait avec notre animateur ici, on faisait notre petite chorégraphie. Après il y avait le cinéma plein air, on attendait la tombée de la nuit, il y avait des animations tout du long. Nos mamans dansaient, il y avait du djembé. (M. Konté)***

***Cléon Sud, ça fait partie de ma vie, parce qu'il n'y avait pas de fête sans une fête à Cléon Sud, ça se faisait toujours par là-bas. Les jeux gonflables, les ventes de pâtisseries orientales, les plats africains. Cléon Sud nous manquera, où seront organisées les fêtes de quartier ? Les cinémas plein air ? Les pastels africaines ? Je ne vois pas, dans l'avenir, où ailleurs qu'à Cléon Sud. (F. Maafi, a grandi au quartier Lacroix)***

***La fête du quartier, c'est comme ça qu'ils l'appellent. C'est généralement en Juillet, en face de Bobby Lapointe sur tout le parking, il y a des jeux, des structures gonflables, un cinéma plein air en soirée financé par les deux communes. Et depuis 4-5 ans, on s'est dit que ce serait bien aussi d'en faire une aux Feugrais, car ça s'est toujours fait aux Fleurs, et les gens disaient "Et pourquoi on a rien nous ?".***

***C'est vrai, toute la vie se faisait là-bas, Bobby, la fête, le carré. Donc on a lancé "Feugrais en fête" et on fait ça le premier mercredi de septembre. On ramène la ferme du Mathou qui propose des tours de poney, il y a des poules, des oies, un four à bois pour que les petits fassent leurs propres pizzas, l'association Aide mon handicap se chargeait de la machine à pop-corn et de la barbe à papa afin de financer leurs projets. (Y. Loue)***



*Ils ont lancé leur propre fête aux Feugrais, on leur a dit "Vous êtes des copieurs", normalement c'est à Sud qu'elle se fait. (M. Bendelladj)*

*Depuis que j'habite ici, la fête du quartier c'est toujours faite ici, mais l'année dernière ils ont décidé de la faire au complexe sportif. Ils ont interdit aux mamans de venir vendre leurs plats/pastels et tout ça, ils ont fait une méga paella gratuite pour tous.*

*Du coup, beaucoup n'y sont pas allés. (M. Konté)*



## EXPRESSIONS MUSICALES : DU BOOMKOEUR À LA TRAVERSE

A travers ces récits mémoriels, "Boby" est présenté comme un vrai poumon pour la vie de quartier, il anime aussi bien le quotidien que l'événementiel. Il fut également un acteur indispensable aux premières productions musicales des jeunes de Cléon, notamment autour de l'univers du rap. La création du studio nommé Boomkoeur dans les années 1990 marque un moment important dans la vie de nombreux jeunes. Composé d'un studio d'enregistrement et d'espaces de répétitions,

ceux qui avaient une appétence pour l'écriture et la rime comme moyen d'expression trouvaient refuge à Bobby. Plusieurs enquêtés ont eu l'occasion d'évoluer au sein de cette sphère du rap local, mais celui qui a eu le parcours le plus inattendu n'est autre qu'Idrissa Sall, né en 1977. Son père, arrivé du Sénégal en 1975, est un ouvrier de Renault, et un des rares primo-migrants sénégalais à être très tôt devenu propriétaire. Idrissa habitait dans une maison proche de l'école primaire Pierre & Marie Curie :



*Ni à LAX, ni à SUD, j'étais le seul à vivre entre les deux. (I. Sall)*



En 1989, alors âgé de 12 ans, il est victime d'un accident, renversé par une voiture en face de l'école Curie, et restera allité durant de nombreuses années. Pour passer le temps, il regarde abondamment la chaîne MTV sur la parabole, consacrée à la musique Outre-Atlantique, et notamment au rap américain. En 1992, il crée son premier groupe de rap, alors âgé d'à peine 15 ans. Contraint de porter un jean large à cause des broches nécessaires à sa rééducation, on l'appelle l' "américain" dans son entourage. "Je rappaiss en béquille" raconte-t-il. Le premier lieu à avoir accueilli son groupe pour répéter leurs chansons, ce fut l'infirmerie du collège Jacques Brel, puis l'atelier MAO de la Péniche sur Elbeuf. Et ce, jusqu'à ce que Bobby ouvre son studio, le Boomkoeur. Son groupe s'appelait UMR, signifiant : Union Multi-Raciale, à cause de la diversité qui régnait en sein de ses membres. Petit à petit, le groupe est amené à monter sur scène à la Traverse, mais également ailleurs dans la région. Idrissa

se souvient de sa "première censure", lorsqu'à l'occasion de la Fête de la musique, son groupe s'est vu interdit de jouer "Nique la police". En 2001, Idrissa part pour New-York et travaille pour la radio Skyrock avec DJ Spunk, le DJ du groupe NTM. Il n'aura eu de cesse d'établir des liens entre les jeunes rappers cléonnais et les acteurs de la production musicale à New-York, il en découle une collaboration sur plusieurs productions, notamment un album qui circule encore aujourd'hui dans les quartiers, un disque surnommé "l'original" par les amateurs de rap.

L'activité musicale est un lien éducatif privilégié à plus d'un titre. La fermeture du studio à Bobby durant plusieurs années a créé un vide, tant il constituait un support indispensable à la production musicale. Pouvoir échanger sur l'écriture des textes, faire entendre aux autres, s'entraîner avec acharnement en salle de répétition, enregistrer et mixer les sons afin de produire une œuvre originale.



*Le studio occupait une place hyper importante pour les jeunes, ils écrivaient et chantaient tout le temps, ils faisaient les premières parties des concerts à la Traverse. Sans ça, ils tournent en rond. (S. Bouteldja)*





Depuis peu, Alex Gomis, fondateur de Creamopus qui a grandi sur Cléon, anime à nouveau le studio. Des créneaux sont prévus afin que les jeunes puissent venir, textes et instrus en main, enregistrer leurs chansons. Parmi eux, le jeune rappeur A-B-D qui pratique le rap depuis l'âge de 7 ans. Le collégien s'est déjà bien fait connaître dans le milieu du rap local notamment pour ses clips comme "Trap Trapper" <sup>(14)</sup> produit au Boomkoeur et diffusé sur Youtube par Le Sillage. Parmi les plus âgés, il est régulièrement fait mention d'une figure plus âgée du rap local, Abd's et son titre "Jeune de tess"<sup>(15)</sup>.

La Traverse, à travers ses concerts, a également marqué les récits mémoriels. Nombreux sont ceux à évoquer la venue de grandes figures du rap français, ou encore du reggae. Le concert de Kery James en 2009 semble être le plus emblématique. Mais il est également fait mention de Wallen, Disiz la peste, les groupes Psy4delarime, Sniper ou Sexion d'Assaut. L'historique de l'expression musicale des quartiers Arts Fleurs Feugrais est bien plus riche que ces quelques éléments anecdotiques. C'est pourquoi cette thématique fera l'objet d'une étude spécifique encadrée par la mairie de Cléon et l'association la Traverse.

## L' "ANNEXE"

Le Point-Virgule est une structure d'accueil des 16-25 ans appartenant à la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Elle est située au niveau du centre commercial situé à la frontière entre Cléon Sud et le quartier des Feugrais.

La particularité de cette structure est que, bien qu'étant saint-aubinoise, elle accueille en majorité un public cléonnais. Elle est en place depuis 1996 et souffrait d'un déficit d'image comme l'explique son actuel directeur :

***Il y avait une incompréhension du travail des éducateurs avec les jeunes. Dans les journaux on parlait de ce qu'il se passait devant le Point-Virgule, c'était un peu la verrue de Saint-Aubin, ils en avaient marre. Puis je suis arrivé ici en tant qu'emploi jeune, j'ai mis les pieds dans le plat avec les gars du quartier, en plus j'étais boxeur professionnel à l'époque, j'ai eu des histoires un peu dures, mais on a fini par me donner carte blanche pour changer l'image de cette structure. J'ai reconstruit tout un projet en 2000 en créant ma propre équipe. (Y. Loue)***

Avant d'être un lieu consacré à l'insertion professionnelle des jeunes, c'est avant tout un lieu d'accueil où les jeunes peuvent se retrouver, c'est de là que vient d'ailleurs le nom de la structure. Un lieu où les jeunes aiment se "poser", c'est un lieu qui est comme une "pause" dans la

phrase. Et aujourd'hui encore, l'accès à l'espace accueil du Point-Virgule constitue un rite de passage pour ceux qui atteignent l'âge de 16 ans, et ce quel que soit le quartier duquel ils viennent :

***Ici, c'est le regroupement dès que tu as 16 ans, même si tu es de Lacroix, de Pierre Dac. Le Graal, c'est de rentrer au Point-Virgule, car il n'y a pas de structure 16-25 sur Cléon si ce n'est ici. Tu vois souvent les gars de 14 ans qui essayent de se faufiler. Ici ce n'est jamais vide, il y a la PlayStation, le billard, un café pour 20 centimes, c'est presque mieux qu'un bar, et on rigole, on parle beaucoup, de l'actualité. Cet endroit, je l'appelle le comptoir des échanges, le boulot il se fait-là, pour nous éducateurs. On a la salle de musculation accessible 2h/jour, car certains passent par l'éduc sportif pour exprimer un mal-être. (Y. Loue)***

***Ils m'ont aidé quand j'avais un entretien, si tu as vraiment faim tu vas les voir et ils vont t'aider. Après 16h, le point de rendez-vous c'est le Point-Virgule, quand ça ferme en août ça fait bizarre. Tu payais 80frs l'année pour faire de la muscu tous les jours avec Mouss, le meilleur entraîneur du monde. Tous ceux qui y sont allés ont porté 100kg. (A. Sissoko)***

14 <https://www.youtube.com/watch?v=vbsfRS4rZ6k&t=11s>

15 <https://www.youtube.com/watch?v=UlllZcCNlnM>

Là encore, les jeunes n'ont pas manqué de se réapproprier la structure en lui donnant un autre nom. Personne n'appelle la structure "Point-Virgule" dans les faits, mais plutôt l' "Annexe". Cela s'explique par la diversité des

services qu'elle propose en restant toujours attentive aux besoins des habitants au quotidien, parfois pour des choses très anodines comme imprimer des documents ou constituer un dossier :

“

***Je m'étais demandé pourquoi les jeunes disaient toujours l' "Annexe", c'est parce qu'on est comme une annexe de mairie.***

***Car on intervient dans tous les domaines. La santé quand on accompagne un dossier MDPH, les parents qui n'arrivent pas à joindre le bailleur à cause d'un problème de chaudière, le dossier de retraite des papas. Il y a une vraie attache avec la structure, c'est un lieu ressource avec une vraie proximité avec les usagers. Beaucoup ne vont pas en mairie, ils vont venir ici. (Y. Loue)***

”

Mais le Point-Virgule c'est aussi un moyen de s'évader, de s'inscrire dans un processus éducatif durable menant à une insertion professionnelle. L'outil privilégié reste les chantiers éducatifs à travers lesquels les usagers peuvent partir en séjour. Ces séjours sont une occasion de tisser

des liens profonds et durables, d'extirper les jeunes de leur environnement et ainsi avoir un meilleur impact sur leur parcours. Nombre de jeunes ont bénéficié de ces dispositifs et s'en montrent aujourd'hui très reconnaissants :

“

***Chaque année, avec les restrictions budgétaires, on est obligé de réduire la durée des séjours. Pourtant, on gagne énormément de temps en faisant des séjours. Quand tu fais un projet avec Les Voiles de l'Espoir qui te propose des traversées en mer sur un voilier de 25 mètres de long et de participer à une course où tu traverses une dizaine de pays pendant quatre semaines en mer, il faut apprendre la vie de groupe, etc. Abdoulaye a fait partie de ces jeunes, c'est resté gravé en lui, ensuite on l'a emmené au service volontaire en Espagne. Ça permet d'avoir un regard différent sur le quartier, qu'il y a plus important. C'est avec des actions comme ça que tu transformes les gens, mais il faut de l'argent pour ça. (Y. Loue)***

***Sans l' "Annexe", on n'aurait pas eu tout ce qu'on a eu. Il m'a envoyé une saison au ski pendant 6 mois durant lesquels je n'ai pas vu ma famille, il a vu que j'étais motivé, il m'a proposé beaucoup de choses. (H. Djelloul, aujourd'hui médiateur pour le bailleur Foyer Stéphanois)***

”

D'autres habitants ont une image de la structure moins positive. Ils sont marqués par les rassemblements de jeunes aux abords du Point-Virgule perçus comme nuisibles et sources d'incivilités. C'est toute la difficulté du travail d'éducateur au sein des quartiers prioritaires. L'éducateur doit parvenir à inculquer des règles jugées souhaitables tout en maintenant un lien de confiance durable avec les jeunes au prix d'une coexistence tolérée avec des pratiques déviantes, sans jamais

toutefois contrevenir aux normes prises pour référence au sein de l'espace éducatif. Cette tolérance vis-à-vis de comportements jugés déviants finit souvent par contaminer les acteurs de proximité qui sont alors perçus extérieurement comme compromis. S'instaure une quête d'équilibre entre le maintien d'une double légitimité aux yeux des institutions et aux yeux des publics d'usagers face auxquels ils ne doivent jamais perdre la face.

“

***On est toujours un peu sur le fil du rasoir, tel un équilibriste, on est ni les potes des jeunes, ni les "indics", c'est compliqué, faut naviguer là-dedans sans jamais oublier où est notre place. Quand tu arrives à en tirer un vers le haut c'est grâce à une relation de confiance construite depuis des années. (Y. Loue)***

”



Il reste que, sur le volet "accueil", les usagers sont quasi-exclusivement des hommes. Il apparaît que les femmes n'envisagent pas d'accéder à cet espace ce qui susciterait ce qu'elles décrivent comme une certaine gêne. Toutefois, elles sont nombreuses à accéder à l'ensemble des autres services : chantiers jeunes, ateliers insertion, etc. Pour combler ce déficit, l'équipe veille à recruter des stagiaires femmes ce qui permet d'attirer les jeunes filles du quartier

et d'établir un lien durable avec la structure. On remarque que plusieurs femmes ayant grandi sur le quartier, à défaut d'accéder à l'espace accueil de l' "annexe", préféreraient se rendre à l'APRE, une structure présente sur Cléon chargée de la prévention spécialisée. D'autres mettent en avant une division sexuée des structures, d'un côté il y aurait l' "Annexe" pour les garçons, et de l'autre "Boby" ou l'APRE pour les filles :

**Il y avait aussi l'APRE, à l'époque de Jean et d'Hélène, on allait partout : Mont Saint-Michel, Les Sables d'Olonne, et quand tu allais au local il y avait un canapé, des jus d'orange, on discutait, c'était vraiment le lieu où l'on pouvait échanger. Point-Virgule ce n'est pas pareil, c'est pas le même délire. (S. Bouteldja)**

**C'est un truc de mecs. Enfin, à la base, ce n'est pas un truc de mecs, mais ça a toujours été comme ça. Il y a très longtemps, j'y étais rentrée. Les éducateurs, c'est que des mecs, et tu as que des mecs qui viennent, ce n'est pas qu'on ne se mélange pas, mais c'est étrange quoi, moi si j'ai envie d'y aller je peux y aller, mais les mecs ils vont tous me regarder et dire "Ouais elle a craqué". Par contre j'ai été au ski avec l' "Annexe", on avait fait une équipe garçons-filles. C'est pour ça que nous ça ne nous dérange pas, on ne va pas se plaindre, c'est leur truc, nous on avait Boby. (M. Konté)**

Dans le cadre du projet de Rénovation urbaine, l' "Annexe" est vouée à être détruite pour être réinstallée ailleurs sur Saint-Aubin. Nombre d'usagers réguliers interrogent l'équipe "Vous fermez quand ?", explique Yazid. Au regard du travail d'accueil et d'éducation fourni

par la structure auprès des jeunes de 16 à 25 ans et le rôle de ressource qu'elle représente pour les habitants au quotidien, ce départ risque d'impacter durablement la vie au sein du quartier. C'est une transition importante qui se profile dans les années à venir pour relever ce défi.

## LE FOYER MARIE FOUCHER

Il est une autre structure sur la commune de Cléon qui revêt une grande importance. Il s'agit du foyer d'accueil pour "femmes en détresse" du nom de Marie Foucher. L'objectif est "la prise en charge matérielle et morale des femmes et des enfants obligés de quitter leur foyer pour se soustraire aux violences physiques et morales". Elle a été créée en 1982 avec pour président M. André Fluteau. L'ensemble de plusieurs appartements dédiés audit accueil ne fut acquis qu'au terme d'une longue lutte dont il est fait mention dans La Tribune des deux Rives dès 1983.

Une lutte à laquelle participait notamment Jeanne Smaïli, née à Tlemcen (Algérie) en 1939, arrivée en France avec son époux en 1963. Elle-même victime de violences conjugales, Jeanne en est venue à défendre les femmes battues, à une époque où la cause n'était pas encore une évidence aux yeux de tous :

**Il a fallu que je me batte pendant vingt-ans, on faisait le jour et la nuit, parfois 48h d'affilée, c'était dur, on était que 3 personnes. On tournait la nuit pour trouver une place où loger femmes et enfants en détresse. (Jeanne Smaïli)**

### Pour l'accueil des femmes en détresse LA MAISON MARIE FOUCHER attend son financement

Marie Foucher était une militante syndicaliste qui engagea les premières grèves de 1936 dans les chemiseries elbeuviennes. C'est le nom de cette femme militante qui a été retenu pour l'association des femmes en détresse qui a pour objectif "la prise en charge matérielle et morale des femmes et des enfants obligés de quitter leur foyer pour se soustraire aux violences physiques et morales". Avec une volonté d'accueil, d'accompagnement, d'aide administrative et juridique dans l'effort de réinsertion sociale et professionnelle des femmes, l'association a été créée le 9 avril 82 (le président en est M. André Fluteau) et une maison Marie Foucher devrait ouvrir ses portes à Cléon.

personnes salariées, se fixe trois buts : l'accueil d'urgence d'une femme battue qui quitte son foyer, souvent avec ses enfants ; l'accueil à plus long terme d'une femme pour lui permettre de "faire le point", de se réinsérer socialement ou professionnellement et de se trouver un logement. Enfin une équipe d'animatrices ira vers les femmes, c'est à dire dans les quartiers, dans les cités, vers celles qui ne sortent pas, ou qui ont besoin d'un soutien.

#### Femmes battues

Les femmes battues, même si le sujet est un peu tabou, sont pourtant plus nombreuses qu'on ne l'imagine. M. Rhem maire de Cléon, présent lors d'une conférence de presse de l'association, expliquait : "Comme tous les maires, je vois régulièrement arriver en mairie, parfois en pleine nuit, une femme avec ses enfants qui a quitté précipitamment son foyer pour échapper aux coups ou qui a été mise à la porte

#### Accueil d'urgence

La maison prendrait plutôt la forme de plusieurs appartements situés dans les immeubles en construction, allée Allende. Cette structure animée 24h sur 24, par plusieurs

La Tribune des deux rives, n°44, 1983, p.10  
"Marie Foucher attend son financement"

Plusieurs femmes parmi nos enquêtées ont bénéficié de cet accueil. C'est le cas de Sylvie Sorel qui, face à un mari violent, quitta le foyer familial en 1985 avec ses deux fils et une petite valise pour atterrir au centre d'accueil Marie

Foucher à Cléon. Elle y rencontre notamment Jeanne Smaïli avec qui elle travaillera pendant huit années. Au bout de six mois d'hébergement, elle obtiendra un appartement au sein de l'immeuble Hortensia.

## LA MOBILITÉ AU FIL DES ÂGES

La question de la mobilité est un aspect transversal à l'ensemble des entretiens réalisés. Qu'il s'agisse de se rendre à l'école, au travail ou faire des achats, la question des moyens de transports et de l'amplitude des déplacements se pose. De longue date, elle fait l'objet de préoccupations.

A titre d'exemple, l'évocation des bouchons sur le CD7 lors des sorties des employés de Renault constitue un souvenir saillant pour beaucoup d'anciens. Dans un numéro de 1980, un article de La Tribune des deux rives titrait : "Libérons les Cléonnais", faisant écho à la difficulté que les habitants avaient à s'insérer sur la voie urbaine avec leurs véhicules, au temps où les feux tricolores n'étaient pas encore installés. On y fait justement

mention de la proposition de placer des feux tricolores. Et aussi de créer une voirie permettant la "liaison entre le CD7 et le centre-ville en passant derrière la cité Lacroix". On y voit un dessin illustrant une voiture attendant au stop devant une file de voitures, la légende commente "Quand la Régie passe, les Riverains trépassent" :

*"Les pauvres Cléonnais qui veulent rejoindre le CD7 en seraient réduits à patienter en lisant "La Tribune", à contempler le paysage ou à tenter de deviner la nature du dessert que dégustent les hôtes du "Campanile" tout proche s'ils ne conservaient le secret espoir de franchir à tout moment le barrage multicolore. (...) En un mot comme en mille, les Cléonnais sur quatre pneus sont séquestrés et interdits de séjour, c'est selon."*

## LIBERONS LES CLEONNAIS !

Carrefour du CD7 et de la rue de l'Eglise, un jour de mars (n'importe lequel), à 14h05. Sept voitures devant et autant derrière.

Et ça traîne !, Et ça traîne !

Le flot quasi ininterrompu des "régimens" (en français les travailleurs de la Renault-Cléon) qui quittent l'usine en rangs serrés, pare chocs contre pare chocs constituent un mur impénétrable, une sorte de rideau de fer...

Les pauvres cléonnais qui veulent rejoindre le CD7 en seraient réduits à patienter en lisant "la Tribune", à contempler le paysage ou à tenter de deviner la nature du dessert que dégustent les hôtes du "Campanile" tout proche s'ils ne conservaient le secret espoir de franchir à tous moments le barrage multicolore.

Et, hop ! en voilà un qui s'évade (le courageux conducteur de la Renault 14 à quand même contraint un vélomotoriste qui cheminait sur la piste cyclable à freiner sec, très sec...).

Même topo pour les automobi-

listes cléonnais en provenance de Saint-Aubin, ils attendent, le pied tendu sur l'accélérateur, que le mur s'étire pour se faufiler dans une brèche de quelques secondes...

En un mot comme en mille, les Cléonnais sur quatre pneus sont séquestrés et interdits de séjour, c'est selon. Evidemment cette "privation de liberté" ne dure que dix à quinze minutes, mais il n'en demeure pas moins que cette satanée situation se renouvelle quotidiennement, matin, midi et soir.

Le drame n'a, fort heureusement, pas échappé au Q.G de la rue Sortemboe, la municipalité prépare en effet une offensive en trois temps pour démolir le mur automobile du CD7 libérer les Cléonnais, en somme.

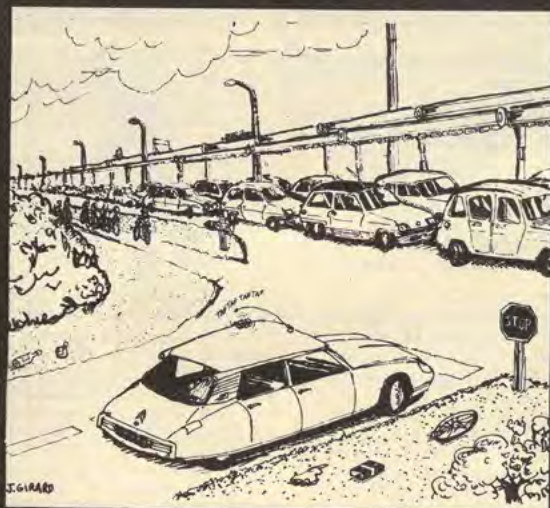
La première étape, tel un round d'observation, consiste à prévenir le danger, en l'occurrence les risques d'accidents. Pour se faire les panneaux "agglomération", qui contraignent — théoriquement — les automobilistes à lever le pied, vont être déplacés. Actuellement

plantés au niveau du stade, ils vont être installés à la hauteur de l'intersection CD7 rue du Bois du Prince.

Deuxième opération, cette fois on prend le problème à bras le corps, des feux tricolores vont voir le jour à ce même carrefour voilà qui permettra un meilleur écoulement du trafic.

Troisième temps (l'apothéose) : percée d'une voirie au droit de l'actuelle carrière Patin (entre le carrefour des rues de l'Eglise et Bois du Prince), cette nouvelle "pénétrante" permettant d'établir la liaison entre le CD7 et le centre ville en passant derrière la Cité Lacroix.

A quand la "libération" des automobilistes cléonnais, ou, plus prosaïquement, la percée de cette nouvelle voie qui devrait être le remède efficace ? En juillet, quand une bonne partie des Cléonnais et des "régimens" qui ont la chance de pouvoir partir en vacances seront englués dans les bouchons des vacances sur la N7 ou l'A6...



Quand la Régie passe les Riverains trépassent...

Le CD7 est donc, depuis son agrandissement et l'installation de la Régie Renault, un obstacle. On a pu voir que, sous certains aspects, il existe une sorte de frontière symbolique entre les habitants des deux rives, notamment entre Cléon Sud d'une part, et le centre-ville.

C'est en portant attention aux trajectoires scolaires des habitants des quartiers que l'on se rend compte de

l'interdépendance entre la carte scolaire, la mobilité et les réseaux de sociabilité qui en découlent. Restreints à se déplacer à proximité de leurs habitations lorsqu'ils sont encore à l'école primaire, les Cléonnais franchissent nécessairement le CD7 afin de rejoindre le seul collège de la commune, l'établissement Jacques Brel.



# LE COLLÈGE

Le collège est le fruit d'un effort de longue haleine et d'une attente que décrivent épisodiquement les articles de La Tribune des deux rives au cours de l'année 1979-80. Un aménagement provisoire avait été mis en place faute

de places dans les collèges de l'agglomération, impliquant des déplacements particulièrement pénibles pour les jeunes collégiens.

## CLEON pas de collège...

Vue la nonchalance affichée dont l'Administration faisait preuve pour faire progresser le dossier, alors qu'à Cléon toutes les conditions requises avaient été remplies, on s'en doutait un peu. En conservant toutefois l'espoir que les difficultés qu'engendreraient l'absence d'un C.E.S 600 à Cléon pour la ren-

trée 80 alarmeraient Préfecture et Inspection académique et conduiraient le Ministère de l'Éducation à octroyer l'enveloppe budgétaire indispensable au financement de l'établissement.

Bernique !

Cléon n'aura pas de collège en septembre prochain. M. Laferrère, sous-préfet, l'a déclaré au cours d'une réunion des maires du canton qui s'est déroulée le 10 janvier. Les familles feront donc un peu plus les frais d'un budget d'austérité dont le gouvernement semble ignorer les retombées.

Mais que les jeunes Cléonnais qui effectuent cette année le trajet Cléon-Elbeuf dans des conditions lamentables se consolent ! Ils ne seront pas les seuls à être privés d'un établissement scolaire dont la nécessité n'est plus à démontrer puisque d'autres villes de Seine-Maritime se sont également vues refuser la réalisation de leur C.E.S.

Au fait, quel représentant des pouvoirs publics avait déclaré, lors de l'inauguration de l'école Gosciny en novembre 1978 : "le C.E.S est inscrit sur la liste supplémentaire pour 1979. Ce qui signi-

fie qu'il pourrait accueillir les collégiens au plus tard à la rentrée de septembre 80".

Promesses ? Quelles promesses ? On les tiendra quand même avant les élections présidentielles... En effet, pour les besoins de la publicité préelectorale, le gouvernement fera bien un petit geste...

Préoccupés par les problèmes qui pourraient se faire jour à la rentrée de septembre 80, nous avons attiré l'attention de la Préfecture afin qu'elle fasse (mais peut-on encore l'espérer !...) tout ce qui est en son pouvoir pour

que les enfants de la rive droite, les jeunes Cléonnais notamment, ne fassent pas l'an prochain les frais d'une promesse non-tenue.

Quant au Conseil municipal il étudie dès à présent les questions de ramassage scolaire pour l'année prochaine et proposera des solutions. Mais la Préfecture et l'Inspection d'Académie l'entendront-elles de la même oreille ! Dans le même temps, les élus Cléonnais continueront à se battre pour obtenir que le collège ouvre à la rentrée 1981 !

Alain RHEM, maire  
Alain OVIDE, 1<sup>er</sup> adjoint,  
Président de la Commission  
Éducation du SYVOM

La Tribune des deux rives, n°6, 1980, p.12 - "Cléon : pas de collège..."

"2830 élèves pour 2150 places. (...) Plus d'élèves que de places disponibles dans les collèges du canton, une rive droite sous-équipée mais en pleine expansion... Le collège de Cléon est devenu une nécessité. C'est pourquoi, à la rentrée de septembre 79, les élèves de Cléon, Tourville-la-Rivière, Freneuse et Sotteville-sous-Val qui entraient en sixième ont été scolarisés à Elbeuf, au collège installé dans les locaux du lycée André Maurois. (...) Ainsi, les enfants du centre de Cléon prennent l'autocar le matin à 7h20 et arrivent au collège Maurois à 7h35, soit 25 minutes avant l'ouverture des portes et 40 minutes avant que les cours ne commencent ! Ils ne seront de retour dans leurs foyers qu'aux alentours de 18h, soit une journée scolaire de onze heures..."

(La Tribune des deux rives, n°5 - Décembre 1979, p.9)

## CLEON

### Le 27 novembre LE C.E.S. JACQUES BREL A ÉTÉ INAUGURÉ

En prenant le nom de Jacques Brel, le C.E.S. de Cléon a officiellement ouvert ses portes en présence de Laurent Fabius, ministre, Marc Massion, député, de M. le recteur d'académie, et de nombreuses personnalités, parents d'élèves, enseignants et élèves qui s'associaient à cette manifestation.

*Une inauguration officielle donne toujours une atmosphère de fête dans une commune car elle marque l'aboutissement d'efforts, et concrétise la réussite d'un souhait ou d'un besoin de la communauté locale". C'est ainsi que commençait l'intervention d'Alain Rhem, maire de Cléon. Le maire a rappelé ensuite que la concrétisation du C.E.S. était l'aboutissement d'un long combat que*

*du savoir-faire des composantes de notre pays sans remettre en cause la responsabilité des équipes éducatives : parents, associations doivent intervenir dans la formation, dans la préparation de l'adèle afin de rendre l'enfant ouvert à toutes les disciplines, de le rendre responsable et de l'armer socialement contre les tares de notre société : le chômage, le racisme, la médiocrité ou l'insécurité".*

*Passant ensuite la parole à M. Ovide son 1<sup>er</sup> adjoint celui-ci commença par l'historique de toutes les démarches qui furent nécessaires pour que l'établissement sorte de terre : la première prise de décision, début 78, le choix d'un modèle, la définition du programme pédagogique avec élus, architectes, professeurs et parents d'élèves, la défense du projet devant l'administration de l'Éducation nationale, la recherche du financement et ses aléas. L'état devait financer mais réduisit le projet. Le Conseil général accepta de le remplacer, et la ville reprit la maîtrise d'ouvrage. Bref, février 82 était arrivé et le collège devait être prêt 6 mois plus tard !*

*"Début février, donc, poursuit Alain Ovide, les dés étaient jetés, et, en tant qu'élus de Cléon chargé de suivre le chantier, en tant qu'élus du Syvom responsable de la commission Éducation, je savais qu'il n'existait qu'une solution : tenir le pari, sans cependant céder à la facilité, sans céder à la contrainte, combats pesants de délais extrêmement courts, et avec la volonté clairement affirmée de trouver à chaque fois la meilleure solution à l'ensemble des problèmes qui ne manquent pas de surgir dans le sursis d'un chantier de cette importance.*

*Je pense pouvoir dire aujourd'hui que ce pari a été tenu. Je doute aussi que, s'il le fut, c'est grâce à l'esprit d'équipe qui a régné dans les réunions de chantier. Une réalisation comme celle du collège de Cléon ne peut être, en effet, celle d'un seul homme, mais le fruit d'un travail collectif.*

*19 millions de francs, ce sera le coût en fin de construction, dont 8 millions et demi de subvention départementale et 3 millions 300 mille francs de T.V.A. que nous récupérerons en 1984. Cette réalisation coûte donc aux contribuables de l'agglomération 7 200 000 F dont 1 600 000 F pour les contribuables cléonnais puisque Cléon participe pour 22 % aux dépenses du Syvom.*

*Fallait-il prendre cette charge en compte, alors que l'enseignement secondaire n'est pas de la compétence des communes ? A aucun moment, nous n'avons hésité, avec la conscience claire que l'Éducation est la première chance de notre pays.*

*Mme la Principale, MM. et Mmes les professeurs, ce collège est maintenant le vôtre. Que vous ayez plaisir à vous y retrouver et à y travailler sera notre récompense.*

*Jeunes enfants de Cléon, Tourville, Freneuse, Sotteville, ce collège est aussi le vôtre. Pour vous aussi, et surtout pour vous nous l'avons voulu accueillant, sympathique. Vous avez aussi à votre dis-*

*position de nombreuses installations sportives, et des espaces verts. Vous disposez ainsi d'un ensemble de qualité, dans un cadre particulièrement agréable. Toutes ces choses coûtent cher, et coûteuses de plus en plus cher. Alors, je vous demande d'agir, dès aujourd'hui en citoyens responsables : respectez et faites respecter votre collège ; gardez-le agréable et sympathique, ainsi vous y travaillerez mieux. C'est là notre espoir.*

*Parvenu au terme d'un mandat municipal, nous pouvons dresser le bilan de notre action pour l'éducation. Après la construction du collège du Mont Vallot, nous inaugurons celui de Cléon : au total, c'est 1 200 places que nous ouvrons aux jeunes des communes, et 96 places dans l'enseignement spécialisé au collège du Mont Vallot. Deux collèges neufs, une section d'éducation spécialisée, et en moins de 6 ans ! cela n'appelle pas d'autres commémoratives.*

*Un bilan appelle un programme. Nous savons que d'autres équipements sont indispensables à nos communes. Dès lors, nous demanderons probablement le collège de Coudérot, dernier élément nécessaire à une répartition harmonieuse de l'enseignement du premier cycle sur l'agglomération".*

*M. le Docteur Coustare au nom du département et Laurent Fabius ministre du Budget dans leur intervention rendirent hommage au grand travail de réalisation de la municipalité tandis que Laurent Fabius après son intervention, rejoignait pour les recevoir les gré-*



Pendant la visite



Evoquant le nom de Jacques Brel, M. Rhem dit encore : "Pourquoi encore Jacques Brel ? parce que le monde audio-visuel a été multiplié par le personnage qui sans grand moyen artificiel savait créer l'émotion de télévision, à l'aide de mots, de musique, de sincérité. Il soulevait, disait-il son équilibre au sein des déséquilibres les plus grands, des efforts les plus violents. Dans ses chansons, ses poèmes, son œuvre cinématographique, il a su par sa sincérité lancer à la face du monde l'amour des autres, l'amour de la vie, l'amour de la paix, il n'a pas craint de dénoncer le pouvoir de l'argent, les mondes sclérosés de l'enfance, l'embourgeoisement ; et la révolution qu'il engendre, trouve son

La Tribune des deux rives, n°35, 1983, p.9  
"Le 27 novembre (1982). Le C.E.S. Jacques Brel a été inauguré"



L'entrée au collège est donc source de rencontres avec d'autres habitants de la commune, mais aussi avec ceux de communes extérieures, autrement dit, c'est faire

l'expérience d'un élargissement du cercle de mobilité ainsi que d'une certaine altérité :

“

***C'était turbulent, on avait plusieurs profils sociaux qui se confrontaient, il y avait nous de Cléon Sud, ceux de Lacroix qu'on n'aimait pas avant, et ceux de Tourville et Freneuse qui avaient une vie différente de la nôtre, avec leurs a priori, on leur a fait voir qu'on n'était pas si méchant que ça, fallait juste un peu de relationnel, et les codes n'étaient pas les mêmes. Nous c'était les codes de quartier, eux ils ne vivaient pas en HLM. (M. Bendelladj)***

***Au collège Jacques Brel j'y ai mes meilleurs souvenirs. (A. Sissoko)***

”

Le collège semble souffrir d'une image vacillante. Certains expriment une vision négative sur l'établissement et plusieurs enquêtés ont étudié dans un collège privé sur l'agglomération elbeuvienne ou sur l'agglomération rouennaise, expérimentant un élargissement de la mobilité que ne connaîtront les autres qu'à partir du lycée.

Le lycée est effectivement une seconde étape pour les jeunes de ces quartiers puisqu'ils sont désormais contraints de quitter la commune. La grande majorité des

enquêtés ont étudié au lycée Ferdinand Buisson d'Elbeuf, seule une minorité à étudié en dehors de l'agglomération elbeuvienne. Il n'est plus question de rentrer manger le midi, c'est alors l'occasion pour les lycéens de manger au centre-ville d'Elbeuf entre camarades, d'emprunter les transports en commun.

La mise en place d'un réseau de transports à l'échelle de l'agglomération elbeuvienne (T.A.E.) en 1980 a joué un rôle important. Le réseau n'a eu de cesse de se développer en quarante ans.

“

***Avant, c'était des numéros, les lignes 2 et 3 desservait Cléon Sud, et la ligne 1 la mairie de Cléon. Les trois mènent à Elbeuf, donc c'est très facile de s'y rendre quand on est Cléonnais. Depuis qu'IKEA s'est installé, ça s'est amélioré, avant ils s'arrêtaient à 19h50, maintenant la ligne F qu'ils ont ajoutée va jusqu'à 22h20. (M. Konté)***

”

Les orientations scolaires adoptées au lycée ont par conséquent déterminé les réseaux d'interconnaissance. Ne se retrouvant pas au même lycée, ne prenant pas les

mêmes lignes aux mêmes horaires, ne déjeunant pas aux mêmes endroits, chacun suit un chemin l'éloignant des autres.

“

***Comme je n'ai pas été au lycée d'Elbeuf, je n'ai pu garder les liens tissés durant l'enfance comme l'ont fait les autres en allant au kebab grâce à la carte cantine. Moi je partais à 6h30 du matin pour prendre le S63 jusqu'au lycée à partir du Champ de foire, et lorsque je rentrais il était 19h, donc je n'avais pas envie de ressortir derrière. Quand j'y repense, avec du recul, j'étais motivée pour faire ce trajet. (A. Sy)***

”



Comme l'indique ce témoignage, l'accès à l'agglomération rouennaise est parfois assez périlleux au quotidien, et

c'est le lot de tous ceux qui décident d'entreprendre des études supérieures ou de trouver un emploi :

“

***Il y a la gare de Saint-Aubin, mais quand on voit le prix du billet, ce n'est pas possible. Quand je travaillais vers Darnétal, et que je devais monter là-haut, j'en avais pour 2h45 de transports. (L. Tarantola)***

***Pour aller au lycée Lemonnier à Rouen il me fallait prendre le E, puis une fois au Champ de foire d'Elbeuf prendre le 32, et une fois aux Bruyères prendre le 42. (A. Niang)***

***J'ai été en fac d'anglais à Mont-Saint-Aignan, mais je n'y allais plus. C'est ça qui m'a fatigué, prendre le train à Saint-Aubin. C'était dur." (S. Mendy)***

”

Un autre type de déplacement est celui, hebdomadaire, des après-midi shopping. Pour plusieurs enquêtés, la sortie rituelle des mercredis et samedis après-midi durant leur jeunesse consistait à se rendre au centre

commercial de Tourville-la-Rivière. En grandissant, ces sorties à Tourville ou à Elbeuf finissent par lasser, les jeunes cherchent à aller plus loin, comme au centre-ville de Rouen.

“

***Les mercredis ou samedis après-midi, les sorties qu'on faisait c'était soit Tourville, soit Rouen. (A. Sissoko)***

***Maintenant, pour me faire plaisir je vais à Rouen, je ne vais même plus à Tourville. Tourville c'est lassant, on l'a fait jusqu'à quinze ans entre copains pour se balader, faire les magasins. Mais une fois 17 ans, on va directement à Rouen. (L. Tarantola)***

”

Les "mamans" s'organisent entre elles, notamment lorsqu'elles n'ont pas le permis, et font leurs courses de concert. M. Bendelladj se souvient des habitudes qu'avait sa mère avec sa bande de copines, toutes originaires du Maroc. L'une des sorties shopping favorite de nombre

de mamans était de se rendre au marché du vendredi de Mantes-la-Jolie. A cet effet, Le Sillage organisait des sorties pour les femmes du quartier afin qu'elles puissent s'y rendre moyennant la somme participative de 2€.

“

***Pour les courses à l'extérieur de Cléon, ma mère allait avec sa bande de copine, une d'entre elles avait le permis, donc elles partaient à quatre faire les magasins. C'était comme si elles avaient fait un marathon. Une fois terminé, elles rentraient à la maison et buvaient le thé. Attention, nos mamans misaient aussi sur leurs enfants pour qu'ils obtiennent leur permis.***

***Je m'étais débrouillé pour passer le permis en travaillant un peu, mais c'était un piège ! J'étais réquisitionné. Elle, elle était fière de pouvoir emmener ses copines, quand elle disait "C'est Mohamed qui va nous ramener", je voyais la fierté qu'elle éprouvait, et moi, patient, je disais jamais "Dépêches-toi", après tout ce qu'elle a fait pour nous. (M. Bendelladj)***

”

# SOLIDARITÉ : ENTRE SPONTANÉITÉ ET ENTRE-SOI

Comme cela a déjà été souligné, les notions de "solidarité" et de "famille" sont les deux mots-clés qui reviennent inlassablement à travers tous les entretiens réalisés auprès de ceux qui ont grandi aux quartiers des Fleurs, Feugrais et Lacroix. On peut distinguer deux formes de solidarité : une solidarité de soutien dont tout le monde

peut être le bénéficiaire, celle-ci intervient notamment en cas de coup dur : un décès, un trop grand nombre d'impayés, ou encore lorsqu'il faut partir à la recherche d'enfants disparus sur le quartier. Ou bien, de façon plus courante, en partageant les plats quotidiennement entre voisins.

“

*Là, il y a de la vraie solidarité, elle est même très puissante. On a eu des familles expulsées à cause de défaut de paiement du loyer. Les enfants ont fait une quête, le jour-même la famille était remontée dans son logement. A chaque fois qu'il y a un décès, les quêtes pour envoyer les corps au Sénégal, c'est pareil. (Y. Loue)*

*Les gens du quartier se respectent beaucoup entre eux, ils étaient comme une seule famille, s'il arrive quoi que ce soit dans une famille, les autres seront derrière. Il y a une famille, les HLM d'Elbeuf lui ont jeté les affaires à l'extérieur, tout le monde était soudé, ils ont cotisé 3 000€, sur le champ, au moment où on m'en a parlé, c'était déjà remboursé. (M. Saïdi)*

*Nous on l'a vécu quand les enfants de la voisine ont disparu. C'est moi qui les ai retrouvés, tout le monde les cherchait. J'ai crié "Eh ! Ils sont là !". On a vu la solidarité des Cléonnais, les gens sont venus de partout, de tous les quartiers, on était plus de 300 personnes, c'était beau à voir. Ça m'a touché le cœur. Leur mamie me connaissait bien, elle est venue me voir, m'a dit "Merci", et s'est jetée dans mes bras en pleurant. (M. Libert)*

*Tout le temps des personnes frappaient chez nous pour nous déposer des plats, alors même que tu ne demandais rien. Les mamans ont ce côté solidaire. Quand il y a un décès, tout le monde y va, tout le monde participe financièrement, c'est comme une grande famille. (S. Bouteldja)*”

Si tout le monde bénéficie de cette solidarité au sein du quartier, les entrepreneurs de celle-ci sont en premier lieu les dites "mamans", notamment d'origine sénégalaise. En faisant partie du modèle éducatif, cette solidarité se

transmet aux nouvelles générations, c'est le cas de deux figures importantes du quartier, Aboubakary Sissoko et Hamdoune Djelloul. Très souvent, dès qu'une initiative solidaire est lancée sur Cléon, ils ne sont jamais loin.

“

*C'est naturel, un tel voit quelqu'un dans le besoin, il va m'appeler, et c'est parti. On lance un appel sur les réseaux, et les gens suivent, tout ce passe ici, sur le quartier. (H. Djelloul)*

*Nos parents étaient déjà comme ça, nous on a fait que suivre un peu. Tout le monde fait facilement le relais, après c'est vrai que tout le monde n'est pas à l'initiative. (A. Sissoko)*”

”



Les mécanismes de cette solidarité reposent sur un caractère informel et spontané et par conséquent peu visible depuis l'extérieur. C'est pourquoi de nouveaux arrivants sur Cléon comme Ghariba Souir ne parviennent pas immédiatement à s'inscrire au sein du processus

d'actions solidaires. Elles recherchent en premier lieu des formes visibles d'associations déjà existantes, dans un milieu où la norme reste une entraide spontanée et informelle.

“

***J'aimerais participer à la vie associative, je me suis proposée aux colis, aux Restos du cœur, mais je n'ai jamais eu de retour." (G. Souir)***

”

Toutefois, l'intérêt d'une plus grande visibilité semble émerger dans l'esprit de certains qui se projettent dans la création d'une forme associative. Durant la période

du confinement lié à la pandémie, plusieurs initiatives solidaires sur le territoire ont retenu l'attention des médias locaux.

“

***Là j'ai envie de créer une nouvelle association. J'ai vu que par rapport au Covid, il y a beaucoup de gens dans le besoin. Récemment on a parlé dans les médias des petits du quartier qui ont fait une initiative. Les gens de Cléon ont donné, quand j'ai vu ça, je me suis dit que si je fais quelque chose les gens vont être touchés et auront envie de donner. (A. Niang)***

”

Cette vive solidarité et cet engouement au sein de la jeunesse sont les traits que ceux qui ont grandi à Cléon Sud ou aux Feugrais veillent à mettre en avant pour

contrebalancer le stigmate qui leur colle à la peau. Certains, parmi ceux qui vivent au Bas-Cléon y sont sensibles et valorisent cette facette dynamique.

“

***Il y a plein d'initiatives qui ne sont pas forcément connues, j'ai l'impression que toute cette jeunesse est un peu de l'autre côté, et que nous on est l'ancien Cléon. C'est magnifique que l'initiative vienne de ces quartiers dits "difficiles". (F. Vignacourt)***

”

Il y a un second type de solidarité qui repose davantage sur un "entre-soi" ethnique, c'est celle qui se manifeste lors des occasions qui encadrent les étapes de la vie : les naissances, les mariages, mais également la vie culturelle. Si les familles maghrébines furent les premières sur ces quartiers, elles sont devenues largement minoritaires. A titre d'exemple, les familles marocaines vivant actuellement sur Cléon se comptent au nombre d'une dizaine, généralement originaires du Nord du Maroc (Oujda, Berkane, Nador, Casablanca). Ainsi, à l'occasion de célébrations, les femmes originaires du Maghreb se réunissent, certaines Cléonaises s'affairent à générer une ambiance à la fois pieuse et festive à travers des chants (amdah) et des psalmodies.

Les habitants d'origine sénégalaise, bien plus nombreux, proviennent souvent du même village, soit celui de Dondou, soit celui d'Ounaré, appartenant à la même

région. Ce qui suppose des liens préexistants au processus migratoire. La diaspora sénégalaise locale s'appuie sur un vaste réseau de liens relativement denses à l'échelle régionale. Des liens qui transparaissent régulièrement au cours des entretiens et qui participent à décrire la vie des quartiers. Tout d'abord, les familles sont souvent dispatchées sur plusieurs villes, le plus souvent Le Havre, Mantes-la-Jolie et Evreux. Ces liens s'expriment lorsque les cousins et cousines viennent sur le quartier passer leurs vacances estivales. Si bien que, pour beaucoup, dire je vais à "Rouen" lorsqu'ils s'adressent à leur famille, c'est finalement pour dire qu'ils se rendent à Cléon. L'esprit de "famille" à l'échelle du quartier est la conséquence de relations étroites dès la petite enfance entre les différentes familles. Quand je demande à A. Sissoko si cette solidarité est liée à une origine commune il me répond :

“

***Oui, il y a de ça. Les mamans sont arrivées ici au même moment, donc dès le plus jeune âge on était déjà amené à aller chez untel, surtout que nos mères ne travaillaient pas, donc l'activité principale c'était d'aller les unes chez les autres. Du coup, tout le monde se connaît. (A. Sissoko)***

”

La vie culturelle structure davantage la mobilité et la sociabilité des hommes. De religion musulmane, le fait d'assister à la prière collective à la mosquée de façon quotidienne ou hebdomadaire est une pratique courante. Pour cela, deux opportunités s'offrent à eux. La mosquée d'Elbeuf et la salle de prière du foyer Sonacotra / Adoma situé à Caudebec-lès-Elbeuf. Ce dernier est un

lieu privilégié de rassemblement des primo-migrants sénégalais. Pourrait-on dire, le foyer est une extension de la vie sénégalaise au sein de l'agglomération elbeuvienne. Dans certains cas, les procédures de relogement ont été très bien reçues chez ceux dont le nouveau logement était situé à proximité d'un lieu de culte.

“

***J'accompagnais en voiture un monsieur jusqu'au foyer de Caudebec-lès-Elbeuf. Ils l'ont refait apparemment, il me disait "On est bien", c'est le Q.G. des papas. Tous les papas d'ici et du Puchot vont là-bas. (M. Konté)***

***Les papas vont souvent au foyer, ils prient là-bas, tu peux y manger du riz, quand il y a un décès ça se passe au foyer. Donc ils ont une forte attache à ce foyer, c'est pourquoi beaucoup de familles ça ne les dérangeaient pas d'aller sur Elbeuf, ça les rapproche de la mosquée ou du foyer, surtout les pères. (Y. Loue)***”

La mosquée d'Elbeuf, qui fait office d'unique mosquée pour l'ensemble de l'agglomération, est moyennement appréciée notamment pour son fort marquage ethnique algérien. De plus, le prêche du vendredi étant réalisé uniquement en langue arabe, ni les fidèles originaires du Sénégal, ni même les jeunes maghrébins ne parviennent à comprendre. C'est ce qui pousse les "papas" sénégalais à privilégier le foyer à proximité, et les jeunes à rechercher un autre lieu de culte, comme la mosquée d'Oissel qui reste, après celle d'Elbeuf, la plus proche, et propose un prêche bilingue.

La prise en charge des décès est, à ce titre, une préoccupation majeure. La gestion rituelle de la mort doit être assurée et le rapatriement du corps au pays d'origine est encore la norme. Arrivés dans les années 1970 pour la plupart, les primo-migrants sénégalais ou maghrébins sont touchés par la fin de vie. A. Niang, qui a grandi aux Feugrais, explique que, au sein des primo-migrants sénégalais, son père fut l'un des premiers à décéder en 2007. Dans le cadre de ce projet, ce fut au père d'A. Sow de quitter ce monde. Un décès qui a ému nombre d'habitants qui furent marqués par les qualités de l'homme.

“

***Le dernier papa qui nous a quitté c'est M. Sow, on a vu la solidarité, on était tous là, c'était un papa formidable, d'une gentillesse incroyable, généreux et calme, toujours souriant" (A. Niang)***”

Avec les décès des plus âgés, des habitudes se perdent, comme les visites réciproques du jour des fêtes religieuses

d'al-Aïd. Du côté des primo-migrants maghrébins, la multiplication des décès est antérieure.

“

***Ma mère, elle enterre beaucoup de monde. Beaucoup de personnes de son âge son décédées. Elle a grandi avec ces femmes. Elle reste une des dernières, il doit rester trois mamans, pour nous ce sont des tatas. Certaines ont perdu leurs maris et vivent seules, et parfois dans une grande maison. Mais personne ne veut quitter Cléon, les anciens ne veulent pas déménager, c'est beaucoup de nostalgie pour eux aussi." (F. Maafi)***”

Face à cette résolution ferme de rester au sein de leur quartier, au point de vouloir y passer leurs derniers jours, on entrevoit nettement l'enjeu autour des procédures

de relogement engendrées par le projet de Rénovation urbaine.



# LA RÉNOVATION URBAINE OU L'ÉPREUVE DES PROCÉDURES DE RELOGEMENT

La recension des récits mémoriels n'a pas vocation à se limiter qu'au passé, les événements récents ont leur place. Le projet de Rénovation urbaine a progressivement marqué depuis la vie du quartier ces dernières années. Le premier impact visible n'est autre que le processus de désertion des immeubles des Feugrais. Certaines familles se retrouvent être les seules résidentes de leur immeuble.

Le vide a permis le développement de rassemblements nocturnes et autres incivilités parfois extrêmement pesants sur la vie des habitants. C'est aussi un quotidien ponctué par des déménagements successifs et permanents sur le quartier. Et face au départ de ceux concernés par le relogement, les autres font l'expérience de la solitude et de la perte des habitudes.



***Les mamans ne veulent pas déménager, toutes les mamans parties sont parties à cause du projet, c'était une déchirure pour elles, elles se sont toutes séparées. Le fait qu'elles soient aux Feugrais, c'est un peu comme être dans leur village à elles mais en France. Elles ont grandi en même temps, elles s'aident mutuellement.***

***Et là, on ressent le fait qu'elles soient séparées. C'est dur de devoir prendre le bus pour aller chez la copine, elles vieillissent, il n'y a plus cette force. Il ne reste plus que les événements comme les décès et les mariages, mais pas plus que ça. (A. Niang)***

***Mes parents, eux, ne bougent pas. Ça les embête car ils avaient l'habitude d'aller chez untel l'après-midi et tout ça. Beaucoup de personnes se sont éloignées, ce n'est pas facile d'accès pour eux. Mais par ailleurs, d'autres copines viennent les rejoindre, donc ils prennent ça plus ou moins bien." (A. Sy)***

***On a voulu acheter une maison à notre mère, elle a dit non, elle veut rester à Cléon Sud. (M. Bendelladj)***

***Les déménageurs Postel sont devenus proches de nous tellement ils sont là tous les jours. Ils font partie du quartier maintenant. Les Feugrais, ça faisait bizarre. D'un coup, de semaine en semaine, c'est devenu une ville fantôme. Les jeunes vers chez moi, il y en a plein qui disent que ça ne sera plus jamais comme avant, que plein de souvenirs seront balayés." (G. Souir)***



De l'aveu de tous, l'idée de démolir une partie du parc immobilier sur Feugrais et Cléon Sud était quelque chose dont "on entendait parler". Mais, outre la désertion de certains immeubles, c'est la destruction de la tour Hortensia, entamée en mai 2021, qui a confronté de façon concrète les habitants à la réalité du projet.

Pour comprendre en partie les réactions des habitants du quartier face au thème des procédures de relogement, il faut avoir à l'esprit qu'ils gardent en mémoire un précédent dans l'histoire cléonnaise qui revient régulièrement dans les entretiens. Il s'agit de la Cité Sterne. Celle-ci, située non loin de la mairie de Cléon, accueillait des familles d'immigrés sénégalais et maghrébins et arborait un

type de construction qui, au regard des témoignages, visait à reproduire certains traits architecturaux des pays d'origine. Il s'agissait d'un ensemble de maisons orientées les unes vers les autres comme pour former un espace clos et favoriser l'entre-soi. Lorsqu'en 2009, la cité Sterne fut détruite pour construire des lotissements pour personnes âgées, les familles qui y vivaient ont été relogées dans des appartements. C'est cette déception qui a constitué la première expérience de cette nature.

Vu qu'il n'en reste plus rien, et que les familles ont été dispersées, la vie tout aussi foisonnante et solidaire que celle des Feugrais ou de Cléon Sud n'est aujourd'hui plus qu'un souvenir.

“

***Pour nous Cléon ça va être fini, on est beaucoup à le penser, car on a eu un cas ici. La cité Sterne, juste derrière. Avant c'était une grande famille, tout le monde se connaissait. (H. Djelloul).***

***On appelait ça le "bled", il y avait du sable, pas de ciment, c'était que des renois et des rebeus. (A. Sissoko)***

***J'avais des amis là-bas, les "sternois", on les a connu au collège. C'était le bled là-bas, avec la même architecture, les maisons possédaient un patio, les maisons se faisaient face les unes aux autres, les dames regardaient par la fenêtre quand quelqu'un arrivait. Par contre, quelle solidarité ! C'était comme aux Feugrais. (S. Bouteldja)***

”

L'inquiétude des plus jeunes concerne davantage leurs parents qu'eux-mêmes. Ils craignent l'effet d'un second déracinement, après celui qui les a conduit à quitter leur pays d'origine pour la France, après s'être forgés des

repères et des habitudes, ils appréhendent l'idée qu'il faille à nouveau recommencer, tandis qu'ils ont un âge avancé.

“

***Perdre les repères, comme un enfant qui sort de son train-train, nos parents ce sont de grands enfants, ils sont arrivés en France ils n'avaient pas de repères, il y avait la barrière de la langue, fallait qu'ils apprennent à sortir, et à se débrouiller rien que pour acheter du pain. (M. Bendelladj)***

”

Certains enquêtés ont en effet connu quelques tensions avec les bailleurs sociaux censés leur proposer un nouveau logement. R. Bouaouaja en fait partie, lui qui était arrivé en 2007 sur Cléon, vivait avec sa femme et ses quatre enfants au quartier des Feugrais. Le problème résidait dans le fait que les offres de logements ne correspondaient pas aux critères que le locataire avait indiqué. Le bailleur aurait exercé quelques pressions qui ont rendu la situation conflictuelle. C'est en s'adressant à la mairie de Cléon que la situation trouvera une issue, il

vit depuis sur la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf.

Ces dernières années aux Feugrais, à cause de la désertion des immeubles, il a rencontré de nombreuses difficultés avec des jeunes qui provoquaient des perturbations dans le quartier. C'était donc dans un état de pression psychologique qu'il a quitté les Feugrais. Malgré tout, lorsqu'il lui a fallu choisir un lieu devant lequel être pris en photo dans le cadre de l'exposition de portraits d'habitants, il choisit son immeuble, avant que celui-ci ne soit détruit.

“

***Je choisis mon immeuble des Feugrais, car j'ai eu du bon temps là-bas, si ce n'est sur la fin. Peut-être que ce sera une façon de me réconcilier, de passer à autre chose. (R. Bouaouaja)***

”

Mme Saïdi, qui vit avec sa fille et sa mère, a vécu une situation similaire. Les logements proposés ne pouvaient la satisfaire, notamment à cause du fait qu'elle avait pu acquérir un grand frigo très utile pour congeler à long temps des produits alimentaires ainsi qu'un salon marocain complet, et que ces derniers ne pouvaient trouver leur place dans le nouvel appartement. Elle

explique comment elle a dû tenir tête et insister à plusieurs reprises afin d'avoir gain de cause. Elle a, depuis décembre 2020, quitté les Feugrais pour le quartier Lacroix. Son témoignage souligne que les habitants ne sont pas tous égaux en ressources lorsqu'il s'agit de négocier et de faire face aux pressions dans le cadre des procédures de relogement.

“

***Pendant un an j'étais seule dans mon immeuble, mais j'ai tenu bon, je leur ai dit : "Vous me donnez ce que je veux sinon je ne déménage pas". Quand je vois les autres femmes, elles ne savent pas bien parler français, elles ont peur, et donc, elles ne trouvent pas les mots pour se défendre. (Mme Saïdi)***

”



Les jeunes quant à eux sont nombreux à prendre l'initiative de quitter le quartier. Bien que nostalgiques, et bien qu'ils y reviennent pour voir leurs parents ou leurs amis, ils cherchent à en sortir et visent un autre cadre pour y élever leurs enfants une fois en couple.

Toutefois, ils souhaitent rester dans leur commune et trouver une maison en location ou bien en accès à la propriété. Cependant, l'offre de logements sur Cléon est souvent jugée insuffisante, et ceux qui souhaitent rester Cléonnais, finissent par emménager dans d'autres communes.

**“ Mon épouse est aussi de Cléon, quand on s'est mariés, on voulait une maison, mais il n'y a rien sur Cléon, pas de pavillon, il faut attendre une maison à vendre. C'est problématique, car moi personnellement je veux m'investir pour ma commune, et lui rendre ce qu'elle m'a donné, si je réside sur Cléon, je peux aider les jeunes, leur trouver du travail.” (M. Bendelladj)**

**Les enfants partent, mais je sais pourquoi, car nous les jeunes quand ils sont diplômés et employés, ils ont de l'argent. Mais ils partent car il n'y a pas de construction, pas de maison. (F. Maafi)** ”

Mais, quelle que soit la trajectoire résidentielle adoptée, le quartier de leurs parents reste un repère pour les jeunes même après avoir fondé leur propre foyer, c'est le lieu où ils se retrouvent et se ressource. Lorsque le parcours professionnel n'est pas concluant, on retourne au "bercail", et on repart. Face à une précarité socio-économique marquante, la vie de "quartier" rassure,

constitue une zone de confort de laquelle on renonce parfois à sortir, par crainte de l'extérieur. Et là encore, tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. Il est bien plus facile de se projeter en dehors de chez soi lorsqu'on a un horizon fiable et un entourage stable prêt à nous soutenir.

**“ Parmi les personnes déçues par le projet, peut être qu'il y a des personnes dont le quartier est leur repère, leur base, mais ils ont jamais quitté Cléon, ils n'ont pas vu autre chose, pas d'autres horizons, pas forcément de projets, ça les sécurise. Faut prendre des risques, peut-être que tu vas tomber, moi c'est comme ça que je le ressens. Moi quand je reviens à Cléon voir mes parents, plein de souvenirs me reviennent, ça me recharge, et c'est bon, après je vais faire autre chose. (S. Bouteldja)**

**En fait, Cléon, tu pars, tu reviens, tu repars, c'est le bercail. C'est une valeur sûre. Les parents sont toujours là depuis quarante ans. (I. Sall)** ”

C'est donc tout un point d'ancrage qui se fragilise à travers le projet de Rénovation urbaine, le "quartier" et ses habitants, son ambiance, sont une valeur sûre pour tous ceux dont les parcours vacillent, pour les "papas" et "mamans" qui sont dépendants de la solidarité des uns et des autres et n'ont plus nécessairement la force de recréer de nouveaux repères.

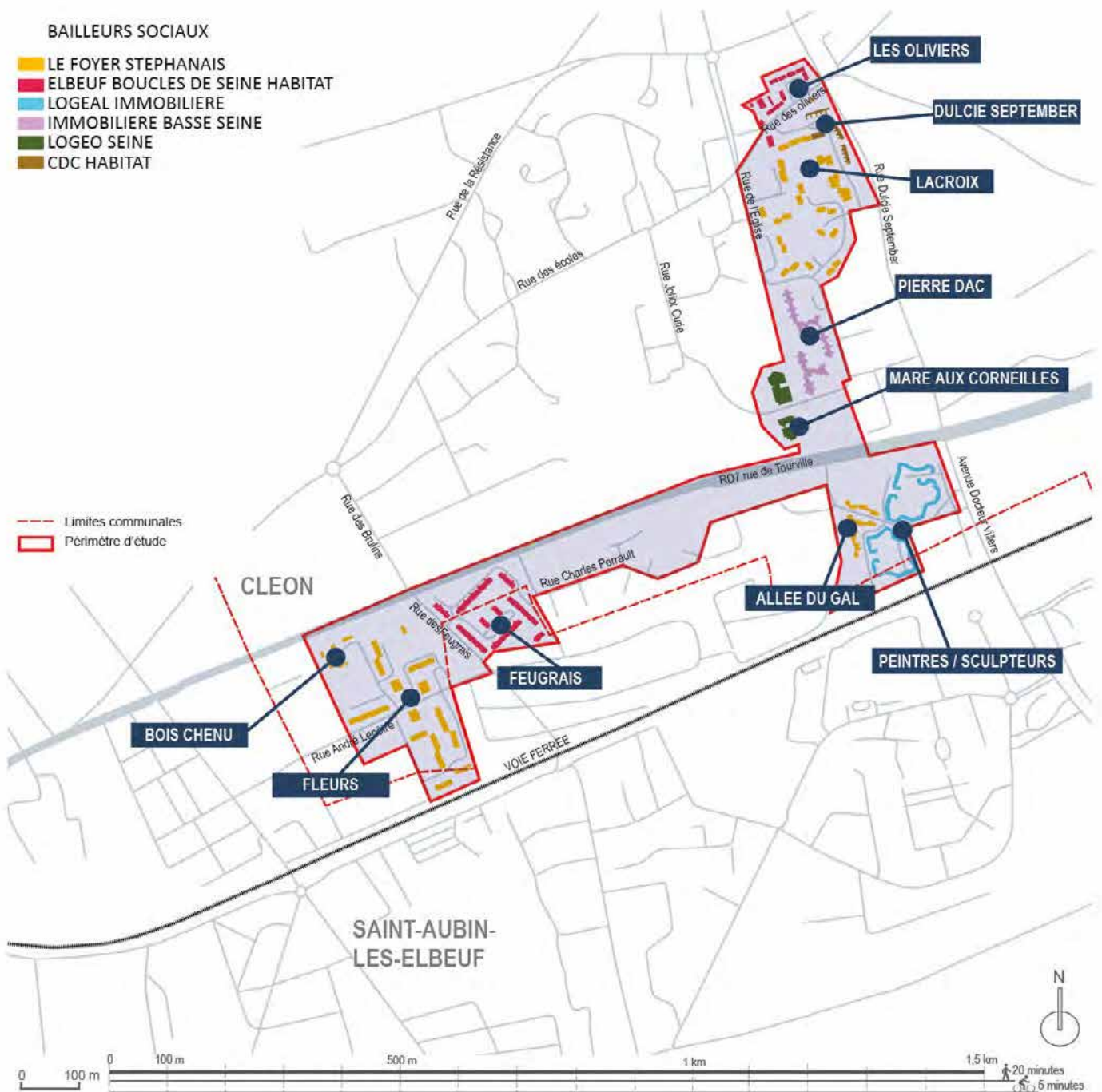
C'est cette inquiétude qui transparait à travers ces récits mémoriels, c'est ce message que toute une génération

d'hommes et de femmes nés dans les années 1980-1990 au sein de ces quartiers tentent d'exprimer. Parfois maladroitement, par trop d'amertume, il risque de rester inintelligible.

C'est là l'enjeu de la transmission d'une mémoire collective, celle d'une ville qui a vu naître des quartiers qui ont forgé leur propre histoire, parfois leurs propres mots, une histoire faite de continuités et de ruptures avec l'ensemble.

# Cartographie

## Résidences du quartier Arts Fleurs Feugrais





# Bibliographie

## **ALEXANDRE A. ET CROGUENNEC M.,**

2013 *Histoires d'Usines : 180 années de vie industrielle dans l'agglomération Rouennaise, L'écho des vagues.*

## **AIT BEN LMADANI F.,**

2001 "Les femmes marocaines et le vieillissement en terre d'immigration", *Confluences Méditerranée*, 39 (4), pp.81-94.

2008 "Dynamiques du mépris et tactiques des "faibles". Migrantes âgées marocaines face aux institutions d'action sociale", *Sociétés contemporaines*, 70 (2), pp.71-93.

## **BARZMAN J.,**

2008 "La Normandie immigrée. Des Anglais aux "gens du Fleuve"", *Revue Hommes et migrations*, 1273.

## **BEAUD S. ET WEBER F.,**

1997 *Guide de l'enquête de terrain, La Découverte.*

## **BECKER H. S.,**

1963 *Outsiders, Paris, Éditions Métailié.*

## **BELQASMI M. ET BOUCHER M.,**

2011 "L'intervention sociale et la question ethnique", *Hommes et migrations*, 1290.

## **BLANCHARD, P.,**

2013 *Histoires, patrimoine et mémoires dans les territoires de la politique de la ville, Rapport public [en ligne].*

## **BLAZEVIC B. ET CARITG J-P.,**

2014 *Une immigration de travailleurs en Seine-Maritime, Insee.*

## **BOUCHER M.,**

2003 "Turbulences, contrôle et régulation sociale. Des modèles sécuritaires et démocratiques dans des quartiers populaires", *Déviance et Société*, 27 (2), pp.161-182.

## **BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE D'ELBEUF,**

2019 "Présence étrangère, Immigration, Intégration dans l'agglomération elbeuvienne", – n°72, Novembre 2019, 56p.

## **CANDAU, J.,**

2005 *Anthropologie de la mémoire, Temporalités [En ligne], 3 | 2005*

## **DE SINGLY F.,**

2004 "1. La sociologie, forme particulière de conscience", Bernard Lahire éd., *À quoi sert la sociologie ?*, La Découverte, pp.13-42.

## **DESCHAMPS P.,**

1973 *Histoire de la rive gauche, Connaître Rouen.*

## **DUFAUX F., FOURCAUT A. ET SKOUTELSKY R.,**

2003 *Faire l'histoire des grands ensembles : bibliographie 1950-1980, ENS.*

## **FORTIN J-P.,**

2004 *Ministère de l'équipement : Grands ensembles : l'espace et ses raisons, Paris, METL.*

## **FOURCAUT A.,**

1986 *Bobigny, banlieue rouge, Paris, Les éditions Ouvrières-Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.*

1996 *Programme interdisciplinaire de recherches sur les villes. Paris VIIIème (la) divisée. Les ségrégations urbaines en question. France XVIIIe-XXe siècles, Grane, CREAPHIS.*

## **FOURCAUT, A. & TELLIER, T.,**

2014 "Les quartiers populaires vont-ils perdre la mémoire ?", *Métropolitiques [en ligne]*, 10 janvier 2014

## **GOFFMAN, E.,**

1963 *Stigmate : les usages sociaux des handicaps, Paris, 1975 (1re éd., Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity, Upper Saddle River, 1963)*

## **HALBWACHS, M.,**

1925 *Les cadres sociaux de la mémoire,*

1941 *Topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective,*

## **INSEE**

2018 "Évolution et structure de la population en 2018 – Commune de Cléon (76178)", accessible en ligne.

**IOGNA-PRAT, D.**

2011 "Maurice Halbwachs ou la mnémotopie: "Textes topographiques" et inscription spatiale de la mémoire". *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66, 821-837.

**LAHIRE B.,**

1995 *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Seuil/Gallimard.

**LA REVUE DE CLEON**

1939 "Cléon en Folie, Ses Couplets".

**LARGESSE, P.,**

1986 *Histoire de Cléon au XIXe siècle*, Mairie de Cléon

**La Tribune DES DEUX RIVES**

1979-1993 *Bulletin intercommunal de l'agglomération d'Elbeuf*.

**LAVABRE, M-C.,**

2020 "La mémoire collective comme métaphore", *Mélanges de la Casa de Velázquez [Online]*, 50-1 | 2020

**LEMERCIER E.,**

2006 *Thèse, Faire entendre sa voix dans l'arène politique locale*.

**MELLIANI F.,**

2001 *Subculture et territorialité urbaines en banlieue Rouennaise*, *Cahiers de sociolinguistique*, 6, pp.65-75.

**NOIRIEL G.,**

1988 *Le creuset français : histoire de l'immigration XIXe-XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil.

**PALOMARES E.,**

2013 "Le racisme : un hors champ de la sociologie urbaine française ?", *Métropolitiques*.

**PESSIOT G.,**

1990 *Histoire de l'agglomération Rouennaise : La Rive-Sud*, Editions du Ptit Normand.

**POUTIGNAT PH. ET STREIFF FENART J.,**

1995 *Théories de l'ethnicité, suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières de F. Barth*, Paris, PUF.

**RABAUD A.,**

2011 "Montréal-caché" de l'ethnicité, de la "race" et du sexe dans l'animation socioculturelle, *Raison présente*, 178, pp.71-82.

**RIBERT E.,**

2011 *Formes, supports et usages des mémoires des migrations. Mémoires glorieuses, douloureuses, tues*, *Migrations Société*, 137, pp.59-78.

**SANTELLI E.,**

2016 *Les descendants d'immigrés*, Paris, La Découverte.

**SCHLEGEL, J-L.,**

2011 "La reconnaissance des mémoires, nouvel outil d'émancipation ?", *Migrations Société*, 138, 111-118.

**STORA B.,**

2007 *La guerre des mémoires : la France face à son passé colonial (entretiens avec Thierry Leclere)*, *La Tour d'Aigues*, Éditions de l'Aube.

**TIMERA M.,**

2011 "La religion en partage, la "couleur" et l'origine comme frontière. Les migrants sénégalais au Maroc", *Cahiers d'études africaines*, 201.

**VAN PRAET Y. J.,**

2014 *Enquête sur les usages du français et de l'arabe dans l'enseignement islamique en France : quels outils méthodologiques et conceptuels ?*, *Actes du colloque : Sociologie et Sciences du Langage. Quel dialogue, quelles interactions ?*, Rouen, France.

**WIRTH, L.**

1928 *Le Ghetto*, traduction [2006], Presses universitaires de Grenoble, 252p.





# PORTRAITS D'HABITANTS

■ PORTRAITS ET TÉMOIGNAGES D'HABITANTS  
DU QUARTIER ARTS FLEURS FEUGRAIS  
RÉALISÉS PAR JOHAN YOUNES VAN PRAET.

■ PHOTOGRAPHIES : FABIEN LESTRADE.

*Merci aux 40 témoins qui ont rendu possible  
ce travail de mémoire.*





## Une habitante attachée à la solidarité cléonnaise

*Habitant la résidence Edelweiss, cette jeune Cléonnaise témoigne avec nostalgie de son vécu dans le quartier Arts Fleurs Feugrais.*

Aissata Sy est née à l'hôpital d'Elbeuf en 1987. C'est pour travailler à Renault que ses parents, originaires du Sénégal, sont arrivés à Cléon en 1984 au sein de l'immeuble Iris (Cléon-Sud) où ils vivent toujours actuellement. Elle est la troisième d'une fratrie de six frères et sœurs. Elle est allée à l'école maternelle Capucine, puis à l'école primaire Pierre et Marie Curie et enfin au collège Jacques Brel : « *On a tous ce même parcours !* » dit-elle en souriant et en faisant référence aux autres enfants du quartier. Lycéenne, elle prenait, dès 6h30 du matin, le S63 depuis la gare de St-Aubin-les-Elbeuf pour se rendre au lycée près de Rouen. Aujourd'hui, Aissata est infirmière et a trois enfants dont deux en bas-âge.

De la résidence Pierre Dac en 2007 au bâtiment Jade en 2011 puis Edelweiss depuis 2018, elle est toujours restée Cléonnaise ! Le bâtiment d'Aissata

est concerné par la démolition dans le cadre du renouvellement urbain. Elle prévoit alors d'emménager sur Saint-Aubin-lès-Elbeuf en 2021.

Pour Aissata, ce qui fait Cléon c'est la forte solidarité entre ses habitants : « *Cléon, c'était une grande famille, tout le monde était là à la moindre épreuve, et aujourd'hui on le ressent encore, chez nous à Cléon, lorsqu'on sonne chez quelqu'un, on ne te demande pas « c'est qui ? », on t'ouvre directement* ». Elle se remémore avec nostalgie à quel point, petite, elle désirait jouer dans « le carré » situé par delà la route qui l'en séparait, mais également l'ambiance de la fête du quartier, ses ventes de gâteaux et son cinéma plein air. Ses souvenirs sont également ceux de la Traverse, des spectacles de fin d'année avec les jeunes artistes du quartier, ou encore les concerts de rap de KDD ou de Kery James en 2009 ! Aissata tient beaucoup à ses souvenirs. Face aux changements qui s'annoncent, elle craint qu'ils ne disparaissent : « *Ce n'est pas que du bâtiment, c'est toute une ambiance* » ! C'est pourquoi Aissata a tenu à contribuer au projet de mémoire et ainsi laisser sa trace dans l'édifice de la mémoire de Cléon.



## PORTRAIT D'HABITANT ALAIN DOUCET

### « Moi ma ville de cœur c'est Cléon »

Alain est né à Paris en 1953. Son père alors ajusteur à Renault Billancourt, intègre l'usine de Cléon en 1966 en tant que contremaître. C'est ainsi qu'Alain, à l'âge de 13 ans, emménage avec ses parents dans la résidence des Feugrais, à Cléon. Cette résidence appartient à la régie Renault. Alain explique alors qu' « *avant que ne s'installent les grandes entreprises Volkswagen et Melmann, la résidence faisait face à un champ dans lequel (il) cueillait régulièrement des coulemelles* ».

Alain dit qu'il n'était pas doué pour les études, pourtant, il finit 1<sup>er</sup> du canton au certificat d'études de Normandie !

La jeunesse d'Alain c'est avant tout sa bande composée d'une trentaine d'ami-e-s qui se réunissent à la guérite située à l'angle des Feugrais et qui sert à attendre le car. « *C'était notre fief* » dit-il. Nous sommes alors dans la période 1968 : l'ambiance est joyeuse et Alain - alors âgé de 15 ans - rencontre celle qui deviendra plus tard son épouse. C'est l'époque des virées en Solex dans les Essarts et des moments d'euphorie à supporter l'équipe de football de Cléon. Les matchs se tenaient encore dans l'ancien stade où les vaches venaient manger l'herbe à l'intersaison !

« *Mon état d'esprit, c'est le sport* » déclare Alain.

Il découvre le handball à Paris et au retour de son service militaire en 1972, il crée avec son voisin, le Cléon Handball Club (CHBC) qui devient rapidement champion de Seine-Maritime. 1973, c'est l'année où Alain se marie. Cléon « Sud » vient alors de se construire, il emménage dans l'immeuble Jonquille tandis que ses parents emménagent dans la tour Hortensia. « *Les appartements sont plus modernes, plus spacieux* ». En 1980, de nouvelles résidences apparaissent de l'autre côté de la CD7. Il emménage dans l'un des logements aux terrasses atypiques de la résidence Mare aux Corneilles et où naîtra la même année son fils Stephen.

Alain marche dans les pas de son père en rejoignant à son tour l'usine Renault de Cléon. Embauché dans un service de comptabilité, il évolue de secteur en secteur, profitant de l'opportunité de suivre des cours du soir, jusqu'à devenir en 1997 implanteur du tertiaire, chargé d'organiser les travaux et aménagements de bureau.

Depuis 1987, Alain et sa famille vivent à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, mais pour lui, Cléon reste toujours sa « *ville de cœur* » et espère que sa contribution au travail de mémoire servira à quelqu'un, a minima à ceux qui se reconnaîtront dans son parcours.





## Solidaire quel que soit l'âge !

Martine est née à Saint-Etienne du Rouvray en 1956, ville dans laquelle elle vit durant de longues années avec son époux et ses trois enfants. Elle travaille alors en tant qu'agent d'entretien au sein du réseau scolaire mais aussi auprès des personnes âgées. Constatant la dégradation de son quartier, elle demande à son bailleur de changer de lieu. C'est ainsi qu'en 2004 elle arrive à Cléon Sud dans l'immeuble Lupin, aujourd'hui concerné par la rénovation prévue dans le cadre du Nouveau Projet de Renouvellement Urbain Arts Fleurs Feugrais.

Comme beaucoup d'habitants des résidences Fleurs et Feugrais, le quotidien se vit entre les deux communes de Cléon et de Saint-Aubin-Lès-Elbeuf. Pour les commerces, « *on va plus souvent sur Saint-Aubin que sur Cléon* », reconnaît-elle, profitant notamment du supermarché et du marchand de légumes. Quant à la vie associative, elle est plutôt cléonnaise.

Au début, elle ne connaît aucun cléonnais ; mais rapidement Martine et son époux Robert se sont impliqués dans la vie locale. Le couple sait se rendre utile au sein de la maison de quartier de l'association Le Sillage, via la bricothèque, ou encore en s'affairant au maraichage à la ferme du Mathou. Désormais Martine profite des activités

au sein du centre social « Bobby Lapointe » : sorties estivales en bord de mer, ateliers cuisine ou encore artisanat.

Martine a de solides liens avec la jeunesse cléonnaise. Depuis deux ans, elle s'est liée d'amitié avec sa voisine, une jeune mère de famille qui s'est installée sur Cléon Sud. Elles s'engagent ensemble au sein du Conseil Citoyen et participent à l'atelier photos-reporters en lien avec le Sillage.

Par ailleurs, Martine se réjouissait de chanter avec les élèves du collège Jacques Brel au sein de la chorale de La Traverse dans laquelle elle a récemment pris place : « *J'adore chanter, on m'a dit que j'avais une belle voix ! Les enfants doivent chanter avec nous et faire un petit concert pour les personnes âgées* ».

Cette attention portée envers la jeunesse lui vaut d'être respectée des jeunes dans son quartier, souligne-t-elle. Face aux profonds changements qui s'annoncent, Martine et sa nouvelle acolyte souhaitent que ce projet permettent aux jeunes de trouver des espaces qui leur sont dédiés afin qu'ils puissent s'y épanouir. Promouvant la solidarité entre les âges, elles veillent à ce que « *personne ne soit laissé pour compte, les jeunes comme les séniors.* »

## Médiateur, coach de l'équipe de foot, ami et voisin solidaire !

Né en 1985 à Oran, Hamdoune Djelloul a vécu une partie de son enfance en Hollande avant de devenir Cléonnais à l'âge de 15 ans.

Aujourd'hui, Hamdoune est marié, père de trois enfants et vit à Saint-Aubin-Lès-Elbeuf. Il reste néanmoins toujours attaché à Cléon et plus particulièrement à la résidence La Croix où il a vécu avec sa grand-mère : « *je resterai un mec de La Croix, on était vraiment une famille ce n'était pas qu'une bande de potes* ». Les jeunes Cléonnais ont pris pour habitude d'appeler ce secteur « LAX », tout comme il est coutume de nommer « SUD » le quartier des Fleurs. « *D'ailleurs, personne ne l'appelle Fleurs* » fait-il remarquer.

Hamdoune se souvient avec nostalgie de ce qu'il appelle « *l'ancien Cléon* » et notamment du fameux restaurant-kebab installé sur la place Saint-Roch : « *son kebab c'était quelque chose, les gens venaient de partout !* ».

La structure Saint-Aubinoise du Point-Virgule est également un lieu qui a marqué sa jeunesse : « *C'était une sacrée ambiance, le vendredi soir ça ouvrait jusqu'à minuit* ». Il se remémore le temps passé à la salle de musculation auprès de « *Mouss'* » l'entraîneur et nous raconte que « *tous ceux qui sont allés à la salle ont fini par soulever 100 kg* » !

Amoureux du ballon rond, il s'engage il y a quelques années au sein du club de foot de Cléon en tant que coach : « *Les gens m'ont poussé à le faire, et c'est ma ville, je me suis dit que j'allais donner un coup de main.* »

Depuis 2015, Hamdoune travaille pour le bailleur le Foyer Stéphanois en tant que médiateur et joue un rôle important auprès des habitants du quartier dont il salue la solidarité. Lui-même, avec un ami d'enfance, a entrepris de mettre en place des distributions alimentaires pour les personnes dans le besoin : « *c'est naturel, lorsque l'un de nous voit quelqu'un dans le besoin, on s'engage à l'aider (...). On lance un appel sur les réseaux et les gens suivent !* »

Hamdoune appréhende les changements sur le secteur des Fleurs et le déplacement du Point-Virgule. Lui et ses amis souhaitaient d'ailleurs organiser une fête sur le quartier. « *On voulait faire un gros truc au niveau des trois tours puisqu'elles vont être les premières à tomber, on voulait que ça soit vivant durant une journée, un truc inoubliable, une scène de rap, des jeux gonflables. Mais le Covid a tout gâché.* »





## Une vie d'engagement au service des habitants

Elisabeth est née en 1956. Elle passe son enfance à Saint-Aubin-Lès-Elbeuf avec ses parents et ses 7 frères et sœurs. Son père travaille à Rhône-Poulenc (1946-2004), et sa maison, située rue des roses, est à quelques pavillons de l'actuel quartier des Feugrais, qui n'est alors qu'un champ, et la petite place avec son kiosque à journaux. Elle se souvient d'y jouer au ballon, au badminton et aux billes :

« les billes et les soldats c'était pour les garçons ; moi j'étais un garçon manqué ! ». Les divertissements n'étaient pas ceux d'aujourd'hui, « on allait une fois par an au cinéma de Saint-Aubin à l'occasion des vacances de Noël ». C'est à Cléon qu'elle pratique la gymnastique jusqu'à ses seize ans : « Cléon, c'est ma ville de rattachement », explique Elisabeth. En effet, l'imbrication des territoires Cléonnais et Saint-Aubinois et l'absence de carte scolaire font qu'Elisabeth est scolarisée sur la commune de Cléon durant son cycle élémentaire. Elle se souvient alors que son père les emmenait à l'école maternelle en carriole attachée à sa mobylette.

À 17 ans, Elisabeth travaille dans l'animation des colonies de vacances pour les centres de loisirs de la commune de Cléon. C'est dans ce cadre qu'elle rencontre son époux, Jean-Marie Murel, très

impliqué dans la vie associative cléonnaise. Ils se marient en 1977 et s'installent à la Londe. Toutefois, Elisabeth garde un pied à Cléon puisqu'elle travaille pour le Comité culturel cléonnais devenu par la suite l'association la Traverse. Elisabeth rappelle qu'avant que le bâtiment de la Traverse ne soit construit en 1993, Cléon ne disposait pas de structures pour organiser des événements culturels ; « c'est pourquoi la commune faisait intervenir les Tréteaux de France, un centre dramatique itinérant, qui montait leur chapiteau au cœur de la ville, ce qui a contribué à créer des événements mémorables ». Recrutée il y a plus de 30 ans par le premier animateur culturel de la ville, Mr Jacques Meyer, elle continue de remplir cette mission au sein du service jeunesse de la commune. Un autre engagement a animé Elisabeth et son époux puisqu'ils ont tous deux été responsables de 2002 à 2018 de la section d'Elbeuf des Papillons blancs, structure d'accueil des personnes en situation de handicap composée notamment d'un internat sur le Bas-Cléon.

À travers le projet de renouvellement urbain, Elisabeth espère que Cléon puisse revivre différemment. « Ça va apporter plus d'enfants, c'est important, car d'année en année on en perd », déclare-t-elle, chiffres à l'appui.



## « Ici, il y a bien plus de réussite qu'on ne l'imagine »

Serge Mendy est né en 1984. Il est le cadet d'une fratrie de six frères et sœurs. Son père, originaire de Guinée-Bissau, est embauché à la régie Renault en 1970 et s'installe à Cléon sud dans un premier temps. Il déménage ensuite dans l'immeuble Enesco de la Résidence Lacroix. Serge garde de bons souvenirs de sa scolarité cléonnaise à la maternelle du Bois-Rond, puis à Goscinny en élémentaire, et enfin au collège Jacques Brel où il participe pour la première fois à des manifestations, notamment en 2006 contre le projet de « contrat première embauche » (CPE). Né dans une famille chrétienne, l'église est une seconde école. Il y passe tous ses mercredis, ainsi que ses dimanches à l'occasion de la messe. Le prêtre qui le baptise et lui enseigne la catéchèse n'est autre que le défunt père Hamel qui vécut durant plusieurs années dans le presbytère cléonnais.

À côté de cela, le football occupe une grande place dans sa vie : au sein du club de Cléon où il joue jusqu'à ses 14 ans, mais aussi les tournois improvisés au city stade : « la première équipe qui prenait deux buts sortait et laissait place à une autre. À Lacroix ça jouait très bien » affirme-t-il. Il se remémore aussi « la chasse à l'homme », une sorte de cache-cache en équipe dans l'ancien parking Silo désaffecté de plusieurs étages situé derrière chez lui. « Il y avait des endroits sombres

dans le garage, ça faisait monter l'adrénaline » raconte Serge. En hiver, le ramassage et la préparation des marrons grillés qui étaient la coutume.

En 2011, Serge rencontre sa compagne avec qui il a eu trois enfants. Ils s'installent dans un premier temps à Elbeuf avant de revenir, assez rapidement au sein de la résidence Lacroix afin de s'occuper de la maman de Serge. En 2017, ils quittent Cléon pour la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, non sans une certaine nostalgie.

Serge indique que le projet de renouvellement urbain et la création d'une offre de logement pavillonnaire pourrait l'inciter à revenir vivre à Cléon. En attendant, la démolition de la résidence Pierre Dac ne le laisse pas indifférent : « ça choque de voir de l'herbe à la place, on dirait un cimetière. A l'époque, on passait souvent par là pour aller chercher les potes, c'était la voie d'accès aux autres quartiers ».

En retour, il tient à témoigner de son attachement vis-à-vis de Cléon : « si je devais faire une peinture de Cléon, je choiserais un jeune avec le maillot de l'équipe de football de la ville, et d'autres jeunes qui ont réussi dans les études, ont eu de beaux parcours. Ici, il y a bien plus de réussite qu'on ne l'imagine ! »





## Une voix forte porteuse des souvenirs de son quartier

Attachée à son quartier et au centre social qu'elle appelle toujours « Bobby », Mariam s'investit pour faire entendre sa voix dans le cadre du projet de renouvellement urbain. Mariam KONTÉ, formatrice indépendante en logistique, jeune femme de 36 ans, passe toute son enfance à « Cléon-Sud ».

À 17 ans, elle prend son indépendance et commence à travailler en tant que cariste chez Renault. Elle habite alors sur Elbeuf. En 2012, elle devient formatrice en logistique. Mariam fait ensuite une pause dans sa carrière avant de se mettre à son compte et décide de regagner le foyer familial.

C'est alors qu'elle perçoit les changements à venir dans le secteur des Fleurs Feugrais et redoute notamment que « les parents qui se connaissent, qui se retrouvent au gré de leurs habitudes, se retrouvent éparpillés ici et là dans l'agglomération elbeuvienne ».

Mariam décide donc de s'intéresser de plus près au projet en intégrant le Conseil Citoyen pour faire entendre, à travers sa voix, celle des habitants du quartier. Mariam participe également à l'atelier photo-reporters animé par le Sillage. À cette occasion, elle s'étonne d'ailleurs d'avoir fait la rencontre de cléonnais qui n'étaient jamais venus à « Cléon-Sud » !

Ainsi, Mariam se remémore avec nostalgie les fêtes du quartier: les châteaux gonflables, les pièces de théâtre, les chorégraphies, les « mamas » qui dansent au rythme du djembé et vendent plats et pastels, sans oublier le cinéma en plein air à la tombée de la nuit ! Elle se souvient également de l'une de ses plus grandes frayeurs, lorsque son petit frère âgé de 5 ans est tombé du 7<sup>e</sup> étage avant d'être sauvé in extremis par les habitants du quartier qui ont amorti sa chute.

Elle garde également en souvenirs les voyages que « Bobby » (le centre social) lui a permis de réaliser : la Corse, l'Espagne, la Creuse, mais aussi le canoë sur le lac Patin. Pour Mariam qui a vécu dans un F8 avec parfois jusqu'à cinq enfants par chambre, le centre social était un second « chez soi » ; elle y a noué de solides amitiés comme avec Sylvie, ou « Vivi » comme elle l'appelle, qui y travaillait et l'aidait dans la réalisation de ses projets.

Cet entretien réalisé dans le cadre du projet mémoire est une façon pour Mariam de laisser une trace du quartier tel qu'elle l'a connu. Mariam préfère d'ailleurs ne pas parler de « mémoire » de Cléon : « Cléon n'est pas mort, je préfère parler de « souvenirs ».



## Entre carrière ouvrière et rockabilly

Jean-Pierre naît en 1955 à Rouen. Il est âgé de trois ans seulement lorsque sa mère décède, il est alors pris en charge par l'assistance publique avant d'être adopté par une famille sottevillaise qui emménage plus tard à la Harangère : un village de l'Eure situé à une dizaine de kilomètres au sud d'Elbeuf. Pour Jean-Pierre, Cléon est alors synonyme de fêtes de village dans lesquelles il se rend avec ses amis. À l'âge de 16 ans, il se rend en stop à la maison de l'emploi d'Elbeuf muni d'un bleu de travail, « une heure après, je bossais dans une usine de textile, j'ai connu le plein emploi ! ». À ses 18 ans, Jean-Pierre est embauché à l'usine Rhône-Poulenc à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Il y fait toute sa carrière et y rencontre Alain Rhem alors maire de Cléon.

En 1977 il se marie ; un fils naît en 1978 : c'est l'occasion pour le jeune couple de parents de rechercher un plus grand logement. Leur choix se porte sur la commune de Cléon et en 1979 ils emménagent dans l'immeuble Zarlino de la Résidence Lacroix. « C'était du luxe pour nous à l'époque, ça venait de se construire : il y avait une baignoire, le chauffage central, les toilettes individuelles ». Les jeunes comme les plus âgés s'entendent bien, Jean-Pierre se souvient des

parties de pétanques entre voisins. Avec l'un d'entre eux, ils avaient pour habitude de se rendre à la salle de musculation du coin.

En 1989, après dix années au sein du quartier Lacroix, Jean-Pierre et son épouse décident de franchir la « CD7 » et de faire construire leur maison rue Charles Perrault. Lui qui rêvait de faire une école de maçonnerie étant jeune, il réalise une grande partie des travaux lui-même, au moment même où la piscine de Cléon est en train de voir le jour à proximité. À 57 ans, nommé technicien en fin de carrière, il entre en préretraite et profite enfin pleinement de son jardin, notamment de son généreux prunier qui profite même aux voisins ! Mais l'un des plus grands plaisirs de Jean-Pierre se trouve dans la musique, grand amoureux du Rockabilly des années 50, il collectionne les vinyles d'Elvis, de Jane Vincent et d'Eddie Cochran. Parmi ses meilleurs souvenirs de Cléon Jean-Pierre évoque la parade du feu. Un jour, il y rencontre Jesse Garon, le rockeur français du titre « c'est lundi ». Autre moment fort : quand il a pu serrer la main de Dick Rivers lors de son concert qui s'est tenu à la Traverse en 2018 quelques mois avant le décès du chanteur.





## Nous vivions dans la sécurité de l'emploi et le confort

Catherine Chantal est née en 1959 à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Elle est la nièce d'André Roussel, ce Saint-Aubinois tué à l'âge de 14 ans par une bombe allemande tandis qu'il sortait jouer au football. L'actuel stade municipal porte aujourd'hui son nom.

Ses parents, comme ses grands-parents sont quant à eux originaires du « bas-Cléon », rue de Seine. Chantal se souvient d'ailleurs que son père lui disait sur un ton d'humour : « à notre époque, tous les enfants du quartier apprenaient à nager, car si les enfants venaient à tomber dans la Seine, ils pouvaient se débrouiller ». Pour Chantal, le bas-Cléon c'est aussi le camion Familistère qui passe tous les mercredis soir à 17h dans les années 1970 : « c'était le rendez-vous à ne pas manquer, il avait de tout : chocolat, fruits, légumes, viande, charcuterie, limonade, bonbons. »

Chantal obtient un CAP ainsi qu'un BEP en sténodactylo, un métier qui a profondément évolué avec la généralisation de la bureautique. C'est en 1981, à l'occasion d'une fête foraine à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, que Chantal rencontre celui qui deviendra, deux années plus tard, son époux. Il est cléonnais et travaille depuis ses 18 ans à la régie de Renault Cléon. Ils s'installent ensemble en 1983 au bâtiment G des Feugrais; Chantal est alors âgée de 23 ans. « À cette époque, nous vivions dans la sécurité de l'emploi et le confort, avec de très bons

salaires pour l'époque, même si le travail était très dur », explique Chantal. En 1988 Renault procède à de nombreux licenciements, y compris celui de son époux. L'usine Renault cède par ailleurs les immeubles des Feugrais à la société H.L.M. d'Elbeuf ; ils observent alors les changements progressifs du quartier. En 1999, jugeant les bâtiments trop vétustes, ils décident de déménager pour la mare aux corneilles et ses immeubles en gradins face à l'allée Salvador Allende : « Franchement, c'était le paradis, de vastes appartements, avec des terrasses tellement grandes que l'on pouvait y faire du vélo ! ». En 2011, Chantal quitte Cléon et s'installe à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, sa ville natale.

Pour Chantal, le projet de renouvellement urbain est nécessaire afin de proposer une nouvelle offre de logement et rendre la ville de nouveau attractive. Le trop peu de commerce peut toutefois constituer un frein, explique-t-elle. Malgré tout, cela fait 15 ans qu'elle travaille à la mairie de Cléon et constate l'attachement des cléonnais à leur ville : « il y a beaucoup de demandes de logement par des cléonnais. En définitive, les gens restent attachés à leur ville d'enfance, surtout à l'heure actuelle où rien n'est sûr, ni le travail, ni la vie de couple qui dure moins longtemps, je comprends tout à fait les personnes qui ont besoin de sécurité ».

DU MARDI AU VENDREDI  
6H30 - 13H / 15H - 19H30

SAMEDI  
7H - 13H / 15H - 18H30

DIMANCHE  
7H30 - 13H

FERMÉ LE LUNDI



**PORTRAIT D'HABITANT  
PASCAL DULONG**

## Témoin privilégié de la vie du quartier

Pascal est né en 1962 dans l'Eure au sein de la commune de Lieurey. En 1979, âgé de 17 ans, il intègre la boulangerie des Feugrais à Saint-Aubin-lès-Elbeuf en tant qu'apprenti. Pascal précise que la boulangerie « ne date pas d'hier ». Construite en 1953, elle était avant cela située de l'autre côté de la Seine sur la ville d'Elbeuf. Avec son épouse, il emménage pour deux ans au sein de l'immeuble Lupin situé sur Cléon avant de faire construire leur maison en 1985 à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Pascal quitte la boulangerie en 1987 pour mieux y revenir puisqu'il reprend le commerce en 2007 : lui au sous-sol à la fabrication du pain, et son épouse à la caisse chargée de la relation avec les clients. La boulangerie est le commerce de proximité par excellence et cela permet à Pascal d'avoir un regard très ancré sur la vie du quartier. Des amitiés se créent, les clients parlent de leurs enfants. L'épouse de Pascal est désormais familière des différents dialectes utilisés par les habitants du quartier.

Pascal et sa boulangerie participent ainsi pleinement à la vie du quartier. C'est d'ailleurs un fournisseur régulier lorsqu'il s'agit d'organiser des fêtes sur les deux communes ; que ce soit le pain, les sandwiches ou les galettes des rois !

Pascal est également un témoin privilégié de la forte solidarité qui anime les habitants de ces deux quartiers : « Je suis sûr que beaucoup de Cléonnais ne se rendent pas compte de ça, de cette entraide qu'il y a entre eux ».

Les premiers départs d'habitants sont intervenus bien avant le Renouveau Urbain, explique Pascal. Depuis sa boutique, il constate la désertion progressive depuis plusieurs années « toutes les semaines, une ou deux familles venaient nous annoncer leur départ » ! Pascal constate ce phénomène aussi par l'absence des enfants qui, autrefois, descendaient du bus de 16h30 à l'arrêt situé juste en face et s'arrêtaient prendre bonbons et pains au chocolat.

Pascal estime que le Renouveau Urbain est une avancée pour son commerce mais aussi pour la vie du quartier qui est « vieillissant ». Il espère ainsi que les transformations amèneront de la vie au quartier et pourquoi pas d'autres commerces ! Dans le cadre du projet, il est par ailleurs prévu que la boulangerie change d'emplacement que Pascal espère mieux visible depuis la « CD7 ». En attendant, il prépare l'avenir avec ses deux fils qui l'ont rejoint dans l'affaire familiale !





**PORTRAIT D'HABITANT  
JEANNE WOLF**

## « J'ai tout fait dans ma vie, et j'en suis fière »

Jeanne est née en 1939 à Tlemcen en Algérie française. À l'âge de trois ans, elle voit les soldats allemands arriver en Algérie. À douze ans, elle quitte ses parents pour vivre chez les « Pères blancs » dans une abbaye. À l'âge adulte, elle voyage au Tchad au sein de la Croix Rouge internationale auprès de la légion étrangère où elle rencontre son époux. Une jeunesse riche en expériences qui marque les prémices d'un engagement de longue durée.

Le couple s'installe en France, à Cléon, en 1963 au quartier des Feugrais dans le bâtiment F. « Cléon, c'était encore un tout petit truc, il n'y avait que des terres et des arbres avec de véritables paysans, pas de salle de sport, ni même de stade » fait remarquer Jeanne. Elle y vit dix années avant de quitter, en 1972 son appartement pour un autre, plus grand, situé dans la tour Fuchsia : « j'attendais mon sixième enfant, cet appartement c'était le Nirvana, c'était un grand F5 très ensoleillé. »

L'ambiance au sein du quartier est également au rendez-vous ! Jeanne rencontre d'autres familles venues d'Algérie et les premières familles en provenance du Maroc : « il y avait le bois à côté, des bancs, on descendait avec les enfants sur la place en bas de la tour, on faisait du thé dans nos grands thermos, on partageait nos gâteaux ». Mais certains souvenirs sont plus douloureux. Elle-même victime durant plusieurs années, Jeanne en

est venue à défendre les femmes battues, à une époque où la cause n'était pas encore une évidence aux yeux de tous : « il a fallu que je me batte pendant vingt ans. On tournait la nuit pour trouver une place où loger femmes et enfants en détresse ». C'est ainsi que, (grâce à celles qui sont devenues ses amies), naît l'association Marie Foucher. Association dans laquelle elle travaille en tant qu'éducatrice des années durant : « j'ai tout fait dans ma vie, j'en suis fière, et je l'ai fait avec mes tripes, c'est ça qui est important ».

En 1981, Jeanne s'installe dans un pavillon proche de la place St-Roch au centre-ville de Cléon. De 1983 à 1995, elle participe à la vie municipale en tant qu'élue notamment en lien avec le logement et la vie associative. Elle se souvient d'une époque très animée : « il y avait pleins de fêtes, celle de la bière, de la choucroute, les multiples stands, on pouvait y manger des frites et danser, sans oublier les chanteurs, les conteurs ainsi que la parade du feu ». Mais pour Jeanne, la plus mémorable de toutes ces fêtes est le centenaire de la Révolution française : « on était tous déguisés, c'était incroyable ». Un goût, certainement, pour l'exercice théâtral. Pour l'anecdote, en 2007, Jeanne participe aussi en tant que figurante au tournage du film Les Cerfs-volants de Jérôme Cornuau qui s'est tenu au château du Bas-Cléon !



## « L'annexe », un lieu de rassemblement incontournable pour les jeunes !

Yazid, est né à Elbeuf en 1972. Il arrive à l'âge de treize ans à Saint-Aubin-lès-Elbeuf avec sa famille. Ils habitent alors le quartier des Novalles. Yazid y passera sa jeunesse. À l'occasion de son service militaire, il réalise un service civil durant 10 mois en tant qu'animateur au service jeunesse de Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Il s'occupe alors du secteur des Novalles, qu'il connaît si bien. Par la suite, il intègre le Point Virgule en 1998 qui est la structure dédiée à l'accompagnement des jeunes qui ont entre 16 et 25 ans. Yazid en devient le directeur l'année suivante, c'est le début d'une longue aventure : « ça a mis quinze ans avant de voir des résultats », confie Yazid !

Le Point Virgule, appelé « l'annexe » par les habitants du quartier des Feugrais et de Cléon sud, joue un rôle important pour les jeunes mais aussi dans la vie locale. D'ailleurs, l'appellation « annexe » vient de ce qu'elle constitue pour eux un relais de la mairie. Les habitants s'y rendent pour trouver de l'aide dans leurs démarches administratives, à côté des dispositifs visant à l'insertion professionnelle des jeunes. Ces jeunes qui ont ainsi pu voyager et vivre de riches expériences.

Parmi les moments les plus emblématiques comme le canyoning ou encore les séjours en montagne, Yazid se souvient de la course en voilier réalisée avec des jeunes traversant une dizaine de pays en l'espace d'un mois. À l'issue de ces projets et « chantiers éducatifs », de nombreux jeunes trouvent la détermination nécessaire et parviennent à construire leur projet de vie.

Dans le cadre du projet de rénovation urbaine, le Point Virgule va être déplacé, et avec lui un lieu de rassemblement incontournable pour la jeunesse : « ici, c'est le lieu de regroupement dès que tu as 16 ans, même si tu viens du quartier Lacroix ou de Pierre Dac » indique Yazid. Les jeunes trouvent une écoute bienveillante, un encadrement attentif, un lieu qui conjugue moyens de divertissement et outils d'insertion. « Au comptoir d'échange, le boulot se fait là », affirme Yazid, c'est donc dans la proximité au quotidien que se tisse le rapport de confiance dont dépend tout le travail qu'il mène avec son équipe d'éducateurs.





## PORTRAIT D'HABITANT AMINATA NIANG

### « Les Feugrais, c'était notre petit village, c'était la famille »

D'abord établie en région parisienne, la famille d'Aminata s'installe aux Feugrais lorsqu'elle a 3 ans. Son père est alors employé chez Renault. Ils emménagent dans le bâtiment B1 avant de déménager dans le bâtiment D2. Aminata grandit entourée de ses dix frères et sœurs, et de ses voisines qui se réunissent régulièrement chez elle. Elle se souvient des soirées passées à discuter et à se remémorer le pays d'origine, le Sénégal. Ces « mamans » comme elle les appelle, sont celles de « Cléon Sud » et des « Feugrais ». Bien qu'on les distingue, c'est « une grande famille ». Son papa décède en 2007, « l'un des premiers papas à nous quitter sur le quartier », raconte Aminata. Depuis, d'autres sont partis parmi ces générations de primo-migrants venus du Sénégal. Les souvenirs d'Aminata, sont aussi ceux des fêtes de l'aïd où les familles se rendent mutuellement visite, ou encore du cinéma plein air lors de la Fête du quartier, là aussi c'est le rendez-vous des mamans, « elles préparaient les beignets en avance » ou encore les camps organisés par le centre Bobby Lapointe à la ferme de Thuit-Signol.

Pendant sa scolarité, Aminata fréquente l'école Marcel Touchard, puis le collège Rimbaud à Saint-Aubin-lès-Elbeuf avant de partir pour le lycée Elisa Lemonnier à Petit-Quevilly. C'est alors un véritable parcours du combattant au quotidien pour se rendre au lycée chaque matin : « il me fallait prendre la ligne E, puis au champ de foire le 32,

puis au rond-point des Bruyères le 42. C'était difficile quand j'y repense ». Cette expérience témoigne des difficultés liées à la mobilité rencontrées par les jeunes du quartier.

En 2013, Aminata se marie et quitte les Feugrais. Aujourd'hui elle est maman et vit à Saint-Etienne du Rouvray. Mais, comme d'autres jeunes Cléonnais ou Saint-Aubinois, elle guette l'occasion pour revenir dans leur quartier d'enfance. Les constructions de maisons individuelles prévues dans le cadre du projet urbain semblent alors constituer une opportunité intéressante.

Sa maman a, dans le cadre du relogement, dû quitter les Feugrais pour s'installer aux Sculpteurs. Avant cela, et pendant près d'une année, elles n'étaient plus que deux familles dans l'immeuble. Elle se souvient de l'interpellation de leur voisin au moment de leur départ « vous partez ? Je vais être tout seul ». Aminata explique que le déménagement s'est révélé être une étape difficile : « les Feugrais, c'était notre petit village, c'était la famille » dit-elle.

Aminata reste très attachée aux habitants auprès desquels elle a grandi. Depuis quelques années, elle s'engage afin de mener des projets associatifs, notamment en encourageant l'entrepreneuriat féminin et en rendant plus visibles les initiatives locales. Pour cela, elle a su trouver du soutien auprès de la structure municipale Saint-Aubinoise Le Point Virgule.



## Éducateur chef en prise avec le quotidien des habitants

Abdelaziz a grandi à Val de Reuil où vivent toujours ses parents. Lui vit désormais à Oissel bien que nombreux sont ceux à penser qu'il réside à Cléon ou à Saint-Aubin-lès-Elbeuf tant il est connu par les habitants !

Son master en « entreprenariat » ne semblait pourtant pas le conduire à travailler auprès du public « jeunes ». C'est au fil de ses expériences professionnelles en tant que conseiller en insertion professionnelle, éducateur dans différents quartiers prioritaires en Seine-Maritime et dans l'Eure, qu'il se découvre une âme d'éducateur.

En 2006, il est embauché par la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf pour travailler au sein de la structure du Point -Virgule qui accueille les jeunes de 16 à 25 ans en qualité de référent emploi formation des jeunes. C'est au cours des quatre années passées au sein de la structure qu'il apprend à connaître le quartier, les jeunes et les familles.

Il contribue notamment à la mise en place du premier forum de l'emploi réunissant, au cœur du quartier, de nombreuses entreprises afin « qu'ils se rendent compte du potentiel qui existe dans nos quartiers » explique Abdelaziz. Il part avec des jeunes chaque année en camps éducatifs à la montagne pour les faire sortir de leur quotidien et leur montrer d'autres horizons. Ces moments privilégiés permettent de créer des liens de confiance et par ce biais aider les jeunes à construire leur projet personnel et

professionnel. Abdelaziz se souvient des sorties estivales entre « filles » à Aqua Boulevard : « elles étaient âgées de 17-18 ans ; maintenant, elles sont mamans. Quand on se croise, on en rigole ». Au-delà des jeunes, Abdelaziz se rappelle de son rôle auprès des familles : « parfois des papas et des mamans me sollicitaient afin que je remplisse des papiers administratifs (Caf, transport, CMU, retraites etc..) pour eux, ça m'a permis de connaître les familles et notamment les jeunes au sein de ses familles qui ne fréquentaient pas la structure ».

Après son expérience au Point-Virgule, il intègre l'Association de Prévention pour la Région Elbeuvienne (APRE).

Il est désormais chef de service à l'APRE et encadre des éducateurs de rue qui interviennent sur les quartiers. Il est de ce fait encore très présent et connu des jeunes et des habitants. Il fait d'ailleurs partie du Conseil Citoyen du quartier dans le cadre du renouvellement urbain. Il revient aussi quelques dimanches pour jouer au foot, ce qui témoigne de son attachement particulier à cette ville : « Même ceux qui ont pu partir du quartier, qui ont quitté la région, ils reviennent régulièrement car il y a leurs parents et leurs amis, c'est aussi un moyen de se ressourcer ». Pour Abdelaziz, il est important de se montrer attentif à cette jeunesse, car « malgré les difficultés qu'elle rencontre, beaucoup réussissent et ce n'est pas le potentiel qui manque » !





## « J'ai aimé ma jeunesse »

Le père de Fatira, originaire d'Algérie, arrive en 1961 à Oissel. Il travaille alors en tant qu'ouvrier au sein de l'usine d'industrie chimique Kuhlmann, et ce jusqu'à sa retraite. En 1971, son épouse et ses enfants le rejoignent, il quitte le foyer pour travailleurs et emménage dans une petite maison sur la commune d'Oissel. Fatira, née en 1976, est la sixième de la fratrie. À peine âgée de six mois, Fatira et sa famille déménagent à Cléon au sein de l'immeuble Paganini du quartier Lacroix.

Fatira passe son enfance à jouer dans les bois et à cueillir les fruits : « c'était là où les papas faisaient le sacrifice de l'aïd à l'époque ». En face de l'immeuble, les collines en hiver se prêtent aux glissades à l'aide d'un bout de carton sur la neige. Elle se souvient du chemin qui mène à l'école primaire Goscinny qu'elle parcourt à l'âge de six ans avec sa bande de copains, de la sortie des classes où ils se retrouvent à la boulangerie sur la place Saint-Roch pour y acheter des bonbons. À l'occasion de la fête des mères, elle et ses frères et sœurs se rendent chez le fleuriste de la même place pour y acheter une fleur. Durant le mois de Ramadan, elle partage avec eux un chocolat

en guise de rupture du jeûne. « J'ai aimé ma jeunesse, entre l'école primaire et le collège » confie Fatira.

En 2000, elle souhaite prendre un logement à Cléon, mais face à l'absence d'offre, elle emménage alors aux Novalles. Bien qu'une faible distance sépare les deux territoires, la question semble revêtir une importance toute symbolique. En 2015, alors mère de deux enfants, elle parvient à déménager pour la résidence des Peintres, puis pour celle des Sculpteurs un peu plus tard. Elle apprécie la résidence, sa cour centrale où tous les enfants se retrouvent et jouent en sécurité, elle aime cet entre-soi vivant qui lui rappelle son enfance. Dans le cadre du projet de rénovation urbaine, Fatira a intégré le conseil citoyen et s'emploie à rendre hommage à la mémoire du quartier Arts Fleurs Feugrais. Elle se définit comme étant à la jonction entre deux générations : la jeunesse actuelle d'une part, et la génération des primo-migrants d'autre part dont certains, comme son père, nous ont quittés il y a quelques années de cela. « Je veux continuer à voir se construire ma ville, et donner un peu de mes idées ».



## « La vie de quartier : une école magnifique »

Mohamed Bendelladj est né en 1980 à l'hôpital d'Elbeuf, l'hôpital des Feugrais n'existant pas encore. Son père est arrivé du Maghreb en 1970 en tant qu'employé Renault, tandis que sa mère le rejoint en 1977. C'est au sein d'une fratrie de cinq enfants que Mohamed grandit, tout d'abord dans la tour Glycine, puis au sein de l'immeuble Jade. À Cléon sud, les habitants sont très attachés à leur quartier, assure-t-il : « certains d'entre nous ont déménagé trois fois dans le même quartier voire dans la même tour ! » Une fois marié en 2008, Mohamed et sa femme également originaire de Cléon souhaitent s'installer sur la commune, mais faute de trouver un logement qui réponde à leurs attentes, ils emménagent à Oissel.

Mohamed explique que c'est en entrant au collège qu'il franchit la CD7. C'est l'occasion de faire de nouvelles rencontres avec les jeunes des autres secteurs de la ville comme Lacroix et Pierre Dac, ou encore ceux d'autres communes comme Tourville-la-Rivière ou encore Freneuse. Marqué par la diversité, la solidarité et le partage qui caractérisent son milieu, il clame aujourd'hui que « Cléon est la plus belle expérience de [sa] vie ». Mohamed n'est pas avare d'anecdotes, et c'est avec beaucoup d'humour qu'il raconte comment

un ami n'hésitait pas à mettre un lardon dans sa canette de coca pour s'assurer que personne ne lui prenne ! Il se souvient « qu'avec un franc, tu pouvais manger et boire quelque chose sur le quartier, entre pastels et glaces faits maison ».

Conscient de l'image extérieure que certains se font de la vie de quartier, aux yeux de Mohamed, « de l'intérieur, c'est une école magnifique où l'on trouve le respect des plus âgés, le rôle des grands frères » dans l'encadrement des plus jeunes. Aujourd'hui, il est d'autant plus conscient de l'importance de ces valeurs qu'il est devenu éducateur à l'IDHEFI et souhaite rendre la pareille à la jeunesse actuelle. Pour parler de l'actuel projet de rénovation urbaine, Mohamed adopte le point de vue de celles qu'il appelle ses « mamans », ces femmes venues d'ici et d'ailleurs dans les années 1970-1980 qui appréhendent de voir le quartier se transformer et de perdre les repères construits durant toutes ces années. « Ma mère refuse de s'installer ailleurs, elle préfère rester dans l'immeuble Jade » qui, dit Mohamed, est pour elle « le meilleur logement de Cléon sud ! ».





## « Cléon, une ville coup de cœur »

Ghariba passe son enfance à Notre-Dame de Gravenchon. Après son mariage, elle s'installe durant 7 ans à Marseille. C'est en 2018 qu'elle revient dans la région Normande, à Elbeuf durant une année puis à Cléon en mars 2019 avec son mari et ses trois enfants. Son appartement a la particularité d'être à cheval sur les deux communes, ce qui offre le choix notamment en matière d'établissements scolaires.

Lors de son arrivée sur le quartier, elle ignore le fait qu'un projet de rénovation urbaine est engagé. Quoi qu'il en soit, Cléon est « une ville coup de cœur » pour Ghariba. Elle apprécie la situation de la commune à proximité de tout type de commerces. Si elle envisage de déménager à nouveau, elle souhaite néanmoins rester cléonnaise.

Malgré sa récente arrivée, elle se montre extrêmement sensible aux souvenirs du quartier dont lui font mention ses voisins, dès lors elle entreprend de s'investir dans sa ville pour ainsi mieux la connaître. « Si je m'investis, c'est pour connaître Cléon, ce que ça a été,

mais aussi ce que ça deviendra ». Vivant au cœur de Cléon Sud, elle vit au rythme des déménagements : « les déménageurs Postel font partie du quartier maintenant » dit-elle avec humour. Ghariba comprend le « pincement au cœur » que vivent les habitants qui quittent leur quartier, car elle-même a vécu cela durant son enfance : « je sais ce que cela fait de savoir que nos enfants ne connaîtront pas la solidarité qu'on a connu, le fait qu'entre voisins nous soyons comme des frères et sœurs ».

Elle a su trouver sa place au sein des structures associatives comme le Sillage où elle participe à de nombreuses activités avec Martine, une voisine dont elle ne se sépare jamais. L'un des moments privilégiés est notamment l'atelier cuisine, « c'est mon moment à moi ». Son regret reste de ne pas connaître la fête du quartier qui a fait l'objet d'annulations ces dernières années pour cause de crise sanitaire. Ghariba est également membre du Conseil citoyen où elle contribue à ce que « personne ne soit laissé pour compte, les jeunes comme les seniors ».



## « L'américain », une figure du rap cléonnais

Le père d'Idrissa arrive à Rouen du Sénégal en 1975 pour travailler au sein d'une usine de filature avant d'être embauché à la Régie Renault de Cléon en 1979. Idrissa a alors 2 ans. La famille d'Idrissa, constituée de cinq frères et sœurs, emménage dans une maison à proximité de l'école primaire Curie, chose rare à cette période où les primo-migrants emménagent systématiquement dans les logements HLM ou de la Régie Renault. Ainsi, contrairement à nombre de ses amis d'enfance, Idrissa n'est ni de Lacroix, ni de Cléon Sud, mais « le seul vivant au milieu ». À l'âge de douze ans, Idrissa est victime d'un accident qui l'immobilise pendant plusieurs années.

C'est durant sa convalescence qu'il découvre sa vocation à travers les clips musicaux de la chaîne américaine MTV auquel il a accès depuis l'installation de la parabole par son père. Il crée son premier groupe de rap en 1992, encore adolescent, « je rappais en béquille, je mettais des jeans larges pour cacher les broches, on m'appelait « l'américain ». » Il se souvient que leur premier lieu de répétition est l'infirmierie du collège Jacques Brel qui est mise à leur disposition. Par la suite, il découvre l'atelier MAO de la Péniche sur Elbeuf qu'il fréquente

jusqu'en 1996 où le centre social Boby Lapointe ouvre son propre studio : le Boomkoeur. À cinq, ils créent le « crew » Union Multi-Raciale (UMR) au sein duquel ils réalisent les premières de plusieurs spectacles à la Traverse, des concerts dans toute la région, et même à l'occasion de la Fête de la musique.

Par la suite, Idrissa part aux Etats-Unis pour travailler dans le milieu de la musique. Il monte des projets qui mettent en lien des rappeurs Cléonnais et Américains. Il offre ainsi un regard singulier sur la mémoire des quartiers Art Fleurs Feugrais : celle d'une expression musicale urbaine forte qui a su marquer plusieurs générations. Attaché à sa ville qu'il nomme le « bercail », il avait le souhait d'entreprendre divers projets professionnels à l'échelle locale, qui n'ont pas pu trouver l'écho suffisant. Aujourd'hui, marié et père de cinq enfants, il fait des aller-retours entre Cléon, lieu de ses repères où il retrouve ses parents, et la Suisse où il travaille. Face au projet de rénovation urbaine, il appréhende la démolition de l'école primaire Curie, ce bâtiment chargé de souvenir qu'il a, dit-il, « longtemps imaginé devenir un grand espace dédié à l'expression artistique des jeunes sous toutes ses formes ».





## « Je suis fière de ma commune »

Safia est née en 1981 dans une famille de primo-migrants algériens arrivée à Oissel dans les années 1970. La famille s'installe dans une maison près du quartier des Feugrais en 1988. Safia est alors scolarisée à l'école Curie pour ses dernières années d'école élémentaire et intègre ensuite le collège Jacques Brel. Elle part ensuite au lycée des Bruyères à Sotteville-lès-Rouen puis en région parisienne pour obtenir son BTS. Cet éloignement progressif ne l'empêche pas d'être fortement attachée à sa commune.

Pour Safia, c'est la « maison de quartier Boby Lapointe » qui marque sa jeunesse. Elle garde un très bon souvenir des activités sportives menées dans le cadre du dispositif « ticket sport ». Plus anecdotique est le souvenir d'un « Interville » improvisé au théâtre de verdure avec de multiples structures gonflables. Mais en grandissant, c'est auprès des éducateurs de l'APPRE, Jean et Hélène, qu'elle trouve à s'épanouir, tant par les sorties au Mont-Saint-Michel ou aux Sables d'Olonne, ou simplement via les discussions au local sur le canapé accompagnées d'un jus d'orange.

Dans le cadre de ses études par alternance, Safia travaille chez Renault Cléon : « en tant que Cléonnais, s'il n'y a personne dans ta famille

qui a travaillé chez Renault, il te manque un truc », dit-elle en plaisantant. Malgré ses traits d'humour, elle revendique être fière de sa commune. Lors de son enterrement de vie de jeune fille, Safia et ses amies d'enfance reprennent les chansons chantées au cours des sorties organisées par le centre Boby Lapointe. Des paroles devenues, sans que l'on s'en rende compte, l'hymne de toute une génération de Cléonnais :

« Tous les jours – les gens nous demandent – qui nous sommes – et d'où nous venons- et nous leur disons – nous venons de Cléon – la superbe ville ».

Elle se souvient du rôle important qu'occupait le studio de musique situé à Boby Lapointe, « les jeunes chantaient et écrivaient, ça leur évitait de tourner en rond ».

Aujourd'hui, Safia habite en région parisienne et envisage de partir vivre à l'étranger avec sa famille. Pourtant, elle apprécie retrouver ses repères lorsqu'elle visite ses parents et ses amies d'enfance. Elle accueille de façon positive le projet de renouvellement urbain, se déclarant consciente que tout n'allait pas pour le mieux. Un constat auquel elle est arrivée au terme de nombreuses expériences et voyages hors du cadre où elle a grandi.



## PORTRAIT D'HABITANT GÉRARD PITON

### « D'une rive à l'autre de Cléon »

Gérard est né en 1949 à Elbeuf. Il grandit dans la maison familiale à Cléon, avec ses parents non loin de l'hippodrome, rue de la Liberté. Fils d'un père ouvrier et d'une mère au foyer, membre d'une fratrie de quatre enfants, il passe sa scolarité entre 1955 et 1959 à l'école communale située près de l'ancienne mairie, rue Sortemboc. Lorsqu'il se rend au collège puis au lycée à Elbeuf, c'est à vélo. Par la suite, il passe essentiellement sa carrière professionnelle (40 ans) à Rhône-Poulenc, et pour s'y rendre, c'est toujours à vélo ! Gérard est, très tôt, sensibilisé aux enjeux environnementaux. En 1971, fait-il remarquer, le parc à vélo est énorme aux abords de l'entreprise, « aujourd'hui, à l'heure de l'urgence écologique, il n'en est rien ». En 1983, il acquiert avec son épouse une maison située rue Sortemboc dans laquelle ils vivent toujours.

Durant sa jeunesse, « Cléon se résume à trois zones où vivent les 800 habitants de la ville » nous dit Gérard : « le haut-Cléon » qui correspond à la rue Sortemboc, « le bas-Cléon » où se trouve le bord de Seine, et enfin Bédanne, le hameau que l'on connaît toujours sous ce nom aujourd'hui. Le reste est composé de champs tenus par des

agriculteurs. Gérard voit progressivement la ville s'urbaniser et s'étendre à partir de l'Eglise jusque vers le CD7, de bâtiments en bâtiments.

Durant la majeure partie de sa vie, Gérard se contente de cette partie de la ville cléonnaise, méconnaissant l'autre « rive » de la commune : « je suis Cléonnais depuis une éternité mais je n'ai quasiment pas mis les pieds de l'autre côté du CD7, dans ces secteurs de Cléon ». Refusant d'entériner cette « frontière », il entreprend, une fois à la retraite, de s'investir au sein du réseau associatif, et notamment au Sillage dont les locaux se trouvent pour partie dans l'ancienne maison de quartier des Fleurs. Il propose alors une activité autour de sa passion, l'astronomie, avant de devenir élément actif du service communication depuis plusieurs années maintenant.

Face au projet de renouvellement urbain, Gérard espère qu'au-delà des changements du bâti et de la résidentialisation ou en dépit du déplacement de certaines structures, on parviendra à créer le sentiment d'une vie commune, et d'un vivre ensemble qui intègre la jeunesse.





## Nostalgique de l'ambiance de Lacroix

Fatima est née en 1958 dans une fratrie de treize frères et sœurs. Elle grandit au quartier du Puchot à Elbeuf. À l'âge de seize ans, elle entame sa vie professionnelle en usine à Elbeuf. À l'âge de vingt-deux ans, elle quitte Elbeuf et emménage à Cléon dans un appartement F2 de l'immeuble Fauré du quartier Lacroix. Elle change ensuite d'appartement pour un F3 sur le même palier, en 1996 à la naissance de sa fille.

Fatima se remémore les bons moments passés au sein du quartier : « C'était bien, je m'y étais fait des amies, on descendait le soir avec nos enfants devant l'immeuble. Les enfants faisaient beaucoup de patins à roulettes ». Elle se souvient aussi de la fête de la bière et de la petite foire sur la place avec quelques manèges. « Cléon c'est mignon, malgré les bâtiments il y a beaucoup de verdure ». Sa fille passe sa scolarité à Cléon, école maternelle du Bois-rond, l'élémentaire à Goscinny, puis le collège Jacques Brel avant d'aller au lycée André Maurois à Elbeuf.

Fatima quitte son quartier en 2009 après

vingt-neuf années passées dans la résidence Lacroix et se souvient à l'époque d'un changement d'ambiance : « ce qui m'a fait partir c'est le bazar : les cages d'escalier occupées, les voitures qui brûlaient, on dormait plus ».

Si Fatima vit depuis à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, elle n'a pas coupé les ponts avec Cléon : « j'ai gardé un pied à Cléon grâce au travail en tant que responsable restauration du satellite de l'école maternelle Jacques Prévert », elle voit toujours ses voisins et surtout leurs enfants : « les revoir eux, ça m'a rappelé ce que j'avais laissé, ça m'a causé beaucoup d'angoisses, j'avais besoin d'en parler ». Aujourd'hui, Fatima fréquente les enfants de parents qu'elle a elle-même connu plus petits. Mais pour elle, les choses ont changé, c'est avec un brin de nostalgie qu'elle déclare : « aujourd'hui les gens s'amuse mais ne rient plus, avant on riait ». Pour Fatima, le projet de rénovation urbaine est une bonne chose, « mais c'est un tout, il faut également pouvoir assurer une attitude de respect entre les habitants ».



## Une vie à cheval sur Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf

Jany est né en 1951 à Cléon chez ses grands-parents rue René Sortemboc. Mais c'est à Saint-Aubin-lès-Elbeuf qu'il grandit avec ses parents et qu'il passe sa scolarité élémentaire. À l'âge de 10 ans, Jany travaille régulièrement dans les fermes de Cléon. L'actuel quartier des Fleurs – appelé aussi « Cléon Sud » – est à cette époque constitué de champs de blé, d'avoine et de pommes de terre qu'il ramasse après le passage de la charrue tirée par les chevaux. Le lac Patin n'est encore qu'un champ de pommiers et de cerisiers. Quant à la rue René Sortemboc, il a en mémoire la petite foire organisée tous les ans, au 15 août, composée de 2 ou 3 manèges. Il se souvient également de la piscine aménagée dans le bord de Seine à l'aide d'une barrière flottante, « les gens apprenaient à nager dans la Seine ».

En 1965, il intègre le collège Ferdinand Buisson d'Elbeuf puis suit un parcours en mécanique générale jusqu'à ses 18 ans. En 1969, il intègre l'usine Renault, tandis qu'une année plus tôt les salariés avaient pris le pas du secteur de Flins-sur-Seine à travers une mobilisation historique. Il y travaille pendant 41 ans notamment en tant que technicien distribution des fluides à la centrale thermique. En dehors de sa vie professionnelle, Jany s'adonne à son sport favori, le handball auquel il joue depuis l'âge de neuf ans : d'abord à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, puis à Elbeuf, à Cléon et enfin au sein du club de Renault.

En 1973, il épouse une Saint-aubinoise. Après la naissance de ses deux fils il se consacre en 1977 à rénover sa propre maison, qui était celle d'un ancien pêcheur en Seine, située à Bédanne. Jany raconte que ce hameau est l'ancien lieu privilégié des pêcheurs d'éperlans, vendus ensuite au marché d'Elbeuf. En 1988, pour empêcher la suppression du bras de Seine, il crée l'Association de défense et de sauvegarde du Hameau de Bédanne. Par ailleurs, entre 1995 et 2014, Jany s'implique en tant qu'élu au sein de la commune de Cléon, tandis qu'il entre en retraite en 2009. C'est en tant que conseiller municipal à la ville de Saint-Aubin-lès-Elbeuf depuis 2014 que Jany poursuit son engagement politique.

Face au changement qui s'opère dans le cadre du projet de rénovation urbaine, Jany s'interroge sur la préservation des monuments anciens. Pour autant, il affirme que, dès les années 1980 « si on avait détruit quelques tours, ça aurait déjà changé la vie, on n'en serait peut-être pas là aujourd'hui ». Il comprend l'émotion des habitants face à la transformation de leur quartier et fait un parallèle avec la façon dont le village de Cléon s'est transformé en une petite ville y a plus de cinquante années maintenant, « nous ça nous a fait drôle, lorsqu'avec nos 700 habitants vivant au milieu des champs on a vu les lotissements pousser partout ».





**PORTAIT D'HABITANT  
ODILE RAOULT**

## Ancienne miss et garde champêtre : « j'avais un lien avec la population »

Odile est née en 1955. Son père travaille alors pour l'entreprise Renault à Billancourt. Il est muté en 1962 à Renault Cléon, et s'installe avec sa famille à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, aux Feugrais. Six années plus tard, les parents d'Odile acquièrent une maison dans le secteur des Brûlins à Cléon. Après avoir fréquenté l'école Paul Bert à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, Odile intègre l'école Curie à Cléon. Elle poursuit sa scolarité à Elbeuf puis à Rouen. Après son mariage en 1976, Odile s'installe à Saint-Aubin-lès-Elbeuf où elle reste deux ans avant d'acquérir avec son mari sa propre maison également située aux Brûlins, proche du foyer parental.

Odile se souvient à l'aide d'anciens articles de presse, des activités du Comité des fêtes, et notamment l'organisation de l'élection de la Reine de Cléon. Une élection qu'elle remporte en 1973, à ses 18 ans. Elle représente alors la commune lors de différents événements officiels tels que la célébration du 14 juillet, les inaugurations, un vernissage. Elle garde d'ailleurs sa cape en souvenir ! Odile raconte qu'il n'y a plus eu d'élections durant vingt-quatre années. En 1997, lorsque l'élection est de nouveau organisée c'est sa fille qui est élue reine, « c'est décidément une tradition

familiale ! » s'amuse Odile.

Après avoir travaillé deux ans en tant que secrétaire au sein d'une agence immobilière à Elbeuf, neuf ans pour l'entreprise Renault à Grand-Couronne, puis être devenue fleuriste à Pont de l'Arche durant trois années, Odile devient en 1990 la dernière garde-champêtre de Cléon avant que le poste ne soit définitivement supprimé. Beaucoup d'habitants la connaissent dans son uniforme, « parfois on me reconnaît en disant : « ah c'était vous la gendarmette ». Chargée d'assurer la sécurité des écoles, elle réalise aussi diverses enquêtes administratives et parcourt la ville pour relever des anomalies : « j'avais un lien avec la population ».

Aujourd'hui, Odile profite de sa retraite. Elle s'occupe avec soin de son jardin particulièrement bien fleuri, s'exerce au tir à la carabine – sa passion – au complexe sportif Renault et fait même du Pilates. Pour elle, le projet de rénovation est « certainement un bien pour la commune », afin dit-elle « de ne plus concentrer autant de gens dans des tours » et rompre avec « la mauvaise renommée » de certains quartiers.



## Témoin privilégié de l'époque de l'après-guerre

Jean est né en 1935 dans la maison de ses grands-parents à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Il grandit à Cléon, avec ses parents, dans la maison familiale située Rue des Martyrs. Son enfance, Jean la passe dans ce Cléon, qui n'était encore qu'un village, à faire la cueillette dans les champs, à se promener dans les bois, accompagné de Léon Lefrançois, ancien garde-chasse et ami de Jean.

Jean est porteur d'une mémoire qui nous ramène aux événements de la guerre, de l'occupation allemande, et de la libération. Il rencontre les soldats canadiens avec qui il partage chocolat et chewing-gums. Jean se souvient de la vie du « Cléon-village » de l'après-guerre : le bal du 14 juillet qui se tient Rue Sortemboc. Des bals qui virent souvent en bagarres entre les jeunes de Cléon et ceux venus de Oissel. Tous montés sur leurs motos, ils filent avant que le fourgon de police n'arrive ! Le café tenu par Monsieur et Madame Bénard qui organise des séances de cinémas ambulants de 1952 à 1956. Entre 20 et 30 spectateurs s'y retrouvent chaque semaine ! La rue Sortemboc, qui fait à cette époque office de centre-ville, est particulièrement vivante ; on y trouve épicier, boulanger, boucher, réparateur de vélo...

En 1953, Jean obtient son Brevet (BEPC) il est recruté à la Caisse d'Épargne d'Elbeuf avant de partir faire son service militaire en 1956. Lorsqu'il revient en permission au bout de trois mois et qu'il part se promener de nouveau dans les bois, quelque chose a changé, un panneau indique : « Régie Renault ». Jusqu'à ce jour, l'installation de l'usine n'était encore qu'un « on dit ». Celle-ci marquera définitivement le paysage local : l'arrivée de nombreux travailleurs, la construction simultanée de nouveaux logements, et enfin la mise en place d'infrastructures éducatives et socioculturelles à même de répondre aux besoins d'un territoire qui a vu sa population passer d'environ 500 à près de 6000 habitants en trois décennies.

Une fois marié, Jean fait construire sa maison, située aux Brûlins, dans laquelle il vit toujours, non loin de la maison familiale dans laquelle il a grandi. En 1976, il devient le directeur de la Caisse d'Épargne d'Elbeuf, c'est à lui que l'on doit la décision de développer une agence place Saint-Roch sur Cléon dont les locaux abritent aujourd'hui la maison du projet !





## Accepter l'autre et le changement

Françoise est née en 1944 à Cléon dans la maison familiale proche de la rue Sortemboc. Du côté maternel, la famille est cléonnaise de longue date. Son père, cadre dans une usine rouennaise spécialisée dans la confection de chemises, est à l'époque l'un des rares habitants à avoir une voiture. « Cléon n'était qu'un village de 500 habitants, le CD7 n'existait pas, Cléon s'arrêtait à l'Eglise, et on se promenait dans les champs sans crainte » raconte Françoise. Une époque qui avait du bon, mais aussi un aspect frugal : « il n'y avait qu'un seul réverbère au bout de la rue, pas d'eau du robinet mais à la pompe ».

C'est aussi l'époque des fêtes de villages avec la foire qui compte quelques stands, une loterie et surtout un manège avec des petits cochons. Certains habitants, comme les garçons de la famille Black, proposent aux enfants de faire des tours à dos d'âne à l'occasion des kermesses organisées par le patronage des religieuses de Saint-Aubin-lès-Elbeuf. « Pour la fête communale, jusque dans les années 60, on nous mettait une belle robe » se souvient Françoise.

Mariée en 1965 à un camarade de la paroisse, le couple s'installe durant un temps à Caudebec-lès-Elbeuf avant de revenir sur le terrain familial pour y construire sa propre maison. Apparaissent à la même époque, les trois immeubles en H

qui appartiennent à la régie Renault ainsi que les bâtiments des Oliviers réservés aux cadres de l'usine. À travers de nouveaux arrivants en grand nombre, c'est un autre Cléon qui voit le jour, une altérité dont Françoise a très tôt pris conscience : « tout le monde doit faire un choix : accepter ou ne pas accepter. Il faut apprendre à se connaître, partager nos différentes façons de vivre ». Françoise n'a jamais cessé de tisser des liens, notamment en donnant des cours d'alphabétisation à destination des femmes dans le local du secours catholique situé dans une des tours de Cléon Sud. En écho au projet de rénovation urbaine, Françoise fait remarquer que la commune a besoin de rajeunir car, dit-elle, « Cléon vieillit ».

De longue date, Françoise est investie au sein de la vie paroissiale locale. Elle se souvient du Père Soudé, le père Leplay, et bien sûr le père Hamel à qui elle souhaite rendre hommage à travers cet entretien. Actuellement sans prêtre, les fidèles de Cléon maintiennent l'Eglise ouverte et certaines activités pastorales. « Ce sont les laïcs qui se bougent pour compenser ». Lorsqu'on lui demande d'indiquer un lieu important de Cléon, elle évoque le cèdre qui est un très ancien emblème de Cléon implanté dans l'ancien cimetière autrefois situé à proximité de l'Église.



## « Tout seul on va vite, ensemble on va plus loin »

Karim est né à Elbeuf en 1971 mais c'est à Saint-Aubin-lès-Elbeuf qu'il passe sa jeunesse jusqu'à ses 25 ans. « J'ai arpenté toutes les rues, je suis un enfant du pays » raconte-t-il. Karim est né d'une union mixte : son père est originaire d'Algérie, il est pendant longtemps le président de la mosquée d'Elbeuf et travaille pour l'usine Renault. Sa mère quant à elle est française. Malgré quelques difficultés scolaires, Karim cherche sa voie. Il réalise un CAP puis un BEP en mécanique. Il découvre le métier du bâtiment, et décide de construire sa propre maison. Karim est un débrouillard déterminé ! Depuis 2013, il travaille pour la Métropole Rouen Normandie au service d'eau potable.

C'est en 2019 qu'il devient Cléonnais en s'installant dans l'immeuble Saint-Saëns de la résidence Lacroix.

Mais pour lui, les deux communes, Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf, forment un seul et même tout au point même qu'il pense que : « les deux villes devraient fusionner ». Il se souvient du terrain actuel, d'ailleurs à cheval sur les deux communes, où s'installe

la nouvelle jardinerie, « c'était un terrain de crosse, j'y allais avec ma mobylette, on en a cassé des pots d'échappement ! » se souvient-il.

Aujourd'hui, Karim a quatre enfants et comme leur papa plus jeune, certains d'entre eux jouent au club de football de Cléon. « L'un d'eux et même devenu entraîneur dans le cadre d'un service civique », raconte Karim avec fierté.

De manière générale, Karim prône le vivre-ensemble. Il aime être au service des autres et mener des projets collectifs, qu'il s'agisse du Téléthon, d'une chasse aux œufs pour Pâques, ou encore de dynamiser les supporters du club QRM. Il est par ailleurs le propriétaire de la salle de réception située au bord de la Rue de Tourville, ancien CD7. De ce fait, Karim est connu par un grand nombre d'habitants. Aujourd'hui, membre du conseil citoyen, il souhaite donner de son dynamisme pour accompagner le changement qui s'opère : « Tout change, mais faut le changer ensemble, et éviter de créer un mal-être ».





## « Il serait bon de recréer un endroit comme le carré »

Sylvie est née en Normandie, à Saint-Pierre-le-Viger, en 1958. Elle se marie en 1976 et travaille alors dans les filatures. Elle déménage à Pavilly en 1978 dans un petit HLM équipé d'un poêle à charbon se souvient-elle. Face à un mari qui se montre violent, elle quitte le foyer familial en 1985 avec ses deux fils et une petite valise pour atterrir au centre d'accueil Marie Foucher à Cléon. Elle rencontre notamment Jeanne Smaili Wolf avec qui elle travaille pendant huit années. Au bout de six mois d'hébergement, elle obtient un appartement au sein de l'immeuble Hortensia à « Cléon sud ». « Où est-ce que je suis tombée ? » se dit-elle, elle qui venait de la campagne.

Elle finit par occuper les trois tours : en premier la tour Hortensia où elle réside pendant huit ans, puis Fuchsia pendant dix-huit mois, et enfin Glycine – la dernière des trois à tomber dans le cadre du projet urbain - où elle occupe deux appartements : un grand où elle vit avec le père de sa fille et ses enfants, puis un plus petit sur le même palier après le départ du foyer familial des trois enfants. Sylvie est concernée par le relogement, conséquence du renouvellement urbain puisque la tour Glycine est vouée à la démolition « Je ne sais pas où je vais aller après : soit un petit HLM, soit peut-être les villas Souday, à côté de la structure municipale de l' Ondine qui est devenue chouette avec beaucoup d'animation ».

La vie à « Sud » comme elle l'appelle est ambivalente, faite de moments heureux et de malheurs : la

saleté, les déchets jetés par les fenêtres, les carcasses de voiture, bien que, « ça se soit calmé depuis quelques années », reconnaît-elle. Elle décrit une réalité parfois difficile : beaucoup de jeunes n'ont pas connu leur père, elle se montre solidaire vis-à-vis des mamans qui élèvent leurs enfants seules, soutenues par les « tontons » du quartier, un soutien qui manque ailleurs selon elle. Mais les bons moments de la vie de quartier ont raison des mauvais traits. Sylvie se souvient des enfants assis sur la table de ping-pong devant la tour Hortensia à écouter leur walkman, du marchand de glaces, des parcours de jeunes du quartier devenus champions de foot ou de boxe, mais aussi du carré avec les enfants au centre, en sécurité, et les mères toutes autour. « C'est le point de ralliement de toutes les mamans après l'école, ça parle poular ou autre, j'arrive à comprendre quelques mots ». Elle repense aux barbecues improvisés sur le quartier où chacun peut prendre une saucisse grillée.

Pour Sylvie, la diversité des origines n'est pas un frein, « nous sommes toutes des mamans », d'ailleurs elle a longtemps été mariée à un Sénégalais. D'après Sylvie, il serait bon de recréer un endroit comme le carré dans le cadre du projet de renouvellement urbain. Sylvie porte d'ailleurs ses idées et aspirations au sein du conseil citoyen dont elle est l'une des représentantes depuis 2016.



## L'un des premiers habitants de Cléon sud !

Jean-Jacques est né en 1947 en Bretagne. Il s'installe à Rouen en 1967 ; il est alors étudiant en chimie. À l'âge de 26 ans, il décroche un emploi à Alizay dans l'Eure. Jean-Jacques fait le choix d'emménager à Cléon. Et plus particulièrement au sein des nouveaux logements collectifs de « Cléon sud ». Construits dans les années 1970 par le Foyer Stéphanaï, Jean-Jacques se souvient ainsi qu'il compte comme « l'un des premiers habitants de « Cléon sud ! » » « Avant, Cléon était un petit bourg. Cléon Sud a très bien marché au départ, plus encore que Lacroix » raconte Jean-Jacques. Mais, « à partir de 1980 beaucoup d'habitants ont préféré quitter les immeubles pour faire construire leur maison non loin de là dans l'Eure mais aussi dans la ZAC des Feugrais » explique-t-il. S'en est suivie la progressive détérioration du parc immobilier, puis les premières tentatives de rénovation. Il se souvient de la création de la première association de locataires en réaction à la mauvaise gestion de la tour Fuchsia.

Jean-Jacques suit cette même trajectoire. Il reste à Cléon Sud jusqu'en 1976, date à laquelle il déménage pour l'immeuble Jannequin au quartier Lacroix. C'est suite à son mariage qu'il opte en 1978 pour un pavillon vers les Brûlins : « ça fait 47 années que je suis à Cléon » déclare-t-il. Les années

1980 sont marquées par les fêtes organisées par le service culturel de la Mairie : « je me souviens de quelques parades du feu extraordinaires ». Son arrivée à Cléon coïncide avec le début de son engagement politique et syndical. Jean-Jacques est élu municipal pendant 24 ans, dont 18 ans en tant qu'adjoint. Il s'implique également au sein du centre social Boby Lapointe dont il est le Président de 2001 à 2017. Il se souvient notamment des repas mensuels organisés où près d'une cinquantaine de femmes du quartier avec leurs enfants se réunissaient.

Jean-Jacques suit de près le renouvellement urbain notamment en tant que membre du conseil citoyen depuis 2016. Conscient de l'importance que la maison de quartier représente pour les habitants, il aurait aimé qu'à l'occasion du projet de rénovation urbaine, le bâtiment soit transformé en salle des fêtes, et ainsi maintenir le fil historique avec la mémoire du quartier. Tandis que pour son propre fils, c'est la destruction de l'école élémentaire Curie qui met à mal la mémoire de Cléon, raconte Jean-Jacques. Mais, selon lui, après avoir constitué une des principales villes d'accueil de la région, l'heure est à plus de grande mixité sociale.





## « Je suis fan de Cléon »

Lony est née en 1995. Elle grandit entre Paris, où vit son père, et Cléon avec sa mère au sein de la résidence Pierre Dac. Elle se rend très souvent chez sa grand-mère qui habite la maison proche du cimetière de Cléon, baptisée comme étant la maison « avec la cabane dans l'arbre » souligne Lony.

C'est dans les villes de l'agglomération que Lony passe sa scolarité ; notamment au collège Arthur Rimbaud à Saint-Aubin-lès-Elbeuf ou encore à l'institution Fénelon à Elbeuf.

Ses souvenirs de jeunesse les plus prégnants sont ceux de la parade du feu avec ses grands défilés, son ambiance musicale et ses buvettes, ou encore les nocturnes à 2 € l'entrée à la patinoire avec la fameuse boule à facettes ! Ce sont également des moments plus informels entre copains comme les barbecues improvisés dans le chemin attenant à la résidence Pierre Dac et les balades à moto sur le terrain vague où se trouve aujourd'hui la nouvelle jardinerie.

La résidence Pierre Dac, qui est en partie démolie aujourd'hui, avait, selon Lony, « déjà beaucoup changé bien avant le projet de rénovation urbaine ». Des changements

pouvant paraître anodins mais qui ont marqué Lony. Elle se rappelle notamment du retrait des « poteaux et des bancs où se posaient les jeunes, les boules en pierre, les gros blocs en forme de siège, là où les mamans pouvaient s'asseoir avec leurs poussettes ». Autant de lieux où s'ancre la convivialité du quotidien.

Aux moments pleins de nostalgie se mêlent des souvenirs plus amers comme le décès de son jeune ami en 2007, victime d'une agression en bas des immeubles de la Résidence Pierre Dac. Un évènement qui a profondément impacté la vie locale et a donné lieu à une marche blanche et à la plantation d'un olivier en son hommage. « Où sera-t-il replanté », telle est la préoccupation de Lony aujourd'hui.

Lony se dit « fan de Cléon », mais elle admet l'urgence du renouvellement urbain face à la vétusté d'une partie des logements de la commune. Toutefois elle ne peut s'empêcher de se dire : « ça ne va plus ressembler du tout à ce que j'ai connu gamine ». C'est pourquoi il lui tient à cœur de « laisser une trace aux générations futures » confie-t-elle avec émotion.



## La nostalgie d'une ambiance de centre-ville

Samba est né en 1952 à Saint-Louis au Sénégal dans la région de Kanel comme nombre de primo-migrants résidant à Cléon. Il mène ses études jusqu'à l'âge de 16 ans, avant de partir trois ans plus tard, pour la France. Il suit une formation d'électricien durant une année à Paris puis travaille dans le bâtiment en tant que menuisier plaquiste et ce, jusqu'à sa retraite en 2014. En région parisienne, il vit dans un petit appartement, mais après son mariage en 1976, il décide d'emménager en Normandie où il est rejoint par son épouse. Plus précisément à Cléon où vivait déjà une partie de sa famille. Avec son épouse et ses six enfants, il vit dans l'immeuble Jannequin surnommé par les habitants du quartier « la grande tour ». Mais comme beaucoup de familles, la famille Coulibaly déménage à plusieurs reprises, au gré de l'agrandissement du foyer, occupant les immeubles Kosma, Verdi et Enesco, toujours au sein de la Résidence Lacroix. Samba aime particulièrement cette partie de la commune et notamment la place Saint-Roch. Il se souvient de ses commerces avec nostalgie : le fleuriste, le bureau de

tabac, la banque, le kebab, le magasin Lidl « il y avait beaucoup d'ambiance. Aujourd'hui c'est devenu beaucoup trop calme pour un centre-ville ». De nos jours, c'est plutôt autour de Aldi, l'ancien Leader Price, et du Panier vert que se trouve la vie commerciale. Les deux enseignes sont importantes pour les habitants, indique Samba.

Il apprécie descendre au P'tit Tranquil, pour y boire un café Rue Sortemboc: « c'est eux qui font l'ambiance ». Pour la vie sociale, depuis la fermeture du Foyer des Travailleurs à Caudebec-lès-Elbeuf, c'est plutôt à Elbeuf que Samba se rend en transports en commun. Il y retrouve amis et connaissances.

Par ailleurs Samba est très impliqué dans la question éducative. En premier lieu vis-à-vis de ses enfants qui sont tous diplômés, mais également dans le cadre de l'Association Entraide et Solidarité dont il est le secrétaire. Il accompagne également le projet de rénovation urbaine en tant que membre du conseil citoyen depuis le début du projet.





## PORTRAIT D'HABITANT MILOUDA SAÏDI

### « C'est la simplicité des relations qui m'a plu ici »

Milouda est née à Berkane au Maroc en 1969. Elle arrive en France en 2004, après son mariage. C'est en 2007 qu'elle s'installe avec sa fille aux Feugrais, dans l'immeuble G2. Elle trouve alors soutien et solidarité : « c'est la simplicité des relations qui m'a plu ici ». C'est aussi le cadre de vie qu'offre le quartier, car « même si les gens disent qu'il manque des commerces, moi je trouve qu'il y a tout : kiné, pharmacies, centres commerciaux à proximité, boucherie halal, laboratoire, hôpital, écoles... ».

À son arrivée, Milouda rencontre des femmes originaires de divers horizons. C'est notamment grâce à ses compétences en tant que couturière-modéliste qu'elle trouve rapidement sa place : « Les femmes originaires du Sénégal me demandent souvent de les aider pour coudre leur « kala » (grand foulard), et malgré nos langues différentes, on arrive à se comprendre ». À l'occasion de la fête de quartier, elle contribue à la fabrication des colliers de perles et apprécie ce grand moment de cohésion et de liberté : « C'est incroyable tout ce qu'elles font, de toutes sortes, avec une grande liberté, on voit que les gens du

quartier se respectent beaucoup entre eux, ils sont comme une seule famille ».

Milouda a déménagé des Feugrais pour la résidence Lacroix dans le cadre du relogement et du fait de la démolition future des Feugrais. Elle explique qu'elle s'est « accrochée » afin d'obtenir un logement répondant à ses attentes. Il lui paraissait important de pouvoir garder son mobilier, notamment son salon marocain qui tout en étant une marque de son identité, joue un rôle majeur en matière d'hospitalité et de sociabilité.

Elle se montre inquiète et craint que cette solidarité qui est pour elle, l'ADN du quartier soit mise à mal : « Certains sont partis ailleurs, ça n'a rien à voir, comment vont-ils faire s'ils sont dispersés, pour se venir mutuellement en aide ? ».

Aujourd'hui Milouda souhaite que « le changement réjouisse les habitants sans qu'il ne pénalise ceux qui vivent dans le quartier depuis longtemps ».



## La nature comme source du bien vivre

David est né à Elbeuf en 1975. Durant son enfance, il visite ses tantes Cléonaises à l'occasion de repas de famille durant lesquels il joue avec ses cousins. Pour s'y rendre, il vient d'Elbeuf à vélo et emprunte le chemin de halage qu'il affectionne particulièrement. David se souvient des parties de pêche en bord de Seine ou encore de la superbe maison dans laquelle vit sa tante, rue Sortemboc très connue pour sa barrière ornée de fers à cheval.

Pour David, « Cléon c'est un village, c'est Renault qui l'a transformée en ville ». Il est marqué par la sortie des ouvriers Renault aux heures de pointe, mais aussi par la fierté qu'éprouvent ces derniers, identifiables aujourd'hui au fait qu'ils sont nombreux à avoir gardé leur blouse bleue avec le logo Renault, et ce, malgré des conditions de travail parfois extrêmement difficiles.

Le grand-père de David est bûcheron et de façon générale, sa famille est reconnue pour son savoir-faire en matière de tâches agricoles.

David développe naturellement une appétence pour les activités extérieures et s'oriente vers des études en paysagisme. Il intègre en 2002 le service espaces verts de la

Ville de Cléon avant de devenir Responsable du cadre de vie, poste qu'il occupe toujours aujourd'hui.

À ce titre, David est force de proposition avec son équipe et s'attèle à embellir la ville, à améliorer le cadre de vie des habitants et à assurer une meilleure cohésion environnementale. Il n'est pas avare de conseils et n'hésite pas à prodiguer ses astuces aux habitants amateurs de jardinage et de permaculture. La récente réalisation de son équipe : la mise en place de jardinières à légumes visant à remplacer les bacs fleuris, ainsi on passe de « touche pas » à « sers-toi » dit-il.

Pour David, Cléon et Saint-Aubin-lès-Elbeuf bénéficient d'un cadre de vie privilégié, situées en boucle de Seine, avec des parcelles boisées, et même un micro climat grâce à la ligne de roche. Autrement dit, « il y fait bon vivre ».

Pour David, le projet de rénovation urbaine vient résoudre une situation marquée par d'importantes dégradations du cadre de vie. Il espère qu'il sera à même de restaurer une image plus favorable du territoire.



## La nostalgie de Cléon Sud au quotidien

Simone est née en 1958 dans le département de l'Orne. C'est au décès de son père en 1972 qu'elle arrive à « Cléon sud », dans l'immeuble Clématite où elle vit durant plusieurs années. En 1981, c'est dans la grande tour Fuchsia qu'elle emménage avec sa fille. Avec la naissance de ses deux jumeaux en 1994, elle décide de changer de logement pour un plus grand et intègre l'immeuble Edelweiss toujours à « Cléon Sud ». Bien décidée à rester Cléonnaise : « Je ne suis pas prête de quitter Cléon et perdre mes amis ». Pourtant tout n'a pas été rose, notamment lorsque son fils qui rentre du collège Jacques Brel se fait renverser par un véhicule témoignant ainsi de la dangerosité de cette route. C'est alors le début d'un long combat. Pour surmonter le handicap de son fils, Simone et sa famille accèdent à un pavillon au Bois Chenu, toujours à « Cléon sud ».

Simone travaille à la crèche des Brûlins en tant qu'aide-ménagère avant de se consacrer pleinement à l'éducation de ses enfants. Elle se remémore le temps passé sur les bancs du quartier à faire connaissance avec le

voisinage. Mais également l'organisation des repas au centre social Boby Lapointe tous les vendredis. En somme, elle garde de bons souvenirs de ses années passées à Cléon Sud. Parmi les anecdotes du quotidien, Simone raconte l'habitude prise par sa voisine qui attache un petit mot à une ficelle et le fait passer par la fenêtre de Clématite afin de dire « tu viens prendre un café ? », ou « manger une crêpe ? ».

En 2015, Simone déménage une dernière fois à proximité du centre de loisirs des Lilas où elle vit avec son mari et l'un de ses deux fils. A cette occasion, elle retrouve beaucoup d'anciens voisins qu'elle a connu à Cléon Sud : « je me suis sentie accueillie à bras ouverts, toujours à venir frapper à ma porte pour voir si l'on est malade ou autre ».

À l'idée d'une rénovation du quartier Arts-Fleurs-Feugrais, Simone aimerait qu'il existe un autre « petit carré pour que les mamans puissent discuter sur les bancs, poser une table, jouer aux cartes, j'aimerais retrouver les rassemblements en soirée. »



## Tirillé entre ici et là-bas

Redouane est né et a grandi à la Marsa en Tunisie en 1970. Son père travaille à cette période en France. Redouane réalise alors de nombreux allers-retours entre les deux pays, sans toutefois s'installer dans l'hexagone.

Durant son adolescence, Redouane s'investit pleinement dans le sport, jusqu'à devenir gardien de l'équipe nationale de football de Tunisie, et ce jusqu'à ses seize ans. En 1987, il s'établit en région parisienne afin d'y faire ses études avant de rentrer en Tunisie.

C'est en 1997, une fois marié, qu'il décide finalement de résider en Normandie, à Saint-Etienne-du-Rouvray : « on se dit qu'on a plus d'avenir ici qu'en Tunisie », confesse Redouane. En 2007 il emménage à Cléon avec sa famille, au quartier des Feugrais, dans l'immeuble F4. Il travaille alors pour l'usine Renault.

Avec ses voisins, il trouve ses repères. Ils se réunissent souvent au carré, l'un ramène le café, l'autre une pâtisserie, surtout en fin de journée pendant le mois de Ramadan. « On discute de tout et de rien, de la situation au Maghreb, des voitures ». Il découvre aussi

la chaleur de la solidarité du voisinage. Il se souvient et raconte « avant nos départs en vacances, les familles donnaient un billet à mes trois filles pour qu'elles puissent s'acheter des choses sur la route ».

Redouane quitte le quartier des Feugrais en 2020, dans le cadre du relogement induit par le projet de renouvellement urbain et la démolition future de la résidence : « Je n'ai jamais eu de problème aux Feugrais, jusqu'au moment où ils ont vidé les immeubles ». Les incivilités se sont multipliées instaurant un climat délétère, « j'ai préféré partir avant que ça n'empire ».

Aujourd'hui, il vit à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, dans un appartement en rez-de-jardin répondant à ses attentes bien qu'un peu plus onéreux que celui des Feugrais.

Cet entretien est pour lui l'occasion de tourner la page avec un happy end : « j'ai eu du bon temps là-bas aux Feugrais, hormis à la fin ; c'est peut-être une façon de me réconcilier avec ça et de passer à autre chose ».





## « L'avenir tourné vers la Seine »

Ginette est née en 1959 dans l'Eure, à proximité de Fleury-sur-Andelle. Son père est maçon, il est contraint d'emménager à Caudebec-lès-Elbeuf pour trouver plus aisément du travail. En 1965, la famille s'installe au quartier du Puchot à Elbeuf. Ginette en garde un mauvais souvenir « c'était un deux pièces, très humide, nous étions quatre dedans ». Puis son père devient gardien d'usine, ils emménagent donc à Saint-Aubin-lès-Elbeuf dans un trois pièces. C'est en 1989 qu'elle quitte le foyer familial et prend son propre appartement à Cléon, dans l'immeuble Jade de la résidence des Fleurs. « Ce n'était pas trop bruyant encore, je n'irai pas y vivre maintenant ». En 1995, elle déménage pour la résidence des Sculpteurs, et en 2000, juste en face, pour la résidence des Peintres. Cela fait donc trente ans que Ginette est Cléonnaise.

« J'aime le fait que ce soit une ville sans être une ville, bien que les commerces me manquent beaucoup ». Ginette qui aime faire du tricot aurait aimé qu'un magasin de couture puisse ouvrir, au lieu de devoir se rendre sur les autres communes pour

cela, elle qui n'a pas de véhicule. Elle a eu l'occasion d'exercer quelques boulots ici et là, notamment via la mairie en faisant le ménage et les repas pour les personnes âgées ou dans les écoles. Au fond, Ginette confie qu'elle aurait aimé être restauratrice.

Ginette aime sa résidence et sa cour close. Elle s'y sent bien et apprécie le voisinage et notamment les enfants qui viennent caresser son chat. Ces derniers temps, avec les relogements, elle voit de nouveaux visages intégrer le quartier : « des visages qu'on découvre, d'autres qu'on a connus ». Aujourd'hui elle dit ne pas être contre un éventuel déménagement : « J'aimerais bien habiter à côté de la Seine, le chemin de halage est agréable et reposant ». Elle est actuellement encore convalescente suite à une maladie liée à son genou, par conséquent elle ne peut plus se rendre en bord de Seine, sa mobilité s'est trouvée considérablement réduite. Après avoir aidé les personnes âgées, elle se demande si, en retour, elle ne pourrait pas bénéficier de ce type d'assistance !



**PORTRAIT D'HABITANT  
SAÏD LGHANJOU**

## « Je suis très attaché à Cléon (...) je ne me vois pas aller ailleurs »

Saïd est né en 1962 à Casablanca au Maroc. Alors qu'il est collégien, il est victime d'une erreur médicale qui le paralyse totalement pendant deux ans. Il arrive en France en 1982, dans le cadre des soins visant à le rétablir. Il est alors accueilli par un oncle et deux de ses tantes qui vivent à Cléon, où Saïd est toujours établi aujourd'hui ! Pour l'accompagner durant cette période il est aussi entouré de François et Jean, éducateurs à l'APRE : « ils m'ont beaucoup aidé, jamais je n'oublierai leur rencontre ».

Saïd se souvient des moments heureux, passés entre amis place Saint-Roch dans l'ancien café où ils jouent au babyfoot jusqu'à la fermeture. Loin de rester inactif, Saïd s'emploie à développer des compétences et se forme à travers des stages dans le domaine commercial et administratif. En 1990, il travaille au service social de la Ville de Cléon. Plus tard il intègre l'équipe municipale de la Ville, et participe à la commission sport durant de nombreuses années. À cette période, réside dans ce qu'on appelle communément la Cité des Sternes, avant d'emménager au quartier Lacroix puis dans l'un des pavillons du « Papy loft » rue de la liberté.

Père de trois garçons, il les accompagne dans leur scolarité et leurs activités sportives.

D'ailleurs, il se fait un nom auprès des jeunes de la commune. Il est connu en tant que vice-président du club de football : « les jeunes de 19 à 35 ans m'appellent « monsieur le président » depuis. » Mais c'est surtout en tant que fondateur et responsable de l'association « Aide mon handicap » qu'il est identifié désormais. Créée en 2010, l'association organise des événements sportifs ainsi que des voyages humanitaires dont les jeunes cléonnais et saint-aubinois sont régulièrement parties prenantes par le biais des chantiers jeunes. Lors de ces voyages, ces derniers aident à distribuer du matériel médical en traversant les grandes villes du Maroc. Saïd s'inscrit au sein du tissu associatif local et multiplie les partenariats avec le Point Virgule, les Papillons Blancs, le Sillage, ainsi que les écoles au sein desquelles il réalise un important travail de sensibilisation. Au terme de toutes ces expériences et de ces multiples casquettes, Saïd se sent plus que jamais chez lui : « Je suis très attaché à Cléon, quand je rentre de voyage, je respire de nouveau, car je connais les gens et ils me connaissent, on se respecte, je ne me vois pas aller ailleurs et tout recommencer ».





## « Sa maison familiale, toujours dans son cœur »

Les parents d'Annie sont italiens. Ils se marient en 1942. Le père d'Annie part quelques jours plus tard à la guerre au cours de laquelle il est fait prisonnier en Allemagne. À son retour en 1945, il cherche à quitter son pays pour fuir le fascisme. Il parvient à s'installer en France dans le département de l'Orne, à la Ferté-Macé et ensuite sur Cléon. À la demande du propriétaire du Château de Cléon situé rue de Seine, il est chargé avec ses frères de démolir la partie centrale de ce dernier. C'est en 1948 que le père d'Annie fait venir sa mère et ses deux enfants. La famille vit alors dans une annexe du château, dans une seule pièce. « Nous sommes encore dans l'après-guerre, et l'accueil réservé aux familles d'émigrés est parfois difficile » explique Annie. En 1953, la famille acquiert une maison rue Sortemboc, c'est dans celle-ci que naît Annie un an plus tard.

Elle se souvient de l'école municipale attenante à l'ancienne mairie où elle est scolarisée avant d'intégrer - à son inauguration - l'école Pierre et Marie Curie ; Elle se souvient aussi des épiceries rue Sortemboc comme celle de Madame Trufflet, ou d'une autre plus près de la mairie tenue par Mr et Mme Dubuc où sont organisées des séances de cinéma. Le camion Familistère passe régulièrement, « ma mère y achetait des sous-pulls », raconte Annie. À l'âge de treize ans, elle participe à son premier bal du 14 juillet sur la place en face de l'Église : « C'était la seule occasion où j'avais le droit de sortir le soir, après, j'étais bien entendu accompagnée de

mes parents qui adoraient danser ».

Très jeune, Annie travaille en tant que vendeuse-retocheuse dans une boutique de prêt-à-porter à Elbeuf où elle se rend en car. Elle travaille également à l'imprimerie « Alain » située à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. À 18 ans, sa maman lui achète un solex. Annie intègre alors l'entreprise Charles River France dédiée à l'élevage de souris et de rats de laboratoire. Elle suit en parallèle des cours du soir en dactylographie et de comptabilité. En 1974, elle intègre la mairie de Cléon en tant qu'employée municipale. Le premier acte d'état civil qu'elle rédige est d'ailleurs celui de son mariage ! Le jeune couple s'installe au bâtiment C de la résidence des Feugrais, tout récemment construite. La famille déménage en 1977 à Lacroix à l'arrivée du premier enfant, puis dans une maison proche du chemin de fer sur la commune de Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Après sa séparation en 1980 Annie déménage à la Mare aux Corneilles, à Cléon, au rez-de-jardin des immeubles-gradins. La vie continue et elle rencontre en 1987 son futur second mari, Thierry. Ils se marient, et tandis qu'Annie est enceinte, ils emménagent dans un ancien corps de ferme proche de la nouvelle mairie de Cléon qui n'existe plus aujourd'hui. Annie et Thierry vivent depuis 1992 à Caudebec-lès-Elbeuf. C'est avec beaucoup d'émotion qu'Annie se livre au cours de cet entretien, tant les souvenirs sont riches et poignants : « La maison familiale de mes parents a été refaite depuis, je ne peux pas y retourner, c'est trop difficile, c'est toujours-là ».



## Transmettre la solidarité du quartier dont il a hérité

Le père d'Aboubakary arrive en France au début des années 1970 du Sénégal. Il intègre alors l'usine Renault où il travaille durant toute sa carrière jusqu'à sa retraite. Sa famille s'installe à Cléon en 1980. Lui est né en 1987. Il grandit entouré de ses cinq frères et sœurs. Comme beaucoup d'habitants de « Cléon Sud », la famille d'Aboubakary déménage dans plusieurs immeubles de « Cléon Sud » : le bâtiment Marguerite puis Iris, Kalmie, et enfin Glycine. Il fréquente les écoles Capucine puis Curie mais c'est au collège Jacques Brel qu'il vit ses « meilleurs souvenirs » ; notamment les barbecues organisés vers l'hippodrome entre amis, les séances de voile sur le lac Patin dans le cadre scolaire, les sorties en bus du mercredi au centre commercial de Tourville la Rivière, les sorties au Parc Astérix avec le centre social Boby Lapointe. En grandissant, le lieu d'animation incontournable devient le Point Virgule : « Après 16h, le point de rendez-vous c'est le Point Virgule, d'ailleurs ça faisait vraiment bizarre quand ça fermait au mois d'Août ». Là-bas, on joue, on discute et on peut même y faire des séances de musculation. Alors qu'il travaille chez Renault, il décide de passer son BEP en candidat libre et l'obtient avec succès. Il passe ensuite le bac et intègre

une formation en pharmacie qui l'amène à travailler au laboratoire Sanofi-Pasteur à Val de Reuil. En parallèle, Aboubakary – que ses amis connaissent sous le diminutif de « Bouba » - ouvre une enseigne de restauration à Louviers avec un ami de son quartier, se marie, devient père de deux enfants et emménage à Caudebec-lès-Elbeuf.

Malgré ses activités, il trouve toujours du temps pour revenir à Cléon et n'hésite pas à contribuer à la vie du quartier à travers des initiatives solidaires au profit des habitants. Cette solidarité, comme il le dit lui-même, il n'a fait qu'en hériter. C'est durant sa jeunesse qu'il s'enrichit de ce sens de la famille, de cette solidarité et de cette forte interconnaissance qui caractérisent si bien « Cléon Sud » : « nos mamans sont arrivées au même moment, elles allaient les unes chez les autres, et nous, petits, nous suivions nos mères ». Aboubakary envisage le projet de rénovation urbaine comme une fatalité : « on espère plus grand-chose, mais on voulait faire un événement avant que les trois tours ne soient détruites, mais le Covid a tout gâché ». L'idée de renouer, une dernière fois, avec la fameuse « fête du quartier » qui manque tant aux habitants ces dernières années.





## « Pour nous Cléon c'était la campagne »

Soraya est née en 1972 et elle grandit à Saint-Etienne du Rouvray. Mère de deux enfants et télé-conseillère, elle emménage durant un temps à Darnetal. Elle se projette ensuite dans l'achat d'une maison et c'est à Cléon que se présente la meilleure offre, « on cherchait une ville qu'on ne connaissait pas. Pour nous, Cléon c'était la campagne ». Son arrivée en 2008 se passe bien. Ses jumelles qui ont alors six ans et son fils un an, se sont facilement intégrés. Tout est facile d'accès en habitant à proximité de l'école Pierre et Marie Curie et du collège Jacques Brel, dans les pavillons situés derrière la place Saint-Roch.

Ses filles fréquentent durant leur enfance le centre de loisirs des Lilas alors géré par l'Amicale Laïque. Quant à son fils, il est toujours au stade de football de Cléon à s'entraîner : « il est passionné par le foot, si tu le cherches, il ne peut qu'être là-bas, au synthétique ». Quant à l'une de ses filles c'est près du lac Patin et de la Seine qu'elle aime se promener à vélo.

Soraya met un point d'honneur à l'éducation de ses enfants et veille à ce qu'en son absence, ils gardent une attitude respectueuse à l'extérieur de la maison. Face aux incivilités qu'elle observe

chez les plus jeunes, elle déplore ce qu'elle décrit comme un problème de génération : « je suis nostalgique de notre époque, ça n'a plus rien à voir, il n'y avait pas un tel manque de respect. » Toutefois, précise Soraya, « c'est une minorité, et il ne faut pas en faire une généralité ». Soraya regrette le manque de commerces, « même à la campagne ils sont mieux lotis que nous », dit-elle avec humour. « Moi j'ai connu le restaurant kebab et la banque caisse d'épargne de la Place Saint-Roch » raconte-t-elle. À cet égard elle apprécie le retour de la boulangerie Place Saint Roch « il n'y a pas longtemps, il fallait aller à Saint-Aubin-lès-Elbeuf aux Feugrais » ; Soraya souhaiterait que d'autres commerces s'installent. Face à une mobilité difficile pour les jeunes, elle aimerait par exemple qu'il existe une auto-école sur la commune.

Malgré tout, Soraya se sent bien dans son quartier et apprécie son calme « on n'entend rien dans le jardin on entend que les oiseaux, mes amis hallucinent ». Concernant le projet de rénovation urbaine, Soraya ne se sent pas directement concernée mais espère que les futurs aménagements auront un impact positif sur le centre-ville et notamment sur l'implantation de nouveaux commerces.



## Précieux témoin de la guerre et de l'après-guerre

Georges est né en 1934 à Saint-Aubin-lès-Elbeuf d'un père militaire écossais et d'une mère d'origine basque. Il a connu les affres de la seconde guerre mondiale puisqu'à l'âge de ses six ans, lui et sa famille sont victimes des bombardements. Afin de bénéficier de soins, suite à ce tragique événement, Georges ne rentre chez lui, au quartier des Brûlins à Cléon, qu'à l'âge de sept ans. Il se souvient de la vie sous l'occupation allemande ainsi que de la libération en 1944, des récits qu'il a déjà eu l'occasion de rapporter dans un article du Journal d'Elbeuf en 2015.

À cause de la guerre et des bombardements, Georges n'intègre l'école qu'à l'âge de neuf ans, avec pour instituteur M. Saint-Ouen, connu pour sa rigueur, quelqu'un à qui il doit beaucoup, confie-t-il. Il obtient son certificat en 1948 et intègre le collège Ferdinand Buisson avant de devenir bouliste à la Poste. Il réalise quelques travaux comme le terrassement du Mont Riboudet à Rouen en 1952. À l'époque, il fait les allers-retours à vélo. En 1958, il est l'un des premiers ouvriers à être embauché au sein de la régie Renault, qui est encore en cours de construction : « ça faisait dix ans qu'on entendait parler de l'arrivée de Renault ». Mais c'est à Rhône-Poulenc qu'il fait carrière, jusqu'en 1991. Dans l'après-guerre des années 1950, les

activités locales reprennent. M. Bourdin, un paysan local et décorateur par la même occasion mène la Revue de Cléon, un théâtre situé dans l'école qui propose des chorales notamment à l'occasion de Noël. La Saint-Roch qui se fête en août est l'occasion pour les frères de Georges de jouer un brin de musique en sortant leur accordéon et leur déguisement. Par ailleurs, le café de Léonie et Félix réunissent les habitants, celui-ci sera repris par Mme Dubuc, grâce à qui il rencontre sa future épouse. Pour apprendre à nager, les Cléonnais se rendent au club de natation créé par M. Degrotte et nommé « Les mouettes de Cléon », « on appelait cela la plage ». Mais c'est surtout le football qui intéresse Georges qui, avec quelques amis, créent en 1950 le club de football de Cléon qui existe encore aujourd'hui. « Mme Thieullant faisait les maillots, on jouait derrière l'église jusqu'en 1960 ».

C'est en 1995 que Georges quitte la maison familiale pour s'installer à Elbeuf où il vit encore aujourd'hui avec son épouse. Toutefois il ne manque pas de passer au Ptit Tranquil' en repensant aux figures cléonnaises dont parlaient les chansons du village : Mme Penette et sa vache, ou encore le père Lebré pris d'ivresse chantant à tue-tête.



